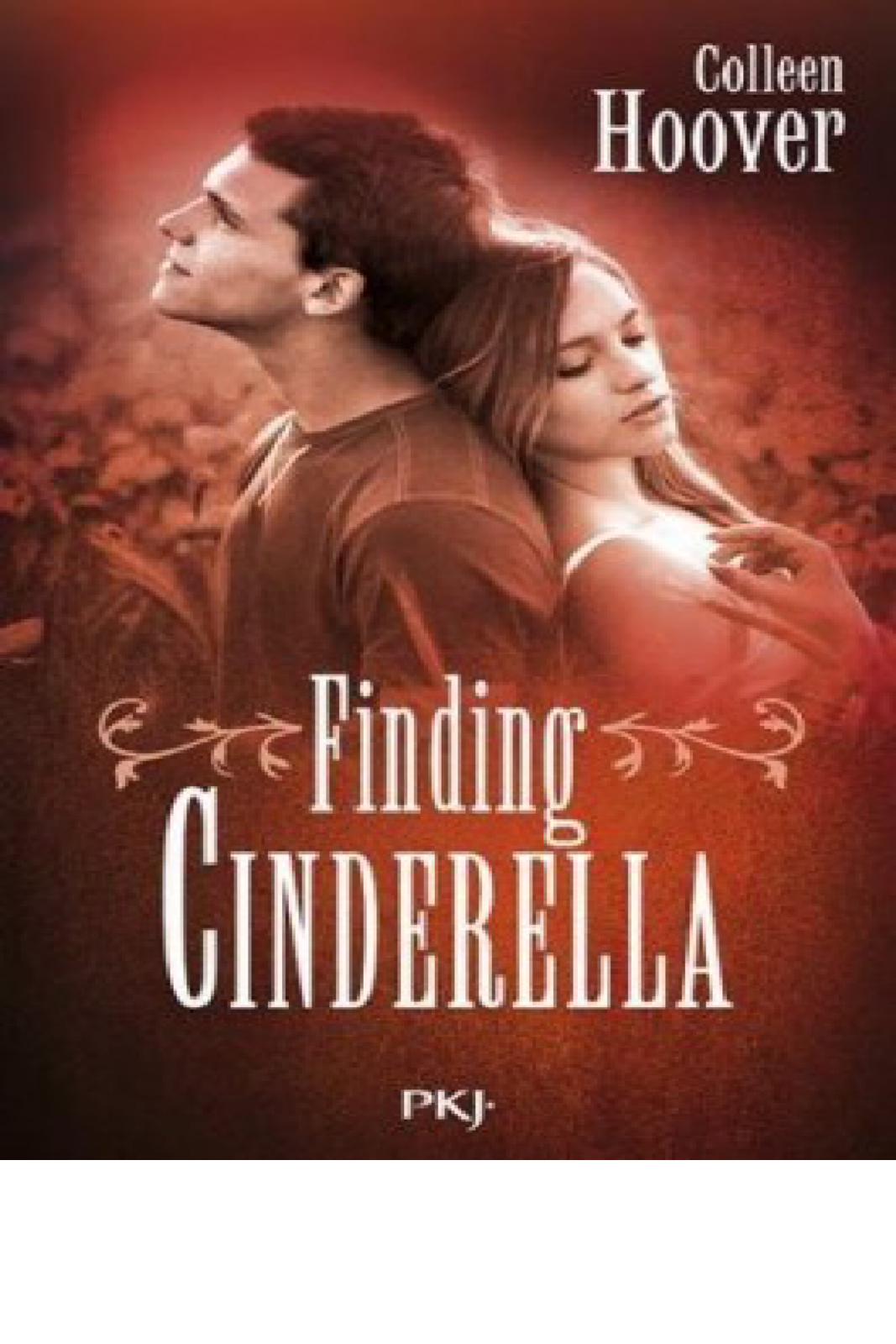


Finding Cinderella

Hoover, Colleen

VISIT...

LANZAROTE
Caliente.COM

A romantic scene featuring a young man and woman in a field of autumn leaves. The man is in the foreground, looking up and to the left. The woman is behind him, leaning her head against his shoulder and looking down. The background is a soft-focus field of orange and red leaves.

Colleen
Hoover

Finding
CINDERELLA

PKJ.

COLLEEN HOOVER

FINDING
CINDERELLA

*Traduit de l'américain
par Maud Desurvire*

POCKET JEUNESSE
PKJ.

*À Stephanie et Craig
Check !*

Note à ma CoHorte

Ces deux dernières années, j'ai vécu une infinité de moments extraordinaires et tout ça, c'est grâce à vous, mes lecteurs. À l'origine, publier *Finding Cinderella* en libre accès en ligne était une façon de remercier tous ceux qui ont fait de ma vie ce qu'elle est aujourd'hui.

J'étais loin d'imaginer l'accueil que recevrait ce titre. Vos réactions m'ont touchée, mais votre action collective pour réclamer sa parution en librairie m'a vraiment laissée sans voix. Vous aviez à disposition un livre gratuit, que vous aviez déjà lu, malgré cela, vous vouliez quand même qu'une version papier vienne orner vos étagères ! Savoir que ses mots comptent autant est le plus bel hommage qu'un auteur puisse recevoir de ses lecteurs.

Ainsi, après des mois de sollicitations, le voici, le voilà ! Et je me réjouis comme jamais de cette parution, car si ce livre est désormais en rayon, ce n'est pas grâce à moi mais à *vous*.

Je le dédie à tous mes génialissimes fans pour leur soutien infini et sans pareil. Je vous aime !

Mon conte de fées à moi

Il y a encore deux ans, j'habitais un mobile home avec mon mari et mes trois garçons, et je vivais d'un petit boulot qui me rapportait neuf dollars par heure. J'étais satisfaite de ce que j'avais, même si ce n'était pas tout à fait la vie que j'avais imaginée pour ma famille et moi-même.

Depuis toute petite, je rêvais de devenir écrivain, mais durant trente et un ans, je me suis cherché maintes et maintes excuses quant à savoir pourquoi c'était impossible :

« Je n'ai pas le temps. »

« Je n'écris pas assez bien. »

« Aucun éditeur ne voudra me publier. »

« Je suis trop occupée à griffonner des excuses pour écrire un roman. »

En vérité, mon seul frein fut de croire qu'un rêve n'était rien de plus que ça : un *rêve*. Un projet inaccessible. Utopique. Puéril.

J'ai toujours été quelqu'un de réaliste, qui voit le verre ni à moitié plein ni à moitié vide. De ceux qui sont déjà bien contents d'avoir un *verre*. Il y a deux ans, c'était la conception précise que j'avais de la vie. Je m'interdisais d'être ingrate ou d'espérer davantage.

Tous deux issus de familles modestes, mon mari et moi avons fait de notre mieux pour joindre les deux bouts et mener à bien nos études supérieures. J'ai souscrit des prêts et nous avons travaillé à plein temps, posant des jours de congé à tour de rôle pour éviter des frais de garderie. En décembre 2005, deux mois avant d'accoucher de notre troisième garçon, j'ai obtenu ma licence d'assistante sociale à la Texas A&M University-Commerce.

Après quelques années à déménager d'une location à l'autre, mes

parents nous ont aidés à acheter un mobile home de trois chambres et deux salles de bains, qui ne mesurait guère plus que quatre-vingt-dix mètres carrés. Je m'estimais bénie d'avoir trois enfants en bonne santé, un mari merveilleux et d'un grand soutien, et un toit au-dessus de nos têtes.

Cependant, en dépit de mon bonheur, j'éprouvais un manque. Mon rêve d'enfant refaisait sans cesse surface mais je continuais de le refouler de plus belle à coups de prétextes.

Puis, en octobre 2011, après avoir vu un de mes propres fils s'adonner à l'une de ses passions, j'ai commencé à envisager que les rêves étaient peut-être accessibles, *en fait*.

Âgé de huit ans à l'époque, mon cadet souhaitait auditionner pour le théâtre communautaire du quartier. Sa bravoure me faisait vraiment plaisir, mais le jour où, à mon grand étonnement, il a décroché le rôle, j'ai dû me rendre à l'évidence : je ne pourrais jamais travailler onze heures par jour et l'emmener aux répétitions cinq soirs par semaine. À l'époque, mon mari était chauffeur routier longue distance et ne rentrait que quelques jours par mois, donc au fond, j'étais un peu mère célibataire. Néanmoins, le bonheur de mes enfants a toujours été ma priorité et je n'allais certainement pas laisser tomber mon fils. J'ai reçu l'aide d'un ami qui le déposait à mon bureau après l'école pour qu'on arrive à temps au théâtre, pendant que ma mère gardait mes deux autres enfants.

Deux mois durant, cinq soirs sur sept, je suis restée près de trois heures assise dans le public à regarder mon fils répéter, débordante de fierté de le voir s'investir autant à un si jeune âge. Cette période m'a incitée à repenser à mes propres rêves, dont celui qui m'était si cher : devenir écrivain. Plus jeune, j'écrivais dès que j'avais un moment de libre et sur le premier support à portée de main. C'est avec enthousiasme que ma mère lisait mes histoires de « Bob l'Énigme » que je rédigeais au crayon sur des bouts de papier agrafés. J'ai continué à écrire pour le plaisir jusqu'à la fin du lycée et même suivi un cours de journalisme en première année de fac. Cependant, après avoir épousé mon petit ami du lycée et accouché de notre aîné à l'âge de vingt ans, mon ambition s'est peu à peu effacée derrière les responsabilités de la vie quotidienne. Je *voulais* être écrivain, mais ça me semblait impossible. Alors pendant dix ans, je me suis raccrochée à mon manque d'assurance et à mes doutes, laissant une obligation

après l'autre me servir de béquille.

Un jour où je regardais mon fils sur scène, j'ai perçu en lui quelque chose qui sommeillait aussi en moi depuis longtemps : *l'élan créatif*.

Le voir poursuivre assidûment son rêve fut un moment marquant de ma vie, mais aussi un réveil brutal. Ce n'était pas rendre service à mes enfants que de leur donner l'exemple d'une mère qui consent à renoncer et mettre en veilleuse ses désirs, afin de s'occuper de tout le monde... sauf d'elle-même. Ce soir-là, je me suis juré de recommencer à écrire, ne serait-ce que *pour moi*. À la suite de cette prise de conscience, j'ai commencé à puiser l'inspiration et la motivation dans d'autres domaines.

Parmi les éléments moteurs m'ayant donné envie de passer à l'action, le concert des Avett Brothers auquel j'ai assisté avec ma sœur fut capital : une des plus belles expériences de ma vie, non seulement car nous étions au premier rang, mais aussi en raison de quelques secondes chargées d'émotion durant leur morceau « Head Full of Doubt, Road Full of Promise »¹. J'avais déjà entendu ces paroles bien des fois, mais ce n'est qu'à cet instant précis que leur sens a vraiment résonné en moi.

« Décide qui tu veux être et lance-toi. »

La phrase était simple et directe ; pourtant elle m'a profondément marquée. Pendant des jours, les mots ont tourné en boucle dans mon esprit jusqu'à ce que je percute enfin : si je voulais être écrivain, rien ne m'empêchait de me « lancer ». Durant l'une des répétitions de théâtre de mon fils, j'ai sorti mon ordinateur portable et écrit la toute première ligne d'*Indécent* :

« Je charge avec Kel les deux derniers cartons dans le fourgon de déménagement... »

Ce fut la première phrase du livre qui allait bouleverser ma vie.

À l'époque, je ne l'écrivais que pour moi-même, sans prétention à être publiée, mais ma mère était une fervente admiratrice de mon style ; de fait, elle avait gardé les fascinantes aventures de « Bob l'Enigme » que j'avais rédigées au crayon. Même si je savais que son avis serait biaisé, je l'ai laissée lire. Comme toute maman bienveillante, elle a adoré et m'a peu à peu harcelée pour avoir les chapitres suivants.

Par ailleurs, j'ai laissé mon patron et mes deux sœurs parcourir les premiers chapitres, et de même, ils m'en ont réclamé davantage.

Portée par leur enthousiasme, j'ai continué. Je prenais tant de plaisir à écrire que je m'y attelais à la moindre occasion. Le soir, après avoir couché mes enfants, j'écrivais jusqu'à minuit passé sachant que je devais être au bureau à sept heures le lendemain. À la fin décembre, j'avais bradé tant de nuits de sommeil au profit de mon livre que j'avais un manuscrit complet, ainsi que trois enfants devenus experts dans l'art de faire fonctionner un four à micro-ondes.

Arrivée au mot « fin », même si je n'avais pas un « vrai » livre entre les mains, ni d'éditeur ou même de public, j'ai eu le sentiment d'avoir réalisé mon rêve.

Petit à petit, amis et membres de la famille ont eu vent du roman que j'avais écrit et ont demandé à le lire. Comme je n'avais pas les moyens d'en faire imprimer plusieurs copies, je me suis renseignée un peu et j'ai trouvé la plate-forme d'autoédition KDP d'Amazon. Après des jours de recherches approfondies pour tenter d'en apprendre un maximum sur l'autoédition, j'ai téléchargé mon manuscrit sur le site.

Je n'avais pas d'attente particulière. À aucun moment je n'ai cherché à le faire publier par le circuit traditionnel, car dans ma tête, j'avais déjà atteint mon objectif et en dehors de mes proches, je n'imaginai pas une seconde que quelqu'un d'autre me lirait un jour.

La suite fut aux antipodes de tout ce que j'avais imaginé. Des centaines de personnes, de parfaits inconnus, se sont mises à passer commande. Parmi ces lecteurs, certains m'ont écrit pour me demander un second tome et puisque je m'étais tant amusée à écrire le premier, je fus aux anges d'exaucer leur souhait. *Incandescent* est paru en février 2012. Peu de temps après, j'ai commencé à toucher des droits d'auteur. Tout allait si vite que je chérissais chaque instant de peur que tout s'arrête du jour au lendemain. Les ventes n'étant pas garanties, je refusais d'envisager que les choses puissent aller plus loin. C'était trop beau pour être vrai, alors j'attendais que l'enthousiasme, les éloges et les sollicitations prennent fin.

Mais au contraire, cela continua. Chaque jour apportait son lot de nouveaux lecteurs jusqu'à ce que mes romans finissent par intégrer la liste des meilleures ventes du *New York Times*. Le succès fulgurant des deux livres a interpellé des éditeurs, et après avoir signé avec un agent littéraire, j'ai accepté une offre d'Atria Books.

Ma vie est devenue si remplie qu'il m'a fallu démissionner pour me consacrer à temps plein à l'écriture. Je craignais que cela ne me

rapporte pas assez pour subvenir aux besoins de ma famille mais en décembre 2012, la parution d'*Hopeless* m'a finalement convaincue que je faisais désormais carrière. Ce troisième roman a rapidement figuré en tête de la célèbre liste du *New York Times*, et fin 2013, il fut classé meilleure vente de livre numérique autoédité sur Amazon et seizième meilleure vente tous livres numériques confondus de cette même année.

Il y a moins de dix mois, nous avons quitté notre mobile home pour aller vivre dans une maison en bord de lac dont nous n'aurions jamais pensé devenir propriétaires un jour. Chaque matin, je me réveille encore totalement incrédule face à cette nouvelle vie. Nous avons été en mesure de régler toutes nos dettes et de réaliser des économies pour les études de nos fils. Nous avons aussi donné à diverses œuvres de bienfaisance, en retour de toutes les choses incroyables qui nous sont arrivées.

En deux ans, je suis passée du statut de mère qui refusait qu'un rêve de gosse puisse devenir réalité à celui d'auteure à succès.

Chacun de mes livres est la preuve concrète que si on a le courage de passer à l'action, les rêves sont bel et bien accessibles. Il suffit de trouver sa source d'inspiration (parfois toute simple comme le refrain d'une chanson ou le sourire d'un enfant sur scène) puis de prendre son courage à deux mains (par exemple, dépasser sa timidité face à une page vierge sur un écran d'ordinateur) et ne rien lâcher jusqu'à la ligne d'arrivée.

En dépit de toutes les belles expériences et tous les projets réalisés, aujourd'hui encore je considère que ma plus grande fierté est ce moment où pour la toute première fois, j'ai tapé le mot « fin ».

Car pour moi ce fut le début.

Colleen Hoover

1. En français : « Des doutes plein la tête, un chemin plein de promesses » (toutes les notes sont de la traductrice).

Prologue

— Tu as un *tatouage* ?

C'est la troisième fois que je pose la question à Holder car franchement, j'hallucine. Ça ne lui ressemble pas.

— Bon, arrête avec ton interrogatoire, Daniel, ronchonne-t-il à l'autre bout du fil.

— OK, mais c'est quand même bizarre de se faire tatouer « Hopeless ». C'est super déprimant.

— Il faut que je te laisse. Je te rappellerai dans la semaine.

Je soupire dans le téléphone.

— Pff, quelle lose. Le seul point positif du lycée depuis ton départ, c'est ma cinquième heure de cours.

— Pourquoi ? s'étonne Holder.

— Parce qu'il y a un trou dans mon emploi du temps, ils m'ont oublié. Alors tous les jours après le déjeuner, je me planque dans un local technique.

Holder se marre. Je me rends compte en l'écoutant que c'est la première fois que je l'entends rire depuis la mort de Less, il y a deux mois. Au fond, son déménagement à Austin lui sera peut-être vraiment salutaire.

La sonnerie retentit, alors tout en maintenant mon portable entre l'oreille et l'épaule, je roule mon blouson en boule pour le poser à même le sol du local. Ensuite : extinction de la lumière.

— Allez, à plus. C'est l'heure de mon roupillon.

— À plus, dit Holder.

Je raccroche, règle mon réveil pour dans cinquante minutes, puis je pose le téléphone sur le compteur électrique et m'allonge par terre. Les yeux fermés, je pense à cette année de merde qui commence. Ça me fout mal que Holder endure ça tout seul sans que je puisse rien y

faire. Je n'ai jamais perdu de proche, encore moins une sœur. Et une sœur *jumelle*, qui plus est.

Je ne m'aventure même pas à lui donner des conseils et je crois qu'il apprécie. À mon avis, le mieux, c'est que je reste moi-même car Dieu sait que les autres ne savent pas du tout comment le prendre. Si on n'était pas entourés d'abrutis finis, Holder serait peut-être encore ici et la vie au bahut ne serait pas devenue deux fois plus chiant.

Mais en attendant il est parti et ça craint. Que des cons ici, je ne peux pas les voir. Je déteste tout le monde sauf Holder, c'est à cause d'eux s'il n'est plus là.

Repliant un bras sur mes yeux, j'étends les jambes et croise les chevilles. Au moins, j'ai ma cinquième heure.

Ça c'est cool.

*
* * *

Je cligne des yeux en grognant alors qu'une masse me tombe dessus et que la porte claque.

Mais c'est quoi ce bordel ?

Tenant de repousser la chose, j'effleure soudain une tête recouverte de cheveux soyeux.

C'est quelqu'un ?

Une fille ?

Je rêve. Une fille vient de me tomber dessus. Dans le local technique. Et elle pleure, en plus.

— Mais t'es qui, toi ? dis-je, prudent.

L'inconnue essaie comme moi de s'écarter mais chaque fois, on part dans le même sens. Je me redresse pour essayer de la faire basculer mais on se cogne la tête.

— Merde, fait-elle.

Je me laisse retomber sur mon oreiller de fortune en me tenant le front.

— Désolé.

Ni elle ni moi n'osons plus bouger. Je l'entends qui renifle en contenant ses larmes. Je ne discerne rien vu qu'on est toujours dans le noir mais en fin de compte, elle peut bien rester étalée sur moi, ça ne me dérange pas car son odeur est fantastique.

— Je crois que je me suis perdue, dit-elle. Je pensais que c'était la

porte des toilettes.

Je fais non de la tête, même si je suis conscient qu'elle ne le voit pas.

— Je te confirme : ce ne sont pas les toilettes. Pourquoi tu pleures ? Tu t'es fait mal ?

Je sens son corps tout entier soupirer sur moi. J'ai beau ne pas savoir qui elle est ni à quoi elle ressemble, je devine la tristesse qui la ronge et ça me rend un peu triste aussi. Je ne sais pas trop comment on en arrive là, mais mes bras se retrouvent autour d'elle et sa joue contre la mienne. En l'espace de cinq secondes, on est passés de très gênés à plutôt à l'aise, comme si on était habitués à ce genre de situation.

C'est à la fois bizarre, normal, intense, triste et insolite, et je n'ai plus envie de la lâcher. L'instant a quelque chose d'euphorique, comme si on était dans un conte de fées. Elle serait la fée Clochette et moi Peter Pan.

Non, attendez : je n'ai aucune envie d'être Peter Pan.

Disons qu'elle serait plutôt Cendrillon et moi son prince charmant.

Ouais, je préfère cette histoire-là. Cendrillon est sexy quand elle s'escrime à son fourneau, toute pauvre et en sueur. Mais elle est belle aussi en robe de bal. D'ailleurs ça tombe bien, on s'est rencontrés dans un placard à balais. La comparaison est toute trouvée.

Je la sens qui porte une main à son visage, sûrement pour essuyer une larme.

— Je les déteste, lâche-t-elle tout bas.

— Qui ça ?

— Tout le monde, renchérit-elle. Je les hais tous autant qu'ils sont.

Je ferme les yeux et lui caresse les cheveux en faisant de mon mieux pour la réconforter. *Enfin quelqu'un qui a tout compris*. Je ne sais pas trop pourquoi elle déteste tout le monde mais quelque chose me dit qu'elle a une bonne raison.

— Moi aussi, je les déteste, Cendrillon.

Elle rit doucement, sans doute déconcertée par son nouveau surnom ; au moins elle ne se remet pas à pleurer. Troublé par son rire, j'essaie de trouver le moyen de le provoquer de nouveau. Tandis que je cherche un truc drôle à dire, elle soulève son visage et se rapproche insensiblement. En un clin d'œil, sa bouche se pose sur la mienne et j'hésite entre la repousser ou la retourner sur le dos pour lui grimper

dessus. Je tente d'étreindre son visage mais elle s'écarte aussi vite qu'elle m'a embrassé.

— Désolée, bafouille-t-elle. Je dois y aller.

En appui par terre de part et d'autre de mon corps, elle commence à se redresser mais je la retiens en lui tenant les joues.

— Reste, dis-je en l'embrassant à mon tour.

Nos lèvres étroitement mêlées, je la fais pivoter en douceur contre moi de façon à ce que sa tête se pose sur mon blouson. Son haleine de bonbons aux fruits me donne envie de continuer à l'embrasser.

D'une main, elle me serre le bras au moment où ma langue se glisse dans sa bouche – sur la pointe de la sienne, un goût de fraise.

Hormis quelques allers et retours dans ma nuque, sa main reste agrippée à mon bras et la mienne à sa taille, que je ne lâche pas une seule fois pour m'aventurer ailleurs. Notre découverte l'un de l'autre se limite à nos bouches respectives. On s'embrasse en silence... jusqu'à ce que mon réveil s'enclenche. Malgré la sonnerie lancinante de mon portable, aucun de nous ne s'arrête. On ne se pose même pas la question. On continue notre affaire pendant encore une bonne minute jusqu'à ce qu'une autre sonnerie retentisse, cette fois dans le couloir : brusquement, les portes des casiers se mettent à claquer dans le brouhaha et ce retour fracassant à la réalité nous vole cet instant magique.

Mes lèvres se figent contre les siennes, puis je recule lentement.

— Il faut que j'aille en cours, chuchote-t-elle.

Je hoche la tête à l'aveuglette.

— Moi aussi.

Elle se dégage rapidement. Mais alors que je me remets sur le dos, je la sens qui se rapproche. Elle m'embrasse une dernière fois, puis se relève pour de bon. Dès l'instant où elle ouvre la porte, la lumière du couloir entre à flots et m'oblige à me couvrir le visage d'un bras en plissant les yeux.

Je n'ai pas le temps de m'adapter à la luminosité que le local est de nouveau plongé dans le noir.

Toujours étendu par terre, je pousse un long soupir sans bouger, attendant que l'effet physique qu'elle a provoqué chez moi se dissipe. J'ignore qui est cette fille ou pourquoi elle s'est retrouvée ici mais j'espère vraiment qu'elle reviendra. Des expériences de dingue comme celle-là, j'en veux bien tous les jours.

Le lendemain, elle n'est pas revenue. Ni le surlendemain, d'ailleurs. En fait, cela fait pile une semaine aujourd'hui qu'elle m'est littéralement tombée dans les bras, et à force, j'ai réussi à me persuader que j'avais peut-être rêvé de A à Z. Il faut dire aussi que j'avais passé presque toute la nuit à regarder des films de zombies avec Chouquette ; toutefois, même en n'ayant dormi que deux heures, je ne suis pas sûr que j'aurais été capable d'imaginer un truc pareil. Mes propres fantasmes sont beaucoup moins sympas.

Qu'elle revienne ou pas, je n'ai toujours pas cours après le déjeuner, donc tant que personne ne me convoquera à ce sujet, je continuerai à me planquer ici. Je ne suis pas fatigué, alors je sors mon portable pour envoyer un message à Holder. Sauf qu'au même instant, la porte du local s'entrebâille et j'entends quelqu'un chuchoter :

— Tu es là, gamin ?

Aussitôt, mon cœur s'emballe, mais j'ignore si c'est du fait qu'elle soit revenue ou parce que c'est allumé et que je ne suis pas sûr de vouloir voir à quoi elle ressemble.

— Oui, je suis là, dis-je.

La porte reste entrebâillée. Elle glisse une main sur le mur et tâtonne jusqu'à trouver l'interrupteur pour éteindre. Alors la porte s'ouvre et elle se faufile à l'intérieur en refermant en vitesse derrière elle.

— Tu veux bien que je me cache avec toi ?

Sa voix est un peu différente de la dernière fois. À l'entendre, elle est plus joyeuse.

— Pas de larmes aujourd'hui ?

Je la sens qui s'approche. Frôlant ma jambe, elle devine que je suis perché sur un plan de travail, alors elle me contourne à tâtons pour se hisser à côté de moi.

— Je ne suis plus triste, répond-elle de bien plus près.

— Tant mieux.

On se tait quelques instants, mais rien de gênant. Je ne sais pas trop pourquoi elle est revenue ni pourquoi elle a mis une semaine à se décider, mais je suis ravi qu'elle l'ait fait.

— Qu'est-ce que tu faisais ici la semaine dernière ? questionne-t-elle. Et pourquoi tu es encore là aujourd'hui ?

— Petit accident de planning. On a oublié de m'attribuer un cours en cinquième heure, alors je me planque ici en espérant que l'administration ne se rendra jamais compte de sa boulette.

Elle rit doucement.

— Malin.

— Je sais.

Nouveau silence pendant environ une minute. On est tous les deux agrippés au bord de la tablette et chaque fois qu'elle balance ses jambes, ses doigts effleurent les miens. Je finis par glisser ma main sur la sienne et la poser sur mes genoux. Ça peut sembler bizarre vu comme ça mais la semaine dernière on s'est embrassés quinze minutes d'affilée alors au fond, se tenir la main, c'est un peu revenir à l'étape de base.

Nos paumes se collent l'une à l'autre comme elle entrelace nos doigts.

— C'est agréable, commente-t-elle. C'est la première fois que je tiens la main de quelqu'un.

Je me fige.

Mais quel âge elle a ?

— Rassure-moi, tu n'es pas au collège ?

— Non, sois tranquille. Je n'avais encore jamais tenu la main d'un homme, c'est tout. Les types avec qui je sors semblent oublier cette étape. Mais c'est sympa. J'aime bien.

— Oui, c'est sympa...

— Mais, *et toi ?* se reprend-elle. T'es pas au collège, au moins ?

— Non. Pas encore.

D'un mouvement de jambe, elle me décoche un petit coup qui nous arrache à tous les deux un rire.

— C'est un peu bizarre, non ? avance-t-elle.

— Beaucoup de choses peuvent être qualifiées de bizarres.

Je la sens qui hausse les épaules.

— Je ne sais pas. Cette situation. Nous. S'embrasser, discuter, se tenir la main sans même savoir à quoi l'autre ressemble.

— Je suis très beau.

Elle rigole.

— Je t'assure. Si tu me voyais, là, tu serais déjà en train de me supplier à genoux de devenir ton petit ami pour pouvoir m'exhiber dans tout le lycée.

— Fort peu probable, réfute-t-elle. Les petits amis et moi, ça fait deux.

— Si t'es pas du genre à tenir les gens par la main et à avoir un petit ami, c'est quoi, ton truc, alors ?

— Pour ainsi dire tout le reste, soupire-t-elle. J'ai une sacrée réputation, tu sais. À vrai dire, il se peut même que sans le savoir, on ait déjà couché ensemble.

— Impossible. Tu te souviendrais de moi.

Elle glousse encore et j'ai beau apprécier cette petite conversation, son rire me donne envie de l'allonger de force par terre et ne rien faire d'autre que l'embrasser.

— C'est vrai que tu es beau ? demande-t-elle d'un ton sceptique.

— Très, dis-je.

— Laisse-moi deviner : brun, yeux marron, abdos en béton, dents blanches, polo Abercrombie & Fitch.

— Pas loin : plutôt châtain, correct pour la couleur des yeux, les abdos et les dents, mais American Eagle Outfitters à fond.

— Impressionnant, s'amuse-t-elle.

— À moi : cheveux blonds épais, grands yeux bleus, une adorable petite robe blanche assortie d'un chapeau, peau bleue, et tu mesures environ soixante centimètres.

Cette fois elle éclate de rire.

— Tu as un faible pour la Schtroumpfette ?

— Les hommes aussi ont le droit de rêver.

Son rire merveilleux va jusqu'à me serrer le cœur car j'ai très envie de connaître l'identité de cette fille mais je sais aussi qu'après, il y a de fortes chances pour que je ne la désire plus autant qu'à cet instant précis.

Elle inspire un coup, puis le silence s'installe, à un point presque gênant.

— Je ne reviendrai plus, confie-t-elle finalement.

Je serre sa main, surpris par la tristesse que j'éprouve soudain.

— Je vais déménager. Pas tout de suite, mais bientôt. Cet été. Je me dis juste que ce serait idiot de revenir car tôt ou tard, il faudra bien qu'on allume la lumière, ou alors on fera une gaffe en se révélant nos noms, et je crois que je préfère ne pas savoir qui tu es.

Je caresse du pouce le dos de sa main.

— Dans ce cas, pourquoi être revenue aujourd'hui ?

Elle pousse un soupir embarrassé.

— Je voulais te remercier.

— De ? T'avoir embrassée ? Je n'ai rien fait de plus.

— Justement, acquiesce-t-elle d'un ton neutre. Merci de ne pas avoir été plus loin. Est-ce que tu sais à quand remonte la dernière fois qu'un mec s'en est tenu à un simple baiser avec moi ? En te quittant la semaine dernière, j'ai cherché dans ma mémoire, en vain. Chaque fois qu'un type m'embrasse, il est toujours pressé de passer la seconde, si bien que je crois qu'aucun n'a jamais vraiment pris le temps de me donner un vrai baiser digne de ce nom.

— C'est triste, dis-je en secouant la tête. Mais ne m'accorde pas trop de crédit. Par le passé j'étais connu pour avoir tendance à brûler les étapes. La semaine dernière, ça m'a moins dérangé d'y aller en douceur car ta façon d'embrasser est assez phénoménale.

— Je sais, concède-t-elle avec assurance. Imagine ce que ce serait si on faisait l'amour !

— J'y ai déjà pensé, tu peux me croire, dis-je en ravalant la boule dans ma gorge. Ça fait même sept jours que je ne pense qu'à ça.

Le va-et-vient de ses jambes s'arrête net. Ma remarque – qui était une *blague* – l'aurait-elle mise mal à l'aise ?

— Tu sais ce qui est triste aussi ? reprend-elle. On ne m'a encore jamais fait l'amour.

Cette discussion est en train de partir en vrille, je le sens.

— Tu es jeune. Tu as tout le temps. À vrai dire, c'est même excitant la virginité, donc ne t'en fais pas pour ça.

Elle s'esclaffe, mais cette fois d'un rire amer.

Bizarre que je sois déjà capable de faire la distinction.

— Je suis *loin* d'être vierge, déplore-t-elle. C'est bien ce qui m'ennuie. Question sexe, je m'y connais, mais avec le recul... je me rends compte que je n'ai jamais été amoureuse de mes partenaires. Et inversement. Parfois je me demande si coucher avec quelqu'un qui nous aime sincèrement, ça change quelque chose, en mieux.

À la réflexion, je me rends compte que je n'ai pas de réponse. Je n'ai jamais été amoureux non plus.

— Bonne question, dis-je. C'est un peu triste qu'on l'ait déjà fait l'un comme l'autre, et pas qu'une fois apparemment, mais sans jamais avoir aimé un seul de nos partenaires. Ça en dit long sur nos tempéraments, tu ne trouves pas ?

— Si, acquiesce-t-elle tout bas. Carrément. C'est pas joyeux, tout ça.

On se tait un moment, pour autant, je ne lui lâche pas la main ; j'hallucine que ça ne lui soit jamais arrivé avant. Ça m'amène à me demander s'il m'est arrivé de tenir celles des filles avec qui j'ai couché. Non qu'il y en ait eu beaucoup mais assez pour que je sois incapable de me rappeler leurs mains.

— Il se peut que je sois ce genre de mec, j'avoue non sans honte. Je n'ai aucun souvenir d'avoir déjà tenu une fille par la main.

— En attendant, tu tiens la mienne.

Je hoche lentement la tête.

— C'est vrai.

Un ange passe à nouveau, avant qu'elle reprenne :

— Imagine qu'en repartant d'ici dans quarante-cinq minutes, je n'aie plus jamais l'occasion de tenir la main d'un garçon ? Que les hommes continuent de me traiter comme si je n'existais pas, que je ne fasse rien pour que ça change et que je couche à tout-va mais sans jamais savoir comment c'est de « faire l'amour » ?

— Eh bien, réagis ! Trouve-toi un mec bien, garde-le et faites l'amour tous les jours.

Elle étouffe un grognement.

— J'ai beau être curieuse, les histoires sérieuses, ça me terrifie.

Je réfléchis à sa remarque un instant. C'est étrange, à l'écouter on dirait un peu moi, en fille. Je ne pense pas être aussi réfractaire aux relations longue durée mais une chose est sûre, je n'ai jamais dit à une fille que je l'aimais et j'espère bien que ça n'arrivera pas de sitôt.

— Tu ne reviendras pas, c'est sûr ?

— Sûr, confirme-t-elle.

Je lâche sa main, prends appui et descends d'un bond du meuble. Puis je m'avance en posant les mains de part et d'autre d'elle.

— Alors réglons notre dilemme tout de suite.

Elle a un léger mouvement de recul.

— Quel dilemme ?

J'agrippe ses hanches pour l'attirer à moi.

— On a trois bons quarts d'heure devant nous. Ça devrait me suffire pour te faire l'amour. Comme ça, on voit ce que ça donne et si ça vaut le coup de s'engager à l'avenir. Et la question sera réglée quand tu repartiras d'ici.

Elle lâche un petit rire nerveux puis se penche à nouveau vers moi.

— Et tu m'expliques comment on fait l'amour à quelqu'un dont on n'est pas amoureux ?

J'approche ma bouche tout près de son oreille.

— On fait semblant.

J'entends d'ici sa respiration se couper. Elle tourne légèrement le visage vers le mien et je sens ses lèvres effleurer ma joue.

— Et s'il s'avère qu'on est mauvais comédiens ? chuchote-t-elle.

Je ferme les yeux, presque dépassé par l'éventualité que je puisse faire l'amour à cette fille dans quelques minutes.

— Tu devrais faire un essai, suggère-t-elle. Si tu es convaincant dans le rôle, peut-être que je consentirai à cette proposition absurde.

— Marché conclu.

Je recule d'un pas pour ôter mon tee-shirt et l'abandonner par terre puis j'attrape mon blouson sur le meuble et l'étends à nos pieds. Après quoi, je me retourne pour la soulever dans mes bras et elle s'accroche à moi, la tête blottie dans mon cou.

— Où est passé ton tee-shirt ? s'étonne-t-elle en promenant les doigts sur mon épaule.

Je l'allonge sur le dos et me glisse près d'elle.

— Tu es étendue dessus.

— Ah, fait-elle. Quelle prévenance.

— Normal quand on est amoureux, dis-je en lui caressant la joue.

Je devine son sourire.

— Amoureux comment ?

— À fond.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qui te plaît tant chez moi ?

— Ton rire, dis-je d'emblée, quoique cette réponse-là n'est peut-être pas tout à fait fausse. J'adore ton humour. Et aussi, ta façon de repousser tes cheveux derrière les oreilles quand tu lis. Et le fait que tu détestes presque autant que moi rester des heures au téléphone. Par-dessus tout, j'adore les petits mots que tu me laisses partout avec ton écriture adorable. Et ça me fait très plaisir que tu aies autant d'affection pour mon chien car il t'aime beaucoup. Sans oublier que j'adore prendre des douches avec toi, on s'amuse toujours beaucoup.

Je glisse une main sur sa nuque et m'approche doucement pour l'embrasser.

— Eh ben ! marmonne-t-elle contre mes lèvres. Tu es vraiment

dans la peau du personnage.

Je m'écarte en souriant.

— Ne me déconcentre pas, dis-je pour la taquiner. À toi, maintenant. Qu'est-ce qui te plaît chez moi ?

— Ton chien, pour commencer, enchaîne-t-elle sans hésiter. C'est vrai qu'il est super. J'adore aussi le fait que tu me tiennes toujours la porte, même si en principe, je préfère l'ouvrir moi-même. Et puis, contrairement à tout le monde, tu n'essaies pas de faire croire que tu aimes les vieux films en noir et blanc qui, moi, m'ennuient à mort ; et j'aime quand tu m'embrasses en douce chaque fois que tes parents ont le dos tourné quand on est chez toi. Mais ce que je préfère, c'est quand je surprends ton regard sur moi : tu n'esquives pas et tu continues de me fixer sans manifester le moindre regret, comme si tu n'avais aucune honte à être fasciné. Car c'est ta passion dans la vie : tu considères que je suis la plus belle chose qu'il t'ait été donné de voir. J'aime que tu m'aimes autant.

— C'est tout à fait vrai, dis-je à voix basse. J'adore te regarder.

Je l'embrasse sur la bouche puis je couvre sa joue de baisers en remontant vers son oreille. Même si je sais que ce n'est qu'un jeu, ma bouche s'assèche rien que de penser aux mots que je m'appête à prononcer. J'hésite, à deux doigts de me raviser, mais l'envie de le dire est finalement plus forte. Une grande part de moi aimerait bien le penser réellement un jour, et une petite estime que j'en serai sûrement capable.

— Je t'aime, dis-je en lui caressant les cheveux.

S'ensuit une profonde inspiration de sa part. Mon cœur tambourine mais je reste calme, dans l'attente de sa réaction. Je n'ai pas la moindre idée de ce qui va se passer. Remarquez, elle non plus.

Lentement, elle remonte les mains sur mes épaules et incline la tête, sa bouche collée à mon oreille.

— Je t'aime encore plus, chuchote-t-elle.

Devinant le sourire sur ses lèvres, je me demande s'il égale celui sur mon visage. J'ignore pourquoi mais tout à coup, ce petit jeu me plaît terriblement.

— Tu es si belle, dis-je. Belle à en crever. Et tous ces types qui pour une raison ou une autre ont laissé passer leur chance sont de parfaits abrutis.

Je l'embrasse encore, mais cette fois, notre baiser est beaucoup

plus intime. L'espace d'un court instant, je vais jusqu'à croire que je l'aime réellement pour toutes les fausses raisons invoquées, et réciproquement. On s'embrasse, on se caresse, et on finit par ôter le reste de nos habits à une vitesse folle comme si le temps était compté.

Certes, d'un point de vue technique, c'est le cas.

Je sors un préservatif du portefeuille dans ma poche de jean et me rallonge contre elle.

— Tu as le droit de changer d'avis, dis-je à voix basse en espérant tout le contraire.

— Toi aussi, répond-elle.

Ça me fait rire.

Elle aussi.

Sur ce, on la ferme et on passe le reste de l'heure à se prouver combien on s'aime.

*
* *
*

À présent à genoux, je rassemble tranquillement nos habits. Après avoir remis mon tee-shirt, je l'aide à se redresser et à en faire autant avec son haut, puis je me lève, j'enfile mon jean et la hisse debout.

— Je pourrais allumer la lumière avant que tu partes, dis-je en la prenant dans mes bras, le menton posé sur le sommet de son crâne dans une étreinte parfaite. Tu n'es pas un peu curieuse de voir la tête du mec dont tu es folle amoureuse ?

— Non, ça gâcherait tout, décline-t-elle en riant contre mon torse.

Comme ses mots sont assourdis par mon tee-shirt, elle s'écarte en levant le visage vers le mien.

— N'abîmons pas ce moment. Si on découvre qui est l'autre, certaines choses risquent de nous déplaire, voire de nous dégoûter. Tel quel, c'est parfait. On gardera le souvenir d'une expérience unique où on a aimé quelqu'un.

Je l'embrasse à nouveau mais la sonnerie qui retentit dans le couloir écourte ce baiser. Sans me lâcher, elle repose la tête contre mon torse et me serre un peu plus fort avant d'ajouter :

— Il faut que j'y aille.

Je ferme les yeux en acquiesçant.

— Je sais.

Ça m'étonne de moi mais je n'ai aucune envie qu'elle s'en aille car

je sais que je ne la reverrai jamais. Je la supplie presque de rester, pourtant conscient qu'elle a raison : ce sentiment de perfection ne tient qu'au fait que nous faisons *semblant*.

Lentement, elle se détache ; alors je prends une dernière fois son visage à deux mains.

— Je t'aime, ma belle. Rendez-vous après les cours, d'accord ? À notre endroit habituel.

— Compte sur moi. Je t'aime aussi.

Elle se hisse sur la pointe des pieds pour planter sur mes lèvres un baiser à la fois intense et triste, puis elle s'écarte pour de bon et part vers la porte. Dès qu'elle commence à l'ouvrir, je la rattrape en vitesse, retiens son geste et me colle à son dos en lui soufflant au creux de l'oreille :

— J'aurais aimé le vivre pour de vrai.

J'agrippe la poignée pour lui tenir la porte et tourne la tête tandis qu'elle s'éclipse.

Sur ce, je souffle un bon coup, une main dans les cheveux. Je crois qu'il va me falloir quelques minutes avant de quitter cette pièce ; je ne suis pas sûr de vouloir oublier son parfum tout de suite. Alors je reste planté là dans le noir, à m'efforcer de mémoriser tout ce que je sais d'elle.

Chapitre un

Un an plus tard

— Bon sang, mais détends-toi ! dis-je, agacé.

J'embraye pour démarrer alors que Val monte en claquant sa portière, vexée, et se cale au fond du siège passager.

Elle est à peine à bord que la dose excessive de parfum qu'elle porte m'asphyxie déjà. J'entrouvre ma vitre mais pas trop, sinon elle va mal le prendre. Elle sait combien cette odeur m'indispose, mais manifestement, ce que je pense, elle s'en fiche, puisqu'elle continue de s'en asperger à mort.

— Tu es vraiment immature, Daniel, peste-t-elle.

Elle abaisse le pare-soleil, sort son rouge à lèvres de son sac à main, et entreprend de s'en remettre une couche.

— Je commence à me demander si tu changeras un jour.

Si je changerai ?

Qu'est-ce qu'elle veut dire par là ?

— Et pourquoi je changerais ?

Poussant un soupir, elle laisse tomber son rouge au fond de son sac, fait claquer ses lèvres l'une contre l'autre, puis se tourne vers moi.

— Tu vas me dire que tu es fier de ton comportement, peut-être ?

Quoi ?

Mon comportement ? Sérieux, c'est *elle* qui se permet de me critiquer là-dessus alors qu'elle vient d'incendier des serveuses pour un détail aussi bête que trop de glaçons dans son verre ?

Ça fait plusieurs mois qu'on est ensemble par intermittence mais je ne pensais pas du tout qu'elle espérait me voir un jour changer et devenir quelqu'un que je ne suis pas.

À la réflexion, chaque fois que je me remets avec Val, c'est dans

l'espoir qu'elle va être gentille, pour *une fois*. Mais au fond, les gens sont ce qu'ils sont et ne changent jamais vraiment. Alors pourquoi Val et moi continuons-nous à perdre notre temps dans cette relation épuisante si on ne s'apprécie même pas un minimum ?

— C'est bien ce que je pensais, reprend-elle d'un ton suffisant, présumant à tort que, par mon silence, j'admets ne pas être fier de moi.

En réalité, ce silence exprime un éclair de lucidité qui me fait défaut depuis le jour de notre rencontre.

Je ne desserre pas les dents jusqu'à notre arrivée devant chez elle, où je laisse le moteur tourner pour lui faire comprendre que ce soir, je ne compte pas entrer.

— Tu t'en vas ? demande-t-elle.

Le visage tourné vers ma vitre, je confirme d'un signe de tête. Je me refuse à la regarder car je suis un mec, Val est canon, et je sais qu'au moindre coup d'œil, ma lucidité passagère quant à notre relation aura vite fait de s'embrumer et je finirai comme d'habitude chez elle, à lui rouler des pelles sur son lit.

— Ce n'est pas à toi d'être en colère, Daniel. Tu as été trop loin ce soir. Et devant mes parents, en plus ! Comment veux-tu qu'ils aient une bonne opinion de toi avec un comportement pareil ?

Je m'oblige à expirer lentement pour garder mon sang-froid et ne pas hausser le ton comme elle est en train de le faire.

— Quel comportement, Val ? Car ce soir, j'étais égal à moi-même, ni plus ni moins.

— Justement ! s'emporte-t-elle. Il y a un temps pour tout et ce dîner avec mes parents n'était ni l'endroit *ni l'heure* pour tes surnoms débiles et ton cirque ridicule.

Frustré, je me frotte le visage à deux mains, puis je me tourne pour la regarder en face.

— Je suis comme ça, dis-je en me désignant d'un geste. Si tu ne m'apprécies qu'à moitié, alors on a un sérieux problème, Val. Je ne changerai pas, et franchement, ce serait tout aussi injuste de ma part de te demander de t'adapter. Jamais je ne te forcerais à faire semblant d'être quelque chose que tu n'es pas, ce qui est exactement ce que tu exiges de moi, là. Je ne changerai pas, ni ce soir ni jamais. Maintenant si tu veux bien foutre le camp de ma voiture, ça m'arrangerait, ton parfum me donne la gerbe.

Plissant les yeux d'un air mauvais, elle attrape d'un geste brusque son sac sur le tableau de bord et le serre contre elle.

— Alors ça... c'est classe, Daniel. Critiquer mon parfum pour te venger. Tu vois, c'est exactement ce que je disais : tu es l'immatunité incarnée.

Elle ouvre la portière et déboucle sa ceinture.

— Au moins, je ne te demande pas d'en *changer*, dis-je d'un ton narquois.

Elle secoue la tête, dépitée.

— Je n'en peux plus, abrège-t-elle en descendant de voiture. Toi et moi, c'est fini, Daniel. Pour de bon.

— Alléluia.

Elle claque la portière et part d'un air furieux vers chez elle. J'abaisse sa vitre pour aérer, puis je ressors de son allée en marche arrière.

Où est passé Holder, bon sang ? Si je ne trouve pas très vite quelqu'un à qui me plaindre, je vais péter un câble.

*
* *

J'escalade par la fenêtre de Sky qui est en train d'éplucher un tas de photos, assise par terre. Elle lève le nez au moment où je me glisse dans sa chambre.

— Salut Daniel, me sourit-elle.

— Salut Miss Nib, dis-je en m'affalant sur son lit. Il est où ton mec désespéré ?

Du menton, elle me désigne la porte.

— Dans la cuisine. Ils sont en train de faire de la glace. Tu en veux ?

— Sans façon. J'ai le cœur trop brisé pour avaler quoi que ce soit, pour l'instant.

— Val est dans un mauvais jour ?

— Val sera *toute sa vie* dans un mauvais jour. Et ce soir, j'ai enfin pris conscience que je ne voulais plus en faire partie.

Cette remarque la fait tiquer.

— Dis donc, tu m'as l'air sérieux cette fois...

Je hausse les épaules.

— On a rompu il y a une heure. Mais au fait, c'est qui *ils* ?

Au même instant, la porte s'ouvre en grand et Holder déboule avec deux coupes de glace dans les mains. À sa suite entre une fille avec une cuillère dans la bouche qu'elle fait glisser entre ses lèvres avant de fermer la porte d'un petit coup de pied. Après quoi, elle se tourne vers le lit et marque un temps d'arrêt en me voyant.

Son visage me dit vaguement quelque chose mais je n'arrive pas à la situer. Étrange, d'ailleurs, car elle est super mignonne et j'ai la vague impression qu'en théorie, je devrais au moins connaître son nom ou me rappeler où je l'ai déjà vue.

Sans me lâcher du regard, elle va s'asseoir à l'autre bout du lit, plonge sa cuillère dans la glace et engouffre une nouvelle bouchée.

Je suis hypnotisé : cette cuillère me rend fou.

— Qu'est-ce que tu fais ici ? s'étonne Holder.

À regret, je quitte des yeux la fille à la glace et regarde mon pote s'asseoir près de Sky en ramassant quelques-unes des photos par terre.

— J'en ai fini avec elle, Holder, dis-je en étirant mes jambes sur le lit. Pour de bon. Elle est tarée, je te jure.

— Je croyais que c'était justement ce qui te plaisait chez elle, répond-il distraitement.

Je lève les yeux au ciel.

— Merci de cet éclairage précieux, heureusement que t'es là !

Sky reprend une photo des mains de Holder.

— Je crois qu'il est sérieux cette fois, lui dit-elle. Du balai, la Val.

Sky essaie de paraître désolée pour moi mais je sais qu'elle est soulagée. Entre Val et eux deux, ça n'a jamais trop collé ; pas plus qu'entre Val et moi, maintenant que j'y pense.

Holder m'observe, intrigué.

— C'est fini pour de bon ? Sérieux ?

Curieusement, il semble impressionné.

— Oui : super sérieux.

— C'est qui, Val ? questionne la fille à la glace. Ou mieux : t'es qui, toi ?

— Oh, au temps pour moi ! intervient Sky.

Elle nous montre du doigt tour à tour.

— Six, je te présente Daniel, le meilleur ami de Dean. Daniel, je te présente Six, ma meilleure amie.

Je ne me ferai jamais à entendre Sky l'appeler Dean mais ces présentations sont un bon prétexte pour jeter un nouveau coup d'œil à

cette cuillère, que Six retire de sa bouche en la pointant sur moi.

— Enchantée, Daniel.

Comment faire pour piquer cette cuillère avant qu'elle parte ?

— Pourquoi j'ai l'impression d'avoir déjà entendu ton nom quelque part ?

— Aucune idée, dit-elle avec indifférence. Peut-être parce que c'est un chiffre assez courant ? Ou alors c'est parce que tu as entendu dire que j'étais une chaudasse.

Je rigole. J'ignore ce qui me prend, d'ailleurs, car en vrai, sa remarque n'est pas drôle. Elle est même un peu gênante.

— Non, c'est pas ça, dis-je, toujours perplexe.

Je n'ai pas souvenir que Sky ait déjà parlé de cette amie devant moi.

— La fête de l'an dernier, clarifie Holder. Rappelle-toi, c'était la semaine de mon retour d'Austin, quelques jours avant ma rencontre avec Sky. La soirée où Grayson t'a tabassé après que tu as affirmé avoir dépucelé Sky ?

— Ah ! tu parles de cette soirée où tu nous as séparés sans me laisser le temps de lui mettre une raclée ?

Rien que d'y repenser, ça m'énerve encore. Si Holder ne s'était pas interposé, j'aurais pu le démolir.

— C'est ça, confirme Holder, goguenard. Ce soir-là, Jaxon daubait sur Sky et Six mais je ne les connaissais pas à l'époque. Je pense que c'est là que tu as entendu parler d'elle.

— Attends un peu, fait Sky en agitant les mains et en me dévisageant comme si j'étais fou : c'est *quoi*, cette histoire de dépucelage et de bagarre avec Grayson ?

Holder glisse une main dans son dos pour la rassurer.

— C'est rien. Il l'a juste dit pour faire chier Grayson car j'étais à deux doigts de péter la gueule de cet abruti à cause de la façon dont il parlait de toi.

Sky secoue la tête, interloquée.

— Mais tu ne me connaissais même pas ! Tu viens de dire que c'était quelques jours avant notre rencontre, alors pourquoi ça t'aurait énervé que Grayson raconte des conneries sur mon compte ?

À mon tour, je dévisage Holder, curieux d'entendre sa réponse. À l'époque, cette question ne m'a jamais traversé l'esprit.

— Je me suis dit qu'il devait parler de la même façon de Less et ça

m'a foutu les boules, explique-t-il en plantant un baiser dans les cheveux de Sky.

Que je suis con. Évidemment ! Raison de plus pour regretter qu'il ne m'ait pas laissé saigner Grayson ce soir-là.

— T'es trop chou, Holder, commente Six. Avant même de la connaître, tu la protégeais déjà.

— Et encore, s'amuse-t-il, tu n'en sais pas la moitié, Six.

Sky lui coule un regard et ils échangent un sourire cachottier, avant de reporter leur attention sur les photos étalées devant eux.

— C'est quoi, tout ça ? dis-je en m'intéressant aux portraits qu'ils examinent.

— C'est pour l'annuaire du lycée, répond Six à leur place.

Elle pose la coupe de glace à côté d'elle sur le lit et replie les jambes en tailleur.

— À ce qu'il paraît, on doit apporter des photos de nous enfants, pour documenter la page des terminale, donc Sky fouille dans celles que Karen lui a données.

— Tu vas dans le même lycée que nous ? je bredouille.

J'ai conscience que ce bahut est immense mais quand même : si je l'avais croisée, je m'en souviendrais, surtout si c'est la meilleure amie de Sky.

— Je n'y ai pas remis les pieds depuis la première. Mais je serai de retour dès lundi matin.

À l'entendre, ça ne la réjouit pas du tout.

Toutefois, c'est plus fort que moi, sa réponse me fait sourire. Je ne serais pas contre l'idée d'être forcé de la revoir régulièrement.

— Ça signifie que tu vas t'allier avec nous au réfectoire ? dis-je en me penchant pour récupérer la coupe de glace qu'elle n'a pas terminée.

Elle me regarde faire, un peu surprise, tandis que je fais glisser sa cuillère entre mes lèvres.

— Je pourrais avoir de l'herpès, tu sais, prévient-elle, le nez froncé.

Je lui fais un grand sourire agrémenté d'un clin d'œil.

— Bizarrement, dans ta bouche, le mot a quelque chose de séduisant.

Elle se marre, mais soudain sa coupe de glace m'est arrachée des mains par Holder qui me dégage sans ménagement du lit. J'ai à peine

posé les pieds par terre qu'il me pousse vers la fenêtre.

— Rentre chez toi, Daniel, décrète-t-il avant de se rasseoir à côté de Sky.

— Qu'est-ce qui te prend, mec ? dis-je avec humeur.

Non mais qu'est-ce qu'il me fait, là ?

— C'est la meilleure amie de Sky, souligne-t-il en montrant Six d'un geste. Je t'interdis de la draguer. Si vous couchez ensemble, ça ne va faire que créer des tensions, et j'ai pas envie de ça. Maintenant barre-toi et ne reviens pas avant d'être prêt à la côtoyer sans avoir de pensées tordues à l'esprit – comme c'est le cas au moment où je parle, ne dis pas le contraire !

Pour la première fois de ma vie, je crois, je suis sans voix. Je devrais sans doute opiner et admettre qu'il a raison mais cette andouille vient de commettre la pire erreur possible avec moi.

— Et merde, Holder, dis-je en ronchonnant. Qu'est-ce qui t'a pris ? Tu viens de la rendre inaccessible, mec !

Je ressors par la fenêtre mais une fois dehors, je repasse la tête à l'intérieur en lui décochant un regard.

— Tu aurais mieux fait de jouer les entremetteurs, j'aurais très probablement décliné. Mais non, il fallait que tu m'interdises de l'approcher, hein ?

— Super, Daniel, me coupe cette dernière avec ironie. Ravie d'apprendre que tu me considères comme un être humain et non comme un défi à relever.

Elle se tourne ensuite vers Holder en se levant.

— Et j'ignorais que j'avais un cinquième frère ultra-protecteur, ajoute-t-elle en approchant de la fenêtre. À plus, tout le monde. De toute façon, moi aussi je dois fouiller dans mes photos avant lundi.

Je m'écarte pour la laisser sortir pendant que Holder m'avertit à nouveau du regard. Il ne dit rien de plus mais le message est clair : interdiction absolue d'approcher Six. Je lève les mains en défense, puis referme la fenêtre. Elle parcourt quelques mètres vers la maison voisine et se met à enjamber le rebord d'une autre fenêtre.

— Tu prends souvent des raccourcis en entrant chez les gens ou tu habites véritablement ici ? dis-je en la suivant.

Une fois à l'intérieur, elle se retourne et se penche en passant la tête au-dehors.

— Cette fenêtre est la *miennne*, rétorque-t-elle. Et ne t'imaginer

même pas que tu vas la franchir. Elle est hors service depuis presque un an et je n'ai pas l'intention de rouvrir boutique.

Elle repousse ses cheveux blonds mi-longs derrière ses oreilles et je recule d'un pas dans l'espoir qu'en prenant un peu de distance, mon cœur arrêtera de tambouriner. Sauf que désormais, je n'ai plus qu'une idée en tête : trouver le moyen de remettre sa fenêtre en service.

— C'est vrai que t'as quatre frères ?

Elle confirme de la tête. C'est très embêtant mais uniquement car cela fait quatre raisons de plus pour ne pas sortir avec elle. Ajoutées au fait que Holder m'a strictement interdit de l'approcher, je sais maintenant que je vais être incapable de penser à autre chose qu'à elle.

Merci, Holder. Merci beaucoup.

Le menton posé au creux des mains, elle me regarde fixement. Dehors, il fait nuit, cependant la lune projette sur son visage une lueur qui lui donne une gueule d'ange ; je ne suis pas sûr qu'on ait le droit d'employer « gueule » et « ange » dans une même phrase, mais *la vache* : entre sa blondeur et ses grands yeux, on dirait vraiment un ange. Comme il fait sombre et que je n'y ai pas trop fait attention chez Sky, je ne saurais même pas dire au juste quelle est la couleur de ses yeux, mais peu importe : dorénavant ce sera ma couleur préférée.

— Tu es très charismatique, remarque-t-elle.

Bon sang. Je suis envoûté par sa voix.

— Merci. Tu es assez mignonne aussi.

— Je n'ai pas dit que tu étais mignon, Daniel, mais *charismatique*.
Nuance.

— Pas tant que ça, dis-je modestement. Un italien, ça te dit ?

Elle fronce les sourcils en reculant un peu, comme si je l'avais insultée.

— Pourquoi tu me demandes ça ?

Sa réaction me trouble. Je ne vois pas en quoi cette question pourrait l'avoir offensée.

— Euh, ne me dis pas que c'est la première fois qu'on t'invite à dîner ?

Son air renfrogné s'évanouit et elle s'avance de nouveau.

— Ah ! Tu parlais de cuisine. À vrai dire, j'ai eu ma dose. Je viens de rentrer de sept mois d'échange en Italie. Si tu veux qu'on aille au restos, je préférerais des sushis.

— Jamais essayé, j'admets, m'efforçant d'assimiler le fait que, sauf erreur, elle vient de consentir à sortir avec moi.

— Quel jour tu proposes ?

C'est beaucoup trop facile. Je pensais qu'elle me tiendrait tête et me ferait mariner, comme Val. J'adore le fait qu'elle ne joue pas à cela. Elle est directe et ce trait de caractère me séduit déjà.

— Pas ce soir, je peux pas. Une garce névrosée m'a brisé le cœur il y a une heure et j'ai besoin d'encore un peu de temps pour m'en remettre. Qu'est-ce que tu dirais de demain soir, plutôt ?

— On sera dimanche.

— Et ? Ça pose problème ?

— J'imagine que non. L'idée d'un premier rendez-vous un dimanche soir me paraît un peu étrange, c'est tout. Rendez-vous ici à sept heures, alors.

— D'accord, je t'attendrai devant la porte d'entrée. Et à moins que tu aies envie que je prenne une raclette, ne dis peut-être pas à Sky où tu vas.

— Qu'est-ce qu'il y aurait à dire ? réplique-t-elle avec sarcasme. Ce n'est pas comme si on avait prévu un rencard bizarre un dimanche soir ou quoi.

Je recule lentement, tout sourire.

— Enchanté d'avoir fait ta connaissance, Six.

Elle pose une main sur sa fenêtre, prête à la fermer.

— Moi de même. Enfin, je crois.

Je ris en tournant les talons vers ma voiture. Alors que je suis presque arrivé à la portière, elle m'interpelle. Je me retourne et la vois penchée par la fenêtre.

— Désolée pour ton cœur brisé ! murmure-t-elle assez fort pour que je l'entende.

Elle rentre la tête et disparaît à l'intérieur de sa chambre.

Je crois bien que depuis le début de mon histoire avec Val, mon cœur n'a jamais été aussi léger.

Chapitre deux

— Comment tu me trouves ? dis-je à Chouquette en entrant dans la cuisine.

Elle tourne la tête pour me toiser, et hausse les épaules.

— Bien. Tu vas où ?

Je m'avance face à l'un des miroirs qui tapissent le couloir pour vérifier une nouvelle fois ma coiffure.

— J'ai rendez-vous.

Elle étouffe un grognement et se retourne face à la table où elle est assise.

— C'est bien la première fois que tu te soucies de ton apparence. Tu n'as pas intérêt à la demander en mariage. Je t'interdis d'en faire ma belle-sœur avant que je me tire de cette maison.

Ma mère passe devant moi en me tapotant l'épaule.

— Tu es superbe, mon chéri. Cela dit, à ta place, je changerais de chaussures.

Je jette un œil à mes pompes.

— Pourquoi ? Qu'est-ce qu'elles ont ?

Elle sort une casserole d'un placard et se retourne en avisant encore mes pieds.

— Trop voyantes.

Et d'ajouter en s'approchant de la cuisinière :

— Les chaussures fluo ne devraient pas exister.

— Elles ne sont pas fluo, elles sont jaunes.

— Jaune *fluo*, précise Chouquette.

— Je ne dis pas qu'elles sont moches, se reprend ma mère. Seulement, je connais Val et il y a des chances pour qu'elle déteste tes chaussures.

Je viens récupérer mes clés sur le plan de travail puis sors mon

portable de ma poche.

— Je m'en fous de ce que pense Val.

Ma mère me décoche un regard curieux.

— Eh bien, vu que tu demandes à ta petite sœur de treize ans si tu es assez bien habillé pour sortir, je pense que tu ne t'en fous pas totalement.

— Ce n'est pas avec Val que j'ai rendez-vous. J'ai rompu avec elle. Ce soir je vois une autre fille.

Brusquement, Chouquette lève les bras en renversant la tête vers le plafond.

— Dieu soit loué ! clame-t-elle haut et fort.

Ma mère opine en riant.

— Oui. Dieu soit loué, approuve-t-elle, soulagée.

Alors qu'elle retourne à ses fourneaux, je ne peux m'empêcher de les observer tour à tour.

— Quoi ? Vous n'aimiez pas Val ?

Je sais que mon ex était une peste mais ma famille semblait l'apprécier. Surtout ma mère. Je pensais sincèrement que notre rupture l'aurait peinée.

— Je ne peux pas la voir, avoue Chouquette.

— Mon Dieu, moi non plus, gémit ma mère.

— Ça fait trois avec moi, renchérit mon père en me contournant.

Aucun d'eux n'ose me regarder mais à en croire leur réaction, le sujet a déjà fait l'objet de discussions.

— Vous voulez dire que vous la détestiez tous les trois ?

Mon père me fait enfin face.

— Mon petit Danny, ta mère et moi sommes maîtres dans l'art de la psychologie inversée. N'aie pas l'air aussi étonné.

Chouquette lève la main pour attirer son attention.

— Moi aussi, papa, je l'ai manipulé à l'envers !

Il tend le bras pour lui taper dans la main.

— Bien joué, Chouquette.

Je m'appuie contre le chambranle en les dévisageant, sidéré.

— Alors vous faisiez tous semblant de bien l'aimer ? Mais dans quel but ?

Mon père s'assoit à table en ramassant le journal.

— Par nature, les enfants ont tendance à faire des choix qui déplaisent à leurs parents. Si on t'avait dit ce qu'on pensait de Val, tu

aurais sans doute fini par l'épouser rien que pour nous contrarier. Raison pour laquelle nous avons préféré faire mine de l'adorer.

Des vrais escrocs, tous les trois.

— C'était la dernière fois que je vous présentais une copine.

Mon père glousse mais ne semble pas du tout affecté par ma décision.

— C'est qui ? questionne Chouquette. Cette fille pour qui tu te donnes tant de mal ?

— Ça te regarde pas, dis-je en tournant les talons, vexé. Maintenant que je sais comment fonctionne cette famille, jamais je ne l'amènerai ici.

— Si ça peut te faire plaisir, renchérit ma mère dans mon dos, sache qu'on l'aime déjà, Daniel ! Elle est adorable !

— Et très jolie ! se marre mon père. C'est la bonne !

Je secoue la tête, consterné.

— Bandes de nases.

*
* *

— Tu es en retard, me fait remarquer Six en apparaissant sur le seuil de son entrée.

Elle sort en me tournant le dos pour insérer la clé dans la serrure.

— Tu ne me présentes pas à tes parents ? dis-je, étonné qu'elle ferme à clé si tôt dans la soirée.

Elle pivote face à moi.

— Ils sont âgés. Ils ont dîné avec les poules et sont partis se coucher à dix-neuf heures.

Bleus. Ses yeux sont bleus.

Nom de Dieu, ce qu'elle est jolie. Ses cheveux sont en réalité bien plus clairs que ce que j'avais cru voir hier chez Sky. Sa peau est impeccable. J'ai l'impression que c'est la même fille que la veille, à cette différence que maintenant, je la vois en HD. Et j'avais raison : elle a une gueule d'ange.

Tandis qu'elle s'avance, je referme la porte grillagée derrière nous en continuant de la dévorer des yeux.

— En fait, j'étais plutôt en avance, dis-je en réponse à sa remarque initiale. Mais Holder a déposé Sky chez elle, et je te jure, ils ont mis *une demi-heure* à se dire au revoir. J'ai dû attendre que la voie soit

libre.

Elle acquiesce en glissant sa clé dans la poche arrière de son pantalon.

— On y va ?

Je l'examine de haut en bas.

— Tu n'aurais pas oublié ton sac ?

Elle secoue la tête.

— Non, j'ai horreur de ça.

Elle tapote sa poche arrière.

— J'ai juste besoin de la clé de chez moi. Je ne me suis pas donné la peine d'emporter de l'argent puisque cette sortie était ton idée. C'est toi qui invites, non ?

Holà.

On se calme.

Récapitulons ces trente dernières secondes, d'accord ?

Elle a horreur des sacs à main, ce qui signifie qu'elle n'a pas emporté de maquillage. Autrement dit, *primo* : elle ne va pas passer son temps à s'en remettre des couches comme le faisait Val. *Secundo*, elle n'a pas planqué trois litres de parfum sur elle. Et *tertio*, elle ne compte pas proposer de payer sa part du dîner, ce qui paraît un peu vieux jeu, mais curieusement, ça me plaît.

— J'adore le fait que tu ne trimbales pas de sac.

— Ravie de voir que tu t'en passes aussi, répond-elle en riant.

— Faux, j'en ai un. Il est dans la voiture, dis-je en désignant le véhicule du menton.

Elle rit de plus belle en s'avançant vers les marches du perron. Je lui emboîte le pas jusqu'à ce que j'aperçoive Sky qui se tient debout au milieu de sa chambre, fenêtre grande ouverte. Aussitôt, j'attrape Six par les épaules pour la faire reculer en même temps que moi, dos à la porte d'entrée.

— La fenêtre de Sky donne sur ton jardin. Elle va nous voir.

Six me lance un regard de biais.

— Dis donc, chuchote-t-elle, tu prends l'interdiction de Holder très au sérieux.

— Obligé, dis-je tout bas. Il ne plaisantait pas.

Elle arque un sourcil, intriguée.

— Parce que Holder a l'habitude de choisir avec qui tu as le droit ou non de sortir ?

— Non. À vrai dire, c'est la première fois.

— Dans ce cas, qu'est-ce qui te fait croire qu'il sera vraiment furieux si tu désobéis ?

Je hausse les épaules.

— Rien, au fond. Mais d'une certaine façon, l'idée de lui faire des cachotteries m'amuse. Ça ne t'excite pas un peu, toi, de me voir en secret de Sky ?

— En quelque sorte, concède-t-elle.

Toujours plaqués contre sa porte, on continue à parler tout bas sans réelle raison ; Sky ne risque pas de nous entendre d'ici, cela dit, c'est plus drôle comme ça. Sans compter que c'est très agréable d'entendre Six chuchoter.

— Bon. Qu'est-ce que tu proposes pour nous tirer de cette situation, Six ?

— Eh bien, murmure-t-elle l'air de réfléchir. En général, quand j'ai un rendez-vous secret et risqué pour lequel je dois faire le mur, je me demande toujours : « Que ferait MacGyver ? »

Oh purée. Je rêve ou cette fille vient de faire référence à MacGyver ? Énorme.

Je la lâche des yeux le temps de masquer le fait que je crois que je viens de tomber amoureux, et aussi pour déterminer l'itinéraire de notre plan d'évasion. J'avise la balancelle de la véranda, et une fois sûr de m'être débarrassé de mon sourire niais, je regarde à nouveau Six.

— À mon avis, MacGyver se servirait de ta balancelle pour construire un bouclier invisible avec de l'herbe et des allumettes. Ensuite, il y attacherait un moteur à réaction et s'éjecterait d'ici ni vu ni connu. Malheureusement, ma boîte d'allumettes est vide.

— Hum, dommage, déplore-t-elle les yeux plissés comme si elle avait une autre idée de génie en tête.

Elle jette un œil à ma voiture garée dans l'allée.

— Si on se contentait de ramper pour qu'elle ne nous voie pas ?

Et en effet, l'idée serait géniale si elle n'impliquait pas de tacher nos vêtements. En six mois de relation chaotique avec Val, j'ai appris que les filles n'aimaient pas se salir.

— Tu vas avoir de la terre plein les mains, dis-je pour l'avertir. Je ne suis pas sûr qu'un bon restaurant de sushis nous laisse entrer si on arrive tout crasseux.

Elle contemple sa tenue, puis relève les yeux vers moi.

— Sinon je connais un super grill où on peut aller. Le sol est jonché de coques de cacahuètes jetées par les clients. Un jour, j'ai même vu un type obèse y manger torse nu.

Je souris encore plus niaisement, en même temps que mon coup de foudre s'accroît.

— Ça m'a l'air parfait.

Et nous voilà partis à quatre pattes dans l'escalier du perron. Rien que de l'entendre rire sous cape, ça m'amuse.

— Chut, dis-je en arrivant au pied des marches.

Toujours en rampant, on traverse le jardin en vitesse en jetant tous les deux ou trois mètres un coup d'œil à la maison de Sky. Une fois à hauteur de la voiture, je tends le bras vers la poignée côté conducteur.

— Passe par là, elle risque moins de t'apercevoir, dis-je à Six.

Tandis que je lui entrouvre la porte, elle se faufile à l'avant et une fois qu'elle s'est glissée de l'autre côté, je grimpe discrètement au volant. Puis on reste tapis là, tête baissée, ce qui est complètement idiot quand on y réfléchit. Si Sky venait à regarder par sa fenêtre, elle verrait ma voiture garée devant chez Six. Qu'elle voie nos têtes ou non ne changerait rien.

Six s'essuie les mains sur son jean, geste qui me fait totalement kiffer ; je suis encore rivé sur la saleté étalée sur ses cuisses alors qu'elle tourne la tête vers moi.

— La prochaine fois que tu viens, camoufle ta caisse, suggère-t-elle. On a pris trop de risques, là.

Sa remarque me fait un peu trop plaisir.

— Tu sais déjà qu'il y aura une prochaine fois ? dis-je en souriant d'un air narquois. La soirée ne fait que commencer.

— Très juste, concède-t-elle avec insouciance. Qui sait si je ne vais pas te détester avant la fin ?

— À moins que ce ne soit l'inverse ?

— Impossible, réplique-t-elle en calant un pied sur le tableau de bord. Je suis *indétestable*.

— Ce mot n'existe même pas.

D'un rapide coup d'œil, elle inspecte la banquette arrière, puis se retourne face au pare-brise d'un air renfrogné.

— Pourquoi on dirait qu'un harem est passé par là ?

Elle remonte le col de son tee-shirt pour se couvrir le nez.

— Ça sent encore le parfum ?

Je ne fais même plus attention à l'odeur ; elle a dû s'infiltrer dans mes pores et je suis désormais blindé.

Elle confirme de la tête.

— C'est atroce, assure-t-elle, sa voix assourdie par le tissu. Ouvre une fenêtre.

Je rigole en la voyant imiter le bruit de quelqu'un qui crache comme pour tenter de se débarrasser du goût dans sa bouche.

— Le vent va te décoiffer si j'ouvre les fenêtres. Vu que tu n'as pas pris de sac, tu n'as pas emporté de brosse, donc tu ne pourras pas te recoiffer à notre arrivée au restaurant.

Elle tend le bras pour appuyer sur la commande de sa fenêtre.

— D'une, je suis déjà toute sale, de deux, je préfère être décoiffée que sentir la cocotte.

Après avoir abaissé sa vitre en entier, elle me fait signe d'ouvrir aussi la mienne, alors je m'exécute.

Le vent s'engouffre aussitôt dans l'habitable et ses cheveux se mettent à voleter dans tous les sens mais Six reste détendue sans broncher au fond de son siège.

— Beaucoup mieux comme ça, me sourit-elle.

Elle ferme les yeux en inspirant une grande bouffée d'air frais.

Je m'applique à rester concentré sur la route mais sa présence ne me facilite pas la tâche.

*
* *

— Comment s'appellent tes frères ? Ils ont des noms de chiffres eux aussi ?

— Zachary, Michael, Aaron et Evan. J'ai dix ans de moins que le plus jeune.

— Tu n'étais pas prévue ?

Elle opine.

— Non, mais c'était une bonne surprise. Ma mère avait quarante-deux ans à ma naissance et ils étaient heureux d'avoir enfin une fille.

— Je suis bien content que tu n'aies pas été un garçon !

— Moi aussi, glousse-t-elle.

— Pourquoi t'avoir baptisée Six si tu es leur cinquième enfant ?

— Ce n'est pas mon vrai prénom, explique-t-elle. Mon patronyme

complet, c'est Seven Marie Jacobs, mais quand j'avais quatorze ans, j'étais fâchée qu'on ait déménagé au Texas, alors j'ai commencé à me faire appeler Six pour les emmerder. Ça n'a pas vraiment eu l'effet escompté mais comme je suis têtue, j'ai continué. Aujourd'hui tout le monde m'appelle Six, sauf eux.

J'adore le fait qu'elle se soit attribué un surnom. Ça c'est le genre de filles que j'aime.

— Ma question tient toujours : pourquoi t'avoir baptisée Seven si tu es leur cinquième enfant ?

— Sans raison. Mon père aimait bien ce chiffre, c'est tout.

J'acquiesce puis prends une bouchée de mon plat tout en l'observant attentivement. J'attends le fameux moment. Celui, inévitable avec les filles, où le piédestal sur lequel on les met au début se casse la gueule d'un coup. En général, c'est quand elles commencent à parler de leurs ex, du nombre de gosses qu'elles veulent avoir ou lorsqu'elles se remettent du rouge à lèvres au milieu du repas.

J'attends patiemment que les défauts de Six se révèlent mais jusqu'ici, je ne lui en trouve aucun. Certes, cela ne fait que quelques heures qu'on a établi la communication, donc il se peut que les siens soient mieux dissimulés que chez les autres.

— Et toi, tu es le deuxième de trois enfants, alors ? Tu souffres du syndrome de l'enfant sandwich ?

— Non pas vraiment, et puis Hannah a quatre ans de plus que moi et Chouquette cinq de moins, donc le différentiel est plutôt sympa.

Elle s'étrangle de rire dans son verre.

— Chouquette ? C'est comme ça que tu appelles ta petite sœur ?

— On l'appelle tous comme ça. C'était un bébé dodu.

— Avec toi, tout le monde a droit à un surnom, constate-t-elle. Sky, c'est Miss Nib. Holder, le cas désespéré. Et moi, quel surnom tu me donnes quand je ne suis pas là ?

— Je ne donne jamais de surnom aux gens dans leur dos : toujours en face, dis-je pour clarifier. Mais pour toi, je n'ai pas encore trouvé.

Je me laisse retomber contre le dossier de mon siège en me demandant pour quelle raison, justement, ce n'est pas déjà fait. En général, ça me vient assez vite.

— C'est mauvais signe, tu crois ?

Je hausse les épaules.

— Pas vraiment. Je ne t'ai pas encore tout à fait cernée, c'est tout. Tu es un peu contradictoire.

Elle arque un sourcil.

— Contradictoire ? À quel niveau ?

— *Tous*. Tu es hyper belle mais tu te fous de ton apparence. Tu sembles douce mais quelque chose me dit qu'il ne vaut mieux pas te chercher. Tu as l'air très facile à vivre, pas du genre à manipuler les garçons, mais tu es quand même un peu charmeuse. Et je suis conscient de ta réputation – cette observation n'étant en aucun cas un jugement de ma part – pourtant je n'ai pas le sentiment que tu sois du genre à avoir besoin de l'attention d'un mec pour flatter ton amour-propre.

L'air impénétrable, elle assimile tout ce que je viens de dire et reprend son verre sans me quitter des yeux. Elle le vide mais le garde contre ses lèvres, pensive. Finalement, elle le repose sur la table, contemple son assiette, et ramasse sa fourchette.

— Je ne suis plus comme ça, marmonne-t-elle, fuyant mon regard.

— C'est-à-dire ?

La soudaine pointe de tristesse dans sa voix me contrarie au plus haut point. Pourquoi il faut toujours que je gaffe, bon sang ?

— J'ai changé.

Bravo, Daniel. Crétin.

— Eh bien, je ne te connaissais pas avant, donc je ne peux que juger la fille assise face à moi maintenant. Et jusqu'ici, la soirée que je passe avec elle est plutôt super cool.

Un sourire revient sur ses lèvres.

— Tant mieux, répond-elle en me regardant à nouveau dans les yeux. Je n'étais pas certaine d'assurer, vu que tu es mon premier.

— Inutile de me ménager. Je peux supporter l'idée de ne pas être le premier mec à m'intéresser à toi.

— Non, je t'assure ! insiste-t-elle. Tu es mon premier *vrai* rencard. Avec moi, les mecs ont tendance à zapper toute cette étape pour aller droit au but.

Cette fois, c'est moi qui perds le sourire. Je vois bien à sa tête qu'elle est sérieuse. Je me penche en plongeant mon regard dans le sien.

— Alors tes ex sont tous des connards de première.

Elle éclate de rire, mais pas moi.

— Sérieusement, Six. Ces gars mériteraient des coups de pied aux fesses car ton sens de la conversation est de loin ton plus grand atout.

Au moment où la phrase quitte mes lèvres, son sourire s'efface. À ses yeux ronds, on dirait que c'est la première fois de sa vie que quelqu'un lui adresse un compliment sincère. Ça me rend dingue.

— Qu'est-ce qui te fait croire que c'est ce qu'il y a de mieux chez moi ? demande-t-elle, retrouvant pour une raison ou pour une autre ce ton taquin et charmeur que je lui ai déjà entendu. Tu n'as pas encore eu le plaisir de m'embrasser. Je suis presque sûre que c'est ça, mon principal atout, j'embrasse divinement bien !

Nom de Dieu. J'ignore si c'était une invitation mais je suis d'accord pour essayer sur-le-champ.

— Je ne doute pas une seconde que tes baisers soient divins mais si je devais choisir entre l'un *ou* l'autre, j'opterais sans hésiter pour discuter avec toi plutôt que t'embrasser.

— N'importe quoi, rétorque-t-elle en plissant les yeux avec affront. Aucun mec sur terre ne préférerait des bavardages à un bon roulage de pelles.

Je tente de lui retourner son regard plein de défi mais sa remarque est pertinente.

— OK. Tu as peut-être raison. Mais si ça ne tenait qu'à moi, je t'embrasserais en *pleine* conversation. Comme ça je profiterais de tes deux talents en même temps.

Elle hoche la tête, impressionnée.

— Tu es fort, commente-t-elle en se laissant aller en arrière.

Elle croise les bras sur sa poitrine.

— Où est-ce que tu as appris ces techniques de drague ?

Je m'essuie la bouche avec ma serviette en papier que j'abandonne ensuite dans mon assiette, puis je lui souris en posant les coudes sur le dossier de ma banquette.

— Je n'ai pas de techniques. Rappelle-toi : je suis charismatique, voilà tout.

Un rictus aux lèvres, elle secoue la tête, visiblement consciente d'être dedans jusqu'au cou. Au sourire dans ses yeux, je me rends compte qu'aucune fille avant elle ne m'a jamais fait cet effet. Je n'irais pas jusqu'à m'imaginer qu'on est sur le point de tomber amoureux et qu'on est faits l'un pour l'autre ou des conneries du genre. Simplement, c'est la première fois que je peux être moi-même sans

que cela pose problème. Avec Val, je m'efforçais de ne pas jouer avec ses nerfs. Avec mes ex, étrangement, je me retenais tout le temps d'avouer le fond de ma pensée. J'ai toujours eu le sentiment qu'être moi-même avec une fille n'était pas forcément constructif car je suis le premier à l'admettre : parfois je suis un peu excessif.

Avec Six, cependant, c'est différent. Non seulement elle saisit mon sens de l'humour et ma personnalité mais j'ai aussi l'impression qu'elle m'encourage dans ce sens, qu'elle me préfère tel que je suis au naturel, et chaque fois qu'elle rit ou sourit à point nommé, j'ai envie de lui faire un *check*.

— Je te signale que tu es en train de me dévisager, dit-elle pour me tirer de mes pensées.

— En effet, dis-je sans m'en cacher.

Elle me fixe aussi mais à mesure qu'elle plisse les yeux en se penchant vers moi, son attitude comme son expression trahissent son esprit de compétition. En silence, elle me met au défi de jouer à celui qui baissera les yeux en premier.

— Interdiction de cligner, précise-t-elle, confirmant ce que je pensais.

— Ou de rire !

Et c'est parti. On se regarde sans bruit pendant un long moment, si bien que mes yeux commencent à larmoyer et que j'empoigne la table pour me retenir de les frotter. Je m'efforce de rester concentré malgré mon envie d'arpenter chaque centimètre de son visage, de sa bouche aux lèvres charnues à ses cheveux doux comme de la soie. Sans oublier son sourire. Je pourrais l'admirer toute la journée.

D'ailleurs, c'est ce que je suis en train de faire, alors je suppose que je viens de perdre le pari.

— J'ai gagné, décrète-t-elle avant de boire une gorgée d'eau.

— J'ai envie de t'embrasser, dis-je de but en blanc.

Je suis un peu abasourdi d'avoir lâché ça tout haut mais pas trop non plus. Je suis du genre impatient, j'ai une furieuse envie de l'embrasser et j'ai l'habitude de dire ce que je pense, donc...

— Tout de suite ? s'étonne-t-elle en me scrutant comme si j'étais fou.

Elle repose son verre.

Je hoche la tête.

— Ouais. Tout de suite. Je veux t'embrasser en pleine conversation

pour profiter des deux avantages de ta compagnie.

— Mais je viens de manger des oignons !

— Moi aussi.

Elle remue la mâchoire de gauche à droite, réfléchissant, à mon grand étonnement, à sa réponse.

— D'accord, accepte-t-elle, désinvolte. Pourquoi pas ?

À peine ai-je son feu vert que je jette un coup d'œil à la table entre nous pour déterminer la meilleure façon de procéder. Je pourrais aller m'asseoir de son côté du box ? Non, je risque d'empiéter sur son espace vital. Je décide plutôt d'écarter un à un nos verres respectifs.

— Approche, dis-je en me penchant, les mains posées sur la table.

À en juger par les coups d'œil nerveux qu'elle jette autour de nous, comprenant que notre premier baiser va avoir lieu en public, elle devait croire que je plaisantais.

— C'est gênant, Daniel. Tu veux vraiment faire ça au beau milieu d'un restaurant ?

— Gênant, et alors ? Il y en aura d'autres. De toute façon on se prend beaucoup trop la tête avec les premiers baisers.

Hésitante, elle pose les paumes en appui sur la table et se penche à son tour.

— Bon, d'accord, dit-elle dans un soupir. Mais ce serait tellement mieux si tu attendais la fin de la soirée, au moment où tu me raccompagneras jusqu'à ma porte : il fera nuit, on sera sûrement nerveux et sans le faire exprès, tu me toucheras les seins. En principe ça se passe comme ça, un premier baiser.

Sa remarque me fait rire. On n'est pas encore assez près pour que je l'embrasse mais ça ne saurait tarder. Alors que je me penche davantage, son attention dévie vers la table dans mon dos.

— Daniel, dans le box derrière toi, il y a une femme qui change la couche de son bébé. La dernière image que j'aurai en tête quand tes lèvres vont se poser sur les miennes, c'est celle d'une femme en train d'essuyer le cul de son nouveau-né.

— Six, regarde-moi.

Elle obéit et nous sommes enfin assez près pour que j'atteigne sa bouche.

— Oublie cette couche, dis-je comme un ordre. Et oublie les deux hommes à notre gauche qui boivent leur bière en nous épiant comme si j'allais te retourner sur cette table.

Comme elle jette un regard furtif à gauche, j'attrape son menton pour l'obliger à revenir à moi.

— Ignore-les tous. J'ai envie de t'embrasser, je veux que tu aies envie que je le fasse, et je ne me sens pas d'attendre qu'on se dise au revoir car c'est la première fois de ma vie que j'éprouve une envie aussi irrésistible.

Son regard s'arrête sur ma bouche et tout ce qui nous entoure s'efface de notre champ de vision. Elle se passe nerveusement la langue sur la lèvre. Alors je lâche son menton, j'agrippe en douceur sa nuque et je l'attire jusqu'à ce que nos bouches s'unissent.

Et nom de Dieu, quelle union. Nous fusionnons comme si nous nous étions jadis aimés et nous retrouvons après des années de séparation. Dans mon ventre, c'est la fiesta, et côté neurones, chacun tente de se rappeler comment s'y prendre. Tout à coup, c'est comme si je ne savais plus embrasser. Je crois bien m'être exercé avec elle hier mais pour une raison qui m'échappe, mon cerveau joue les novices en me conseillant d'écarter les lèvres ou de taquiner sa langue, sauf que pour l'instant, la connexion ne se fait pas. Ou alors ma bouche ignore les signaux, paralysée par la douce chaleur pressée contre elle.

Je ne sais pas ce qui se passe mais c'est la première fois de ma vie que je reste collé à la bouche d'une fille en apnée, sans bouger ni chercher à aller plus loin.

Cela fait presque une minute que je n'ai pas repris haleine mais soudain, j'inspire un coup et je recule lentement en rouvrant les yeux ; les siens restent clos. Tandis qu'elle respire sans bruit, je reste là, tout près de son visage, à l'observer.

J'ignore si elle en espérait davantage, si on l'a déjà embrassée comme ça pendant plus d'une minute et ce qu'elle en pense, mais j'adore la tête qu'elle fait.

— N'ouvre pas les yeux tout de suite, dis-je tout bas. Laisse-moi t'admirer encore dix secondes car tu es vraiment belle, là.

Elle se mord la lèvre pour réprimer un sourire mais ne bouge pas. La main toujours sur sa nuque, j'entends soudain la serveuse s'arrêter à notre table :

— Je vous apporte l'addition ?

Je lève un index pour lui signifier d'attendre deux secondes. Enfin : cinq, plus exactement. Malgré la question de la serveuse, Six ne bronche pas. Une fois mes dix secondes écoulées, elle ouvre lentement

les yeux et je me recule pour remettre un peu de distance entre nous.

— Oui, s'il vous plaît, dis-je à la serveuse sans lâcher Six du regard.

J'entends la femme détacher la note et la poser entre nous. Six se met à rire en se laissant retomber sur la banquette.

L'air que je respire à cet instant me paraît comme neuf.

Lentement, je reprends mes esprits en la regardant pousser l'addition vers moi d'un air amusé.

— C'est toi qui régales, me rappelle-t-elle.

Je sors mon portefeuille, dépose quelques billets sur la table puis je me lève en lui tendant la main. Six la contemple un instant, sourit et la saisit.

— Tu as l'intention d'avouer que ce baiser était génial ou tu vas plutôt faire comme si de rien n'était ? dis-je en l'attirant contre moi, un bras sur ses épaules.

— Ce n'était pas un vrai baiser, objecte-t-elle en me riant gentiment au nez. Tu n'as même pas essayé de mettre ta langue dans ma bouche.

Je pousse la double porte et m'écarte pour la laisser sortir en premier.

— Ce n'était pas nécessaire. Mes baisers sont assez intenses comme ça. Ils se suffisent à eux-mêmes. Si j'ai coupé court, c'est juste car je sentais qu'on allait vivre un moment digne de *Quand Harry rencontre Sally*.

Elle s'esclaffe encore.

Bon sang, j'adore l'entendre rire à mes vanes.

Je lui ouvre la portière côté passager mais avant de monter, Six marque un temps d'arrêt.

— Tu es conscient que dans cette scène culte, Sally démontre qu'il est facile pour une femme de simuler l'orgasme, n'est-ce pas ?

Bon sang, j'adore l'entendre répliquer à mes vanes.

— Est-ce qu'il est déjà l'heure que je te raccompagne ?

— Tout dépend de ce que tu as en tête pour la suite.

— À vrai dire, rien. Mais je n'ai pas envie de te raccompagner tout de suite. On pourrait aller au jardin public, à côté de chez moi. Il y a une cage à poules.

— Alors c'est parti ! s'enthousiasme-t-elle en tendant le poing.

Par réflexe, je le cogne du mien. Elle monte à bord et je referme sa

portière, stupéfait par ce *check*.

Cette fille n'a fait que cogner son poing contre le mien mais c'est sans doute le geste le plus sexy que j'aie jamais vu !

Sidéré, je contourne la voiture, ouvre ma portière et m'installe au volant. Avant de démarrer, je me tourne en lui demandant :

— En vrai, tu es un mec, c'est ça ?

Arquant un sourcil, elle tire sur l'encolure de son tee-shirt pour jeter un rapide coup d'œil à sa poitrine.

— Eh, non ! Je te confirme : je suis bien une fille.

— Tu sors avec quelqu'un ?

Elle fait non de la tête.

— Tu as prévu de quitter le pays demain ?

— Non plus, répond-elle, visiblement perplexe face à ma série de questions.

— Mais alors, c'est quoi ton défaut rédhibitoire ?

— Comment ça ?

— Tout le monde en a un mais chez toi, je ne vois pas. Tu sais, ce truc typique d'une personne qui finit par être un motif de rupture.

Je recule la voiture.

— J'exige de le savoir sur-le-champ. Mon cœur ne supportera pas une seconde de plus tous ces petits gestes que tu fais et qui me rendent complètement dingue.

Son sourire se transforme : jusqu'ici franc, il devient réservé.

— On a tous au moins un gros défaut, Daniel. Certains d'entre nous espèrent juste pouvoir le dissimuler indéfiniment.

Elle baisse à nouveau sa vitre et le bruit met un frein à notre discussion. L'odeur de parfum ayant disparu, je serais curieux de savoir si c'est pour couper court à la conversation qu'elle l'a ouverte, cette fois.

*
* *

— Tu emmènes toutes les filles avec qui tu sors ici ? s'enquiert Six. Je réfléchis un instant à sa question.

— Oui, pratiquement, finis-je par avouer après avoir décompté en silence l'issue de tous mes rencards. Excepté la fois où j'ai dû abrégé la soirée pour cause d'indigestion.

Six enfonce ses talons dans la terre pour stopper sa balançoire.

Comme je me tiens dans son dos, elle se retourne en levant la tête.

— Sérieux ? Tu les as toutes amenées ici sauf une ?

Je hausse les épaules en hochant la tête.

— Ouais. Mais contrairement à toi, aucune n'a jamais voulu *jouer* au sens propre. En général, on ne fait que s'embrasser.

En seulement une demi-heure, Six m'a déjà traîné à la cage à poules pour que je la regarde escalader, au tourniquet pour que je la fasse tourner et depuis maintenant dix bonnes minutes, au portique de balançoires pour que je la pousse. Je ne me plains pas, cela dit. C'est sympa. Très sympa, même.

— Tu as déjà couché avec une fille ici ?

Je ne sais pas trop comment réagir à son franc-parler. C'est la première fois que je suis face à quelqu'un qui pose des questions aussi directes que les miennes, du coup je commence à ressentir un peu de compassion pour les gens que j'ai épinglés de cette manière. Je fouille le parc des yeux jusqu'à repérer la cabane de fortune, que je lui montre alors du doigt.

— Tu vois cette espèce de château en bois ?

Elle tourne la tête.

— Tu as couché avec une fille là-dedans ?!

— Affirmatif, dis-je en enfonçant les mains dans les poches arrière de mon jean.

Elle se lève et commence à partir dans la direction de la cabane.

— Où tu vas ?

J'ignore pourquoi elle va là-bas mais quelque chose me dit que ce n'est pas parce qu'elle a l'esprit tordu et qu'elle veut coucher avec moi à l'endroit même où je l'ai fait avec Val il y a deux semaines.

Si...?

Bon sang, j'espère que non.

— J'ai envie de voir où tu l'as fait, explique-t-elle d'un ton neutre. Viens me montrer.

Cette fille m'embrouille grave. Le plus étrange, c'est que j'adore ça. Je trotte pour la rattraper et nous marchons côte à côte jusqu'à la cabane. Quand nous arrivons devant, elle me regarde avec l'air d'attendre quelque chose, alors je montre la porte.

— Ça s'est passé juste là.

Elle s'approche pour jeter un œil à l'intérieur puis ressort la tête.

— Ça a l'air très inconfortable, remarque-t-elle.

— Je confirme.

Elle sourit.

— Si je te dis un truc, tu promets de ne pas me juger ?

Je lève les yeux au ciel.

— C'est dans la nature humaine de juger.

Elle inspire un coup.

— J'ai couché avec six mecs, déclare-t-elle en expirant d'une traite.

— En même temps ?

— Arrête, fait-elle en me poussant le bras. J'essaie d'être honnête avec toi, là. Je n'ai que dix-huit ans et j'ai perdu ma virginité à seize. Sachant qu'en plus, je me suis abstenue depuis environ un an, si tu fais le compte, ça fait six personnes en un peu plus de quinze mois. Autrement dit : un mec différent tous les deux mois et demi. Il n'y a que les traînées pour faire ça.

— Pourquoi tu n'as rien fait depuis plus d'un an ?

Six lève les yeux au ciel et repart. Je la suis. Arrivée devant les balançoires, elle reprend place dessus. Je m'assois sur celle d'à côté et me tortille pour lui faire face mais elle ne bouge pas, regardant droit devant elle.

— Pourquoi tu n'as rien fait depuis plus d'un an ? dis-je avec insistance. Tu n'as pas rencontré un seul Italien à ton goût ?

D'où je suis, je ne vois pas bien son expression, mais le langage de son corps me laisse penser que le problème, le truc *rédhitoire* chez elle qui changera tout à mes yeux, pourrait bien être là.

— Il y a eu quelqu'un en Italie, raconte-t-elle doucement. Mais je n'ai pas envie d'en parler. Et effectivement, c'est à cause de lui que je n'ai couché avec personne depuis plus d'un an.

Finalement, elle se tourne à nouveau vers moi.

— Écoute, j'ai conscience que ma réputation me précède et j'ignore si c'est pour cette raison que tu m'as amenée ici ou si tu espères qu'il va se passer quelque chose d'ici la fin de la soirée mais sache que je ne suis plus cette fille-là.

Je soulève les pieds pour que ma balançoire se désentortille et se remette dans le bon sens.

— Tout ce que j'espérais à la fin de cette soirée, c'était t'embrasser devant chez toi, dis-je. Et éventuellement effleurer vite fait tes seins sans le faire exprès.

Ça ne la fait pas rire. Et tout à coup, je m'en veux terriblement de

l'avoir amenée dans ce parc.

— Six, je ne t'ai pas fait venir ici avec une idée derrière la tête. Oui, c'est vrai, par le passé j'y ai amené plein de filles mais parce que j'habite en face et que j'y viens souvent, c'est tout. Et d'accord, c'était peut-être dans le but de les emballer en toute tranquillité mais la plupart du temps je les embrassais pour qu'elles la ferment parce qu'elles me tapaient sur les nerfs. Alors que toi, si je t'ai amenée ici, c'est uniquement car je n'étais pas prêt à te quitter. Sans compter que j'aime trop discuter avec toi pour avoir vraiment envie de t'embrasser.

Je ferme les yeux, regrettant déjà tout ce laïus. Je sais que beaucoup de filles aiment les mecs qui jouent les connards indifférents. D'ordinaire je suis assez bon dans ce rôle, mais pas avec Six. Peut-être parce que d'ordinaire je suis un *vrai* connard et que, en l'occurrence, Six ne me laisse pas du tout indifférent. Au contraire, même : je suis on ne peut plus curieux de la connaître et plein d'espoir pour nous deux.

— Tu habites où, exactement ? demande-t-elle.

Je tends le bras vers l'autre côté de la rue.

— Là, dis-je en pointant la maison dont le salon est allumé.

— Vraiment ? s'étonne-t-elle avec un intérêt manifeste. Et tes parents sont chez toi ?

— Oui, mais il n'est pas question que je te les présente. Ce sont des sales menteurs et je les ai déjà prévenus que jamais ils ne te rencontreraient.

Je sens sur moi son regard scrutateur.

— Tu leur as dit ça ? Alors tu as déjà parlé de moi ?

— Ça se pourrait bien, dis-je en levant les yeux vers elle.

Elle sourit.

— C'est laquelle, ta chambre ?

— Première fenêtre à gauche. À droite, où c'est allumé, c'est celle de Chouquette.

Elle se relève.

— Ta fenêtre est ouverte ? J'ai envie de voir à quoi ressemble ta chambre.

Nom de Dieu, mais quelle curieuse !

— Je préfère pas. C'est pas rangé.

Elle s'élance vers la rue.

— Tant pis pour toi !

Tête en arrière, j'étouffe un gémissement, puis je me lève en vitesse pour la rattraper.

— Tu es impossible, dis-je au moment où nous atteignons ma fenêtre.

Six pose les mains à plat sur la vitre et pousse vers le haut mais la fenêtre ne bouge pas d'un pouce. Alors je lui passe devant et me charge de lui ouvrir.

— C'est la première fois que j'entre en douce dans ma propre chambre. Sortir par là, je l'ai déjà fait, mais *entrer*, jamais.

Comme Six se hisse sur le rebord, je l'attrape par la taille pour l'aider. Une jambe après l'autre, elle se glisse avec aisance à l'intérieur. Après avoir escaladé à sa suite, j'approche de ma commode pour allumer la lampe. Je parcours rapidement la pièce des yeux pour m'assurer qu'aucun indésirable ne traîne, par exemple ce caleçon sale que je repousse du pied sous mon lit.

— Trop tard, je l'ai vu, chuchote-t-elle, amusée.

Elle s'avance jusqu'à mon lit, teste le matelas en appuyant dessus à deux mains, puis se redresse. Lentement, elle promène son regard dans la chambre, assimilant chaque détail de ma personne. Ça me fait bizarre, je me sens un peu à nu.

— J'aime bien, approuve-t-elle.

— Mmh... C'est une chambre, quoi.

Elle objecte d'un signe de tête.

— C'est plus que ça. C'est là où tu vis, où tu dors, où tu as le plus d'intimité au quotidien. C'est très révélateur.

— C'est nettement moins intime, d'un coup, ris-je en la voyant effleurer chaque surface de la pièce.

Soudain, elle pivote en me regardant droit dans les yeux.

— Qu'est-ce qui, dans cette pièce, en dit le plus long sur toi ?

— Aucune chance que je l'avoue.

— Je m'en doutais : tu es un garçon plein de secrets.

— Je n'ai jamais prétendu le contraire.

— Confie-m'en un, insiste-t-elle. Rien qu'un seul.

Si elle continue à me regarder comme ça, c'est *tous* mes secrets que je vais lui débiter. Elle est trop adorable. Alors que je me rapproche lentement, je la vois déglutir, nerveuse. D'un signe du menton, je désigne mon lit.

— Je n'ai jamais embrassé de fille dessus, dis-je tout bas.

Elle l'examine rapidement du regard, puis revient à moi.

— Tu n'espères quand même pas me faire croire que tu n'as jamais ramené de fille dans ta chambre ?

— Je n'ai pas dit ça. J'ai dit que je n'avais embrassé aucune fille sur ce lit-là. C'est la vérité puisqu'il est tout neuf. Il est arrivé la semaine dernière.

La lueur dans ses yeux, sa poitrine qui se soulève et retombe au rythme de sa respiration ne m'échappent pas. Cette proximité physique et mes sous-entendus la troublent.

— Tu insinues que tu as envie de m'embrasser sur ton lit ? reprend-elle.

— Et toi ? lui dis-je au creux de l'oreille. Tu insinues que tu me laisserais faire ?

Elle inspire tout doucement sans répondre ; le fait que nous soyons sur la même longueur d'onde me rend fou. Je meurs d'envie de l'embrasser tout de suite, maintenant, sur ce lit. Ou ailleurs, je m'en fous. Tout ce que je veux, c'est l'embrasser. Peu importe le lieu. Je l'embrasserai partout où elle m'y autorisera.

Je comble le mince écart entre nos corps et l'attire vers moi. Haletante, elle m'agrippe les avant-bras. Une joue contre la sienne, ma bouche effleurant son oreille, je ferme les yeux pour mieux savourer notre rapprochement.

J'adore son odeur et l'effet qu'elle me fait, et bien qu'on ne se soit pas encore vraiment embrassés comme il se doit, j'aime déjà ses baisers.

— Daniel, souffle soudain Six contre mon épaule. Tu veux bien me raccompagner, maintenant ?

Aussitôt, sa demande m'arrache une grimace en même temps qu'une question : *Qu'est-ce que j'ai encore fait ?* Durant plusieurs secondes interminables, je ne réagis pas, paralysé par la sensation de son corps contre le mien.

— Tu n'as rien fait de mal, précise-t-elle, apaisant le doute qui monte en moi. Je ferais mieux de rentrer, c'est tout.

Subitement, en entendant sa voix douce et tendre, j'en veux à tous ses ex de n'avoir pas su déceler cette facette de sa personnalité.

Sans la lâcher, je pivote doucement le front contre sa tempe.

— Tu étais amoureuse ? dis-je sans réfléchir, laissant mon cerveau de génie gâcher jusqu'au bout ce moment magique entre nous.

— De qui ?

— Ce garçon, en Italie. Celui qui t'a marquée. Tu en étais amoureuse ?

Son silence révélateur éveille alors en moi un tas d'autres questions. J'aimerais lui demander si elle l'aime encore, si elle l'a revu, s'ils se sont reparlé depuis.

Mais je m'abstiens car quelque chose me dit que si c'était le cas, elle ne serait pas ici avec moi.

— Viens, je te raccompagne, dis-je tout bas en plantant un petit baiser dans ses cheveux.

*
* *

— Merci pour le dîner, dit-elle en arrivant devant sa porte.

— Tu ne m'as pas trop laissé le choix. Tu es sortie sans un sou et tu m'as mis la note sous le nez.

Elle rigole en tournant sa clé dans la serrure mais sans ouvrir tout de suite. Puis elle se retourne en me regardant sous un éventail de longs cils épais que je meurs d'envie d'effleurer.

Si mon baiser à table était tout à fait spontané, après coup, j'étais persuadé qu'il rendrait ce moment facile.

Ce n'est pas le cas.

Je suis encore plus stressé de recommencer. Surtout maintenant que je sais que sa bouche est délicieuse, je flippe de ne pas assurer.

Alors que j'amorce un mouvement, elle entrouvre les lèvres en chuchotant :

— Tu comptes y aller avec la langue, cette fois ?

Totalement destabilisé par cette remarque, je recule en grognant et me frottant la figure.

— Bon sang, Six ! Déjà que je ne me sentais pas à la hauteur. Tu n'avais pas besoin de préciser tes attentes !

— Ça, des attentes, j'en ai, sourit-elle d'un air taquin. Je m'attends à l'expérience la plus hallucinante de ma vie, alors tu as intérêt à mettre le paquet.

Je soupire en me demandant si je vais réussir à rattraper le coup mais j'en doute.

— Je ne t'embrasserai pas ce soir, dis-je, décidé.

— Oh que si, opine-t-elle fermement.

Je croise les bras sur mon torse.

— Sûrement pas. À cause de toi, maintenant j'ai le trac.

Elle s'avance et glisse les mains entre mes bras en tirant dessus pour les décroiser.

— Daniel, étant donné que tu m'as forcée à t'embrasser dans un restaurant bondé à côté d'une couche sale, tu me dois un deuxième baiser.

— Il n'était pas bondé, dis-je pour toute défense.

Elle me lance un regard mauvais.

— Prends-moi le visage à deux mains, plaque-moi contre ce mur et roule-moi une pelle ! Dépêche !

Sans lui laisser le temps de se raviser, je la prends au mot et fonds sur sa bouche, enveloppant son visage de mes mains et l'adossant à la façade de sa maison. Ça se passe si vite que, prise de court, elle laisse échapper un petit cri de surprise qui l'amène à écarter les lèvres sans doute plus que voulu. Dès l'instant où je commence à goûter sa langue, elle empoigne mon tee-shirt pour m'attirer plus près, et j'intensifie notre baiser pour multiplier les sensations et les vivre toutes en même temps.

Cette fois, question technique, je n'ai pas de problème de mémoire. En revanche, pour ce qui est de ralentir, je crois que j'ai perdu le mode d'emploi. Six m'empoigne par les cheveux, et si elle gémit encore une fois contre mes lèvres, j'ai bien peur de la porter jusqu'à la banquette arrière de ma voiture et d'abaisser malgré moi le niveau de cette soirée.

Il faut pas. Non, non et non. Cette fille me plaît trop et le comble, c'est que je pense déjà à notre prochain rendez-vous alors qu'on n'a pas fini le premier. Prenant appui contre le mur derrière sa tête, je m'écarte à contrecœur.

Nous sommes tous deux hors d'haleine. Sonnés. C'est la première fois qu'un baiser me coupe autant le souffle. Ses yeux restent fermés. J'adore l'idée qu'elle savoure l'instant jusqu'au bout. L'effet produit par ce baiser est visiblement réciproque.

— Daniel, chuchote-t-elle.

Je gémis en collant mon front au sien et en lui effleurant la joue.

— C'est dingue comme j'aime mon prénom dans ta bouche.

Alors qu'elle rouvre les yeux, je recule pour la contempler. Nos regards expriment la même incrédulité, comme si c'était trop beau

pour être vrai.

— Tu n’as pas intérêt à te révéler être un sale con, conclut-elle doucement.

— Et toi tu as intérêt à rompre avec cet Italien, je réplique.

Elle hoche la tête.

— C’est fait, soutient-elle, quoique son regard semble raconter une tout autre histoire.

Mais je m’efforce de ne pas l’interpréter car quoi qu’il en soit, dorénavant ça n’a plus d’importance. Elle est ici avec moi et elle est heureuse, ça se voit.

— Tu n’as pas intérêt à te remettre avec la fille qui t’a brisé le cœur hier soir, ajoute-t-elle.

— Jamais de la vie. Encore moins après cette soirée avec toi.

Ma réponse semble la rassurer.

— Ça m’angoisse, murmure-t-elle. Je n’ai encore jamais eu de copain officiel. Je ne sais pas comment ça marche. C’est normal de se mettre en couple aussi vite ? Est-ce qu’on doit faire mine de ne pas être trop accro pendant encore deux ou trois rendez-vous ?

Oh, Seigneur.

Jamais une fille qui a des vues sur moi ne m’a fait un tel effet. En général, la facilité me fait fuir. Mais à chaque phrase qu’elle prononce, Six fait table rase de tout ce que je croyais savoir sur moi-même.

— Ça ne m’intéresse pas de feindre l’indifférence. Si tu veux être ma petite amie au moins autant que je le veux, ça m’éviterait l’humiliation. Parce que j’allais littéralement te supplier à genoux.

Elle grimace d’un air espiègle.

— Je t’interdis de faire ça. Ça sent le mec désespéré à plein nez.

— C’est ta faute, tu me rends fou, dis-je avant de planter un baiser sur sa bouche.

Cette fois, je fais simple et je m’arrête là, bien que ce ne soit pas l’envie de la plaquer à nouveau contre le mur qui me manque. On reste là, à se fixer pendant si longtemps que je finis par m’inquiéter qu’elle m’ait jeté un sort. Rien que de la regarder, j’en ai le cœur qui brûle et la poitrine comprimée, et je flippe un peu car on vient de se déclarer officiellement en couple alors que je la connais à peine.

— Tu es une sorcière, c’est ça ?

En l’entendant rire à nouveau, j’en oublie ma question. Si effectivement elle m’a ensorcelé, j’espère que le charme ne rompra

jamais.

— Je ne sais quasiment rien de toi et maintenant tu es ma copine, purée ! Mais qu'est-ce que tu m'as fait ?

— Hé ! Inutile de m'accuser, fait-elle en levant les mains en l'air. J'ai passé dix-huit ans à éviter toute relation sérieuse jusqu'à ce que tu débarques avec ton culot et tes premiers baisers hyper gênants, et au final, voilà le résultat : je suis une belle hypocrite !

— Je n'ai même pas ton numéro.

— Je ne connais même pas ta date de naissance.

— Tu es la pire petite amie que j'ai eue de toute ma vie.

Elle rit encore et je l'embrasse de plus belle. D'ailleurs, je remarque que chaque fois qu'elle rit – et Dieu sait que ça arrive souvent – c'est plus fort que moi, il faut que je l'embrasse. Par conséquent, on risque de s'embrasser beaucoup. Bon sang, faites qu'elle ne rie pas devant Sky ou Holder sinon ce sera un vrai supplice.

— Ne dis rien à Sky pour nous deux. Je préfère que Holder ne sache rien pour l'instant.

— Et pour le lycée, on fait comment ? Je vais m'inscrire demain. Tu ne crois pas que ce sera flagrant quand on se croitera ?

— On n'a qu'à faire semblant de se détester. Ça peut être marrant.

Elle cautionne la proposition en me volant un petit baiser.

— Et comment tu comptes garder tes distances ?

— Ce n'est pas mon intention, dis-je en glissant une main sur sa taille. Je t'approcherai quand tout le monde aura le dos tourné !

— On va s'amuser, glousse-t-elle à voix basse.

— J'espère bien !

Je l'embrasse une dernière fois avant de la libérer et de tendre le bras pour lui ouvrir la porte de chez elle.

— À demain.

Alors qu'elle commence à pivoter pour rentrer, je la retiens par le poignet en l'obligeant à ressortir.

— Au fait, j'ai oublié de te toucher les seins « sans faire exprès ».

Son rire se noie dans ma bouche tandis que je l'embrasse encore en effleurant fugacement sa poitrine.

— Oups ! Désolé, dis-je en m'écartant aussitôt.

Hilare, elle étouffe son rire d'une main en reculant à l'intérieur de la maison et referme la porte. Sur ce, je tombe à genoux, puis bascule sur le dos. Regardant fixement le toit de sa véranda, je m'interroge en

silence, fasciné par ce que mon cœur vient de vivre.

Lentement la porte se rouvre et Six me trouve étalé là, comme un idiot, sur son perron.

— J'avais juste besoin de récupérer une minute, dis-je pour me justifier sans prendre la peine de dissimuler mon trouble.

Elle me fait un clin d'œil et commence à refermer la porte.

— Six, attends, dis-je en me relevant rapidement pour la retenir. J'ai conscience que ma rupture avec Val est fraîche mais je tiens à préciser que tu n'es pas un bouche-trou. Tu le sais, n'est-ce pas ?

Elle acquiesce.

— Je sais, répond-elle avec assurance. C'est la même chose de mon côté.

Sur ce, elle rentre et ferme la porte pour de bon.

Nom de Dieu.

Putain de petite gueule d'ange.

Chapitre trois

— Magne, il faut y aller ! dis-je à Chouquette pour la cinquième fois.

Ma petite sœur attrape son sac à dos en ronchonnant, puis se lève et range sa chaise contre la table.

— Mais qu'est-ce que t'as, Daniel ? Tu n'es jamais aussi impatient d'aller en cours, d'habitude.

Tandis qu'elle vide d'un trait le reste de son jus d'orange, je trépigne dans l'entrée où je suis posté depuis déjà cinq bonnes minutes, prêt à partir.

Une fois dans la voiture, je n'attends même pas qu'elle ait fermé sa portière pour enclencher la marche arrière.

— Sérieusement, pourquoi tu es si pressé ?

— Je ne suis pas pressé, dis-je sur la défensive. C'est toi qui étais très lente, c'est tout.

Ma sœur n'a surtout pas besoin de savoir que je suis en train de virer franchement pathétique : deux heures que je suis debout, c'est dire. Le pire c'est que, à moins d'avoir cours en commun avec Six, je ne la verrai sans doute même pas avant la pause déjeuner, donc je ne vois vraiment pas ce qui urge.

Tiens, je n'avais pas pensé à ça. Merde, *j'espère* qu'on a des cours en commun !

— Comment s'est passée ta soirée hier ? demande Chouquette en bouclant sa ceinture.

— Bien.

— Tu l'as embrassée ?

— Ouaip.

— Elle te plaît ?

— Ouaip.

— Elle s'appelle comment ?

— Six.

— Non mais pour de vrai ?

— Six.

— Arrête, je te demande pas le surnom que tu lui as donné.

Comment les *autres* l'appellent ?

Je me dévisse le cou pour lui lancer un regard mauvais.

— Six. Tout le monde l'appelle Six.

Chouquette fronce le nez.

— Chelou.

— Ça lui va bien.

— Tu l'aimes ?

— Nan.

— Tu espères que ça viendra, un jour ?

Holà.

Pause.

Est-ce que j'espère l'aimer un jour ?

Je n'en sais rien. Peut-être bien. Oui ? Merde. Je ne sais pas. Ce n'est pas un peu tordu d'avoir rompu avec une fille il y a deux jours et d'envisager déjà la possibilité d'en aimer une autre ?

Eh bien, sur le plan technique, je ne pense pas avoir réellement aimé Val. À l'occasion, j'y ai un peu cru mais à mon sens, quand on est vraiment amoureux, c'est forcément de manière inconditionnelle. Ce n'était pas le cas avec Val, c'est sûr. Si je l'ai invitée à sortir avec moi, c'est uniquement parce que l'espace de quinze secondes, j'ai cru que c'était elle, ma Cendrillon.

À la suite de cette expérience surréaliste dans le local technique l'an dernier, cette mystérieuse fille m'a obsédé un bon bout de temps. Sans même savoir de quoi elle avait l'air, je l'ai cherchée partout. J'étais à peu près persuadé qu'elle était blonde, mais vu que la pièce était plongée dans le noir, je pouvais très bien me tromper. J'ai écouté parler chaque fille que je croisais au lycée pour essayer de la reconnaître à la voix. Le problème, c'est qu'elles se ressemblaient *toutes*. C'est dur de mémoriser une voix quand on n'a pas de visage à y associer, du coup, chaque fois que je discutais avec une fille, je trouvais toujours un petit détail chez elle qui me faisait penser à mon inconnue.

C'est comme ça que je me suis persuadé que c'était Val, ma

Cendrillon. Un après-midi où j'allais en cours d'histoire, je l'ai croisée dans le couloir. Je l'avais déjà vue mais je ne lui avais jamais prêté attention car elle me semblait un peu capricieuse. En passant à sa hauteur, je lui ai cogné l'épaule sans le faire exprès.

— Fais gaffe, gamin, a-t-elle lancé dans mon dos.

Je me suis figé sur place, trop effrayé pour bouger car déjà persuadé, à son « gamin », que j'allais être confronté à la fille du local. Quand j'ai enfin trouvé le courage de me retourner, j'en suis resté sur le cul tellement elle était canon. J'espérais bien être attiré par Cendrillon si un jour je découvrais son identité mais en l'occurrence, Val était encore plus sexy que dans mes fantasmes.

Je suis revenu sur mes pas pour lui demander de répéter ce qu'elle venait de dire. Elle a paru surprise mais elle y a quand même consenti. Dès que j'ai réentendu ces mots dans sa bouche, je me suis jeté sur elle pour l'embrasser. Et dès que je l'ai embrassée, j'ai su que ce n'était pas Cendrillon. Sa bouche était différente. Pas désagréable, juste différente. Après avoir compris que je m'étais trompé, je me suis écarté, furieux contre moi-même de n'avoir toujours pas lâché l'affaire. Je n'allais jamais réussir à retrouver cette fille, alors à quoi bon m'acharner ? En plus, c'est vrai : Val était canon. Ce jour-là, je me suis forcé à l'inviter à dîner et c'est ainsi qu'a commencé notre « relation ».

— Tu viens de dépasser mon école, fait remarquer Chouquette.

Je pile en me rendant compte qu'elle a raison. Je recule à toute allure et pile encore pour la laisser descendre. Elle regarde par la fenêtre côté passager et pousse un soupir.

— Daniel, on est tellement en avance qu'il n'y a personne.

Je me penche de son côté pour jeter un œil dehors.

— Faux, regarde : il y a quelqu'un, dis-je en montrant une voiture en train de se garer sur le parking.

Ma sœur secoue la tête, dépitée.

— C'est le monsieur chargé de l'entretien. J'hallucine : il est tellement tôt que j'arrive avant *lui*.

Elle descend de voiture mais avant de partir, elle se penche et passe la tête à l'intérieur.

— Est-ce que je dois aussi m'attendre à ce que tu viennes me chercher avec une heure d'avance ce soir ou d'ici là ton cerveau sera repassé à l'heure de la côte est ?

Je ne relève pas, alors elle claque la portière et je redémarre en direction du lycée.

*
* *

Comme j'ignore quel modèle conduit Six, je me gare à ma place habituelle et j'attends. Autour de moi, il y a deux ou trois autres voitures, dont celles de Sky et de Holder mais je sais qu'ils sont en train de courir au stade, comme ils le font tous les matins.

J'hallucine de ne rien savoir sur elle. Je ne connais toujours pas son numéro de téléphone. Ni sa date d'anniversaire. Ou sa couleur préférée, le métier qu'elle veut exercer plus tard, la raison qui l'a poussée à choisir l'Italie pour son programme d'échange, le prénom de ses parents ou son restau préféré.

J'essuie mes paumes devenues moites sur mon jean et j'empoigne le volant. Et si en public elle se révélait ennuyeuse ? Si c'était une droguée ? Ou bien une...

— Salut.

Sa voix coupe court à ma quasi-crise de panique et de surcroît, elle m'apaise d'entrée de jeu car dès l'instant où je vois Six monter à côté de moi, mes craintes infondées laissent place au soulagement absolu.

— Salut.

Elle ferme sa portière et replie les jambes en pivotant face à moi sur son siège. Elle sent super bon. Elle ne porte pas de parfum, non. C'est juste son odeur naturelle. Un peu fruitée.

— Tu as paniqué ou pas encore ? demande-t-elle.

Je m'assombris, troublé. Mais je n'ai pas le temps de répondre qu'elle enchaîne :

— Moi j'ai paniqué ce matin, raconte-t-elle en promenant son regard un peu partout, incapable de croiser le mien. Je n'arrête pas de me dire qu'on est bêtes. Que ce *feeling* qu'on croit avoir n'existe peut-être que dans nos têtes, et qu'en réalité, la soirée d'hier n'était pas si géniale que ça. Je ne sais pratiquement rien de toi, Daniel. Je ne connais pas ta date d'anniversaire, ni ton deuxième prénom, ni le vrai prénom de Chouquette, ni si tu as un animal de compagnie ou ce que tu comptes étudier à la fac. Je sais, ce n'est pas comme si on s'était fiancés, mariés ou comme si on avait couché ensemble, mais comprends-moi : l'idée d'avoir un petit ami ne m'a jamais vraiment

tentée et je continue de penser que ça n'a pas grand intérêt mais...

Elle finit par me regarder dans les yeux.

— Mais tu es hyper drôle, et curieusement quand je suis avec toi, je me sens bien mieux. Je te connais à peine mais le peu que je sais de toi me plaît beaucoup, *beaucoup*.

Elle se laisse aller en arrière contre l'appui-tête et soupire.

— Et puis, tu es mignon. Très mignon. J'aime bien te regarder.

Je pivote pour imiter sa position en me calant contre mon appui-tête.

— Tu as fini ?

Elle hoche la tête.

— J'étais en pleine crise de panique juste avant que tu ne montes dans cette voiture. Mais dès que tu as ouvert la portière et que j'ai entendu ta voix, c'est passé. Je crois que ça va aller, maintenant.

— Tant mieux, sourit-elle.

Je lui retourne son sourire, et on reste assis là à se dévorer des yeux plusieurs secondes. J'ai envie de l'embrasser mais d'une certaine façon, la regarder me suffit. Je lui prendrais bien la main mais elle est en train de suivre du doigt la couture du siège passager et ça me plaît de la regarder faire.

— Bon, je ferais bien d'aller m'inscrire, reprend-elle.

— Assure-toi d'être au second service.

Elle acquiesce de la tête.

— J'ai hâte de faire semblant de te détester aujourd'hui.

— Moi, encore plus.

Comme je sens qu'elle va s'en aller d'un instant à l'autre, je glisse une main sur sa nuque et l'embrasse pour lui dire à la fois bonjour et au revoir. Mais en reculant, j'aperçois derrière elle Sky et Holder qui quittent la piste d'athlétisme et se dirigent vers le parking.

— Merde !

Je rabats la tête de Six entre nous deux.

— Ils viennent par ici !

— Merde, répète-t-elle à voix basse.

Elle se met à fredonner le générique de *Mission impossible*. Mort de rire, je me tapis à sa hauteur, ce qui est idiot car têtes baissées ou non, s'ils passent devant ma voiture, ils nous grilleront, c'est sûr.

— Je vais sortir pour les éloigner.

— Bonne idée, souffle-t-elle la tête entre ses bras. Par contre, tu

viens de me taper la tête.

Je me penche pour embrasser l'arrière de son crâne.

— Je suis désolé. À tout à l'heure. Verrouille les portières en partant.

Alors même que je descends de voiture, Holder commence à venir à ma rencontre. J'allonge le pas pour les intercepter.

— On a bien couru ? dis-je, goguenard, en arrivant à leur hauteur.

Tous deux hochent la tête, hors d'haleine.

— Je vais récupérer mes fringues de rechange, dit Sky à Holder en montrant sa voiture du doigt. Je te prends les tiennes ?

Holder acquiesce, elle part dans cette direction, et il la lâche enfin des yeux pour me regarder.

— Qu'est-ce que tu fais là de si bonne heure ? s'étonne-t-il.

Il n'y a aucune accusation implicite dans sa question ; pourtant, je suis déjà sur la défensive.

— Chouquette devait arriver plus tôt à l'école.

Il hoche la tête et essuie son front en sueur avec le bas de son tee-shirt.

— Tu viens toujours ce soir ?

Je me creuse la tête, en vain ; je suis incapable de me rappeler quel événement peut bien requérir ma présence.

— Rassure-moi, Daniel, tu sais de quoi je parle, au moins ?

— Non, j'ai un trou, dis-je penaud.

— Le dîner chez Sky ? Karen vous a invités avec Val. Pour fêter le retour de Six ?

Cette précision retient soudain mon attention.

— Mais oui, bien sûr que je serai là ! Sans Val, en revanche. Je te rappelle qu'on a rompu.

— Je sais, mais ce n'est que dans dix heures. Vous vous serez peut-être rabibochés d'ici là.

Sky revient et lui tend son sac.

— Tu n'aurais pas vu Six, Daniel ?

— Pas du tout, dis-je d'emblée.

Sky lance un regard vers le lycée, manifestement sans remarquer le caractère défensif de cette réponse expéditive.

— Elle doit être en train de s'inscrire, présume-t-elle avant de se tourner vers Holder. Je vais aller la retrouver.

Elle l'enlace rapidement en l'embrassant sur la joue mais Holder ne

me quitte pas des yeux.

Il me scrute.

C'est mauvais signe.

Sky s'éloigne, et je commence à lui emboîter le pas mais au moment où je passe devant lui, Holder me retient par l'épaule. Je pivote, non sans mettre quelques secondes avant de le regarder dans les yeux. Et quand enfin je me décide, il n'a pas l'air ravi.

— Daniel ?

J'imité la tête qu'il fait en haussant un sourcil.

— Holder ?

— Qu'est-ce que tu manigances ?

— Je ne vois pas de quoi tu parles, dis-je en toute innocence.

— Si, tu vois très bien car quand tu mens, tu articules chaque syllabe.

Je cogite quelques secondes sur cette observation. *C'est vrai ça ?*

Merde. Oui, c'est vrai.

Je pousse un gros soupir et déploie tous mes talents de comédien pour feindre le mec qui passe aux aveux.

— Bon, j'avoue, dis-je en shootant dans la terre sous mes pieds. Je viens de coucher avec Val à l'instant. Dans ma caisse. Je ne voulais pas vous le dire car Sky et toi aviez l'air contents de notre rupture.

Les épaules de Holder se décrispent à vue d'œil.

— Je me fous pas mal des filles avec qui tu sors. Tu le sais.

Il commence à marcher vers le lycée, alors j'en fais autant.

— Sauf de Six, nuance-t-il. Elle, c'est non.

Je continue à avancer droit devant bien que cette remarque me donne envie de m'arrêter net.

— Je n'ai aucune envie de sortir avec Six. De toute façon, elle n'est même pas si jolie que ça.

Holder se fige en se tournant vivement, l'index levé d'un air sermonneur.

— Et je t'interdis aussi de dire du mal d'elle.

Bon Dieu. Lui cacher notre relation va peut-être se révéler plus fatigant que marrant.

— Ça va, message reçu. Interdiction de l'aimer, de la détester, de la baiser, de la fréquenter. Autre chose ?

Il réfléchit un instant, puis laisse retomber son bras.

— Nan. Ça ira comme ça. On se voit au déjeuner.

Il tourne les talons et s'engouffre dans le bâtiment principal. Je jette un coup d'œil au parking dans mon dos, juste à temps pour voir Six sortir en douce de ma voiture. Elle m'adresse un petit signe de la main, auquel je réponds furtivement avant de filer à l'intérieur.

*
* *
*

Plateau en mains, j'avance jusqu'à la table, jubilant intérieurement de voir que la seule chaise vide se trouve juste à côté de Six. Comme j'approche, elle m'avise un bref instant avec un sourire dans les yeux. Je pose mon plateau en face de Holder et prends la conversation en cours. Tout le monde discute du dîner prévu chez Sky, qui ne sera pas une première pour moi ; Karen ne connaît rien à la vraie cuisine, elle est végétarienne, alors bien souvent, je décline leurs invitations. Excepté ce soir.

— Il y aura de la viande ? je demande.

Sky fait oui de la tête.

— En fait, c'est Jack qui va cuisiner, donc ça devrait être bon. J'ai aussi préparé un gâteau au chocolat.

Je tends le bras en biais pour attraper le sel bien que je n'en aie pas besoin ; ce n'est qu'un prétexte pour me pencher tout près de Six.

— Alors, comment est ton emploi du temps ? je lui demande avec désinvolture.

Elle hausse les épaules.

— Ça va.

— Fais-moi voir.

Elle me scrute, l'air de penser que je commets une erreur, mais d'un regard en coin, je lui fais comprendre de ne pas s'en faire, je gère. Quand bien même elle ne m'attirerait pas, je ne suis pas un muflé : je pourrais très bien lui faire la conversation.

— C'est nul qu'on n'ait aucun cours ensemble, déplore Sky. Tu as qui en histoire ?

Six sort son emploi du temps de sa poche et me le passe. Je déplie la feuille et constate que ses cours sont tous différents des miens.

— Carson en histoire, dis-je en réponse à la question de Sky.

Je rends le papier à Six et l'informe d'un coup d'œil que nous n'avons aucun cours en commun. Elle semble très déçue mais ne dit rien.

— Tu parles bien l'italien, alors ? s'intéresse Breckin.

— Pas vraiment, regrette Six. Je suis meilleure en espagnol. J'ai choisi l'Italie parce que ça entraine dans mon budget et je préférerais passer six mois là-bas qu'au Mexique.

— Tu as bien fait, approuve-t-il. Les Italiens sont plus sexy.

— Ça, c'est vrai, confirme-t-elle en opinant avec plaisir.

L'appétit brusquement coupé, je lâche ma fourchette sur le bord de mon assiette. Ce geste produit un gros bruit métallique qui, naturellement, incite toute la tablée à tourner la tête. Comme ils me dévisagent dans un silence gênant, je sors la première chose qui me vient à l'esprit :

— Les Italiens sont trop poilus.

Sky et Breckin rigolent mais Six pince les lèvres en revenant à l'assiette sous son nez.

Bon Dieu, je suis nul à ce jeu.

Heureusement, Val arrive et détourne l'attention générale.

Attendez. Je viens bien de dire « heureusement » ? Parce que l'arrivée de Val n'a rien de réjouissant.

— Je peux te parler ? me lance-t-elle avec un regard noir.

— Est-ce que j'ai le choix ?

— Dans le couloir, ordonne-t-elle en tournant les talons.

Elle part vers la sortie de la cantine.

— Rends-nous service et va voir ce qu'elle veut, me presse Sky. Si tu ne la rejoins pas, elle va revenir.

— *Pitié*, marmonne Breckin.

Observant leurs réactions, je me demande s'ils ont toujours été comme ça s'agissant de Val ou si c'est moi qui ne m'en rends compte que maintenant car je suis enfin lucide.

— Pourquoi est-ce que tout le monde l'appelle Val alors que son nom c'est Tessa Maynard ? questionne Six, perplexe.

D'un geste par-dessus l'épaule, Breckin désigne la direction dans laquelle Val vient de partir.

— Tessa/Val, Val/Tessa : même combat. Au cas où tu n'aurais pas remarqué, Daniel est incapable d'appeler les gens par leur vrai prénom.

Six prend une grande inspiration puis se tourne en me fixant ouvertement.

— Ta copine, c'est Tessa Maynard ? Tu couches avec Tessa

Maynard ?

— *Ex-copine* et je ne couche plus avec. Ma relation avec elle coïncide sans doute avec l'époque où tu étais amoureuse d'un Italien poilu.

Devant son regard perçant, je m'empresse de tourner la tête, regrettant déjà cette réplique. Mais je plaisantais, rien de plus. Enfin, plus ou moins. On est *censés* se charrier, non ? Bref, je n'arrive pas à déterminer si je l'ai vraiment blessée ou si elle est juste bonne comédienne.

Poussant un soupir, je me lève et sors en vitesse de la cantine dans l'espoir de revenir à temps avant la fin du repas pour m'assurer que Six n'est pas réellement fâchée contre moi.

Je sors dans le couloir, où Val m'attend.

— Je veux bien te reprendre à une condition, commence-t-elle.

Je suis curieux de savoir laquelle, même si en vrai, ça m'est égal.

— Moi pas.

Elle en reste bouche bée ; bouche qui n'est même pas si jolie maintenant que je la regarde bien. Je ne comprends pas pourquoi elle m'a fait autant craquer jusqu'ici.

— Je ne plaisante pas, Daniel, reprend-elle d'un ton ferme. Si tu déconnes encore une seule fois, c'est fini pour de bon.

Je renverse la tête en contemplant le plafond.

— Mais bon Dieu, Tessa.

Elle n'est même plus digne de mes surnoms. Je la regarde à nouveau dans les yeux.

— Je ne veux pas que tu me reprennes. Je ne veux plus sortir avec toi. Je n'ai même plus envie de t'embrasser. Tu es une emmerdeuse.

Elle souffle d'un air dédaigneux, mais reste figée.

— Tu es sérieux ? finit-elle par bafouiller, sidérée.

— Sérieux. Catégorique. Convaincu. Lucide. Tout ce que tu veux.

Elle lance les bras en l'air, se retourne d'un pas raide et repart dans la cantine. Maintenant la porte ouverte, j'aperçois Six qui me fixe depuis notre table. Parmi le reste du groupe, personne ne fait attention à nous, alors je lui fais signe de me rejoindre. Elle boit une petite gorgée d'eau et se lève en inventant une excuse. Caché derrière les portes, dès qu'elles se rouvrent, j'attrape Six par le poignet et l'entraîne avec moi pour la plaquer contre les casiers et presser ma bouche contre la sienne. Elle m'empoigne aussitôt les cheveux et on

s'embrasse à toute vitesse comme si on risquait de se faire prendre.

Ce qui est fort possible.

Au bout d'une bonne minute, elle me repousse en douceur, les mains à plat sur mon torse.

— Tu es fâchée ? dis-je en m'écartant entre deux respirations entrecoupées.

— Non, assure-t-elle en secouant la tête. Pourquoi je le serais ?

— Parce que Val est Tessa et que de toute évidence tu ne l'aimes pas trop, et que dans un accès de jalousie, j'ai traité les Italiens d'hommes poilus.

— On fait *semblant*, Daniel, rit-elle. D'ailleurs j'ai été un peu impressionnée par ton jeu d'acteur. Et assez excitée que tu joues les jaloux. En revanche, le fait que Val soit Tessa ne m'a fait ni chaud ni froid. J'hallucine que tu aies couché avec elle, cela dit.

— Et moi que tu aies couché avec pour ainsi dire tout le lycée, dis-je pour la taquiner.

— Pauvre type, réplique-t-elle avec un grand sourire espiègle.

— Petite traînée.

— Tu viens à la fête en mon honneur, ce soir ?

— Tu as d'autres questions idiotes comme ça ?

Lentement, son visage s'éclaire d'un sourire si sexy que je ne résiste pas à l'envie de l'embrasser encore.

— Je ferais bien d'y retourner, chuchote-t-elle au bout de quelques secondes.

— Oui. Et moi aussi.

— Toi d'abord. Je suis censée être en train de régler un problème avec mon emploi du temps au bureau de la scolarité.

— D'accord, j'y vais mais dépêche-toi de revenir, tu vas me manquer.

— Arrête, je vais vomir, réplique-t-elle.

— Je parie que tu es adorable quand tu vomis. Et même, que ton vomi doit être trop mignon. Genre, rose bonbon.

— Tu es dégoûtant, glousse-t-elle en m'enlaçant encore.

Puis elle se faufile entre moi et le casier et, les mains sur mon dos, elle me pousse gentiment vers la cantine.

— Aie l'air naturel.

Je décoche un clin d'œil, puis franchis les portes et retourne tranquillement m'asseoir à table.

— Où est Six ? s'enquiert Breckin.

Je hausse les épaules.

— Qu'est-ce que j'en sais ? J'étais occupé à peloter Val dans le couloir.

Sky secoue la tête en posant sa fourchette.

— Merci, tu viens de me couper l'appétit, Daniel.

— Tu le retrouveras ce soir, t'en fais pas !

— Avec toi et Val à table, ça ne risque pas, surtout si vous passez le repas à vous donner des coups de langue juste à côté de mon assiette. Je te préviens, si tu baves sur mon gâteau, tu n'en auras pas.

— Désolé, Miss Nib, mais Val ne viendra pas ce soir. En revanche, compte sur moi, je serai là.

— Tu m'étonnes, raille Breckin dans sa barbe.

Tournant la tête, je le vois me défier du regard.

— Qu'est-ce que tu viens de marmonner, mon p'tit chou ?

Il a horreur que je l'appelle comme ça mais il sait très bien que seuls les gens que j'apprécie ont droit à un surnom. Et visiblement il l'a bien compris car pour une fois, il ne me prend pas la tête avec ça.

— J'ai dit « tu m'étonnes », répète-t-il plus fort.

Puis il pivote vers Sky qui est assise à côté de lui.

— On vient à quelle heure ce soir ? Six heures, c'est ça ?

Elle hoche la tête.

— Six, six trente.

— C'est noté, confirme Breckin.

Il me regarde de nouveau, un rictus narquois vissé aux lèvres.

— Tu viendras pour six aussi, Daniel ? Six, c'est bien, non ? Ça te va ?

Oh le con, il nous a grillés.

— Six, c'est parfait, dis-je en soutenant son regard. C'est l'heure de la journée que je préfère.

Il sourit d'un air entendu mais je ne suis pas inquiet. Quelque chose me dit que ce petit jeu va l'amuser autant que moi.

— C'est réglé ? demande Sky à Six qui revient à table.

Cette dernière acquiesce, se rassoit et m'effleure au passage l'extérieur de la cuisse. Le genou pressé contre le sien, nous ramassons en même temps nos fourchettes.

C'est un supplice de la sentir si près sans avoir le droit de la toucher. Je commence à penser que j'aimerais mieux l'embrasser sur-

le-champ au risque de me faire dégommer par Holder, plutôt que continuer de jouer les indifférents.

Depuis la seconde où la porte de chez elle s'est refermée hier soir, je ne tiens plus en place. J'ai tréigné toute la matinée. Je n'arrête pas de pianoter des doigts et de gigoter. Quand elle n'est pas là, j'ai l'impression que ça me démange de partout, comme un camé en pleine descente.

Son rire est la seule chose qui assouvit ce besoin maladif. Avec son sourire, ses baisers et le contact de son corps contre le mien.

Bon sang, que c'est dur de ne pas la toucher. Un vrai calvaire.

Soudain, elle éclate de rire suite à une remarque de Sky et j'éprouve l'envie irrésistible de capturer ce son avec ma bouche.

Je lâche ma fourchette et m'agrippe la tête en ronchonnant, coudes sur la table.

— Arrête, dis-je discrètement.

Manifestement, elle rit trop fort pour entendre, alors je me tourne en répétant :

— Six, par pitié, arrête de rire.

— Pardon ? lâche-t-elle les dents serrées en me toisant.

S'ensuit un coup de pied de Holder, qui me défonce le genou. Je recule aussitôt ma chaise en repliant la jambe pour la frotter.

— Mais t'es dingue, mec, qu'est-ce qui te prend ?

Il me dévisage comme si j'étais un abruti.

— Et toi, t'es bouché ou quoi ? Je t'ai dit d'être sympa avec elle.

Ha ! Il me trouve méchant ? Si seulement il savait à quel point j'ai envie d'être gentil avec elle...

— Mon rire te déplaît ? reprend Six.

À son intonation, elle sait parfaitement que, au contraire, j'adore son rire et l'effet qu'il me fait, mais elle s'amuse du fait que Holder ne s'en doute pas du tout.

— Non, dis-je, boudeur, en rapprochant ma chaise de la table.

Elle part encore d'un grand rire qui m'arrache une grimace.

— Et sinon, tu es toujours aussi grognon ? s'enquiert-elle, amusée. Tu veux que j'aille chercher ta copine pour qu'elle dissipe ta mauvaise humeur ?

— Ah, non ! s'écrient Sky et Breckin de concert.

Je lance un regard à Six.

— Tu crois que ma copine saurait me mettre de bonne humeur ?

— Je crois surtout que ta *copine* est idiote d'avoir accepté de sortir avec toi.

— Non, ma copine est une maligne. J'ai hâte d'être à ce soir pour lui prouver qu'elle a bien fait de jeter son dévolu sur moi.

— Je croyais qu'elle ne venait pas ? dit Sky avec déception.

Sans relever, Six glisse une main sous la table et se met à masser doucement mon genou meurtri.

— Oh, purée, dis-je en serrant les dents.

Je me frotte le visage en m'efforçant de rester de marbre ; j'ai la sensation que Six vient littéralement de se glisser en moi et d'enlacer mon cœur.

— C'est bientôt la fin de la pause déjeuner, non ? dis-je sans m'adresser à personne en particulier. Il faut que j'aille prendre l'air.

Holder vérifie l'heure sur son téléphone.

— Il reste cinq minutes, répond-il en m'observant. Tu te sens bien, Daniel ? Tu n'es pas dans ton état normal aujourd'hui. Ça commence à me faire un peu flipper.

La main de Six est toujours sur mon genou. L'air de rien, j'en glisse une aussi sous la table et la pose sur la sienne.

— Je sais, dis-je à Holder tandis que nos doigts s'entrelacent. Journée un peu étrange, c'est tout. Les filles font cet effet, parfois.

Il continue de me scruter avec méfiance.

— Sérieux, il faut que tu te décides pour Val. À ce stade, on ne te plaint même plus parce que c'est devenu juste *relou*.

— Il faut dire aussi que c'est une fille facile, ça n'aide pas, observe Six.

— Mais ! s'exclame Sky en riant. Tu es vache de dire ça.

Six hausse les épaules.

— C'est vrai. Elle a eu une grosse phase débauchée. Il paraît qu'elle a couché avec six mecs différents en un peu plus d'un an !

— Ne parle pas de ma copine comme ça, dis-je. Qu'est-ce que ça peut foutre, ce qu'elle a fait par le passé ? Pour ma part, ça m'est égal.

Six me presse la main, puis repose la sienne sur la table.

— Excuse-moi, dit-elle. Ce n'était pas sympa. En tout cas, si ça peut te soulager, on m'a dit qu'elle embrassait bien.

— *Hyper* bien, dis-je en opinant tout sourire sans la regarder.

La sonnerie retentit et chacun ramasse son plateau. Remarquant que Six n'est pas pressée, je prends mon temps aussi. Après avoir

déposé un baiser sur la joue de Holder, Sky part vers la sortie en compagnie de Breckin. Holder attrape leurs deux plateaux tout en me coulant un regard inquiet.

— À ce soir, alors ? En espérant que le Daniel que je connais va réapparaître car j'ai un peu de mal à te suivre, aujourd'hui.

— Je sais, dis-je en pointant ma tête du doigt. C'est la faute de l'autre, elle a tout détraqué là-dedans. Je suis à la ramasse.

— C'est bien ce que je dis : je ne t'ai jamais vu aussi affecté par Val. Ça m'étonne, c'est tout.

Il s'en va, l'air encore perplexe. Je m'en veux un peu de lui mentir mais il ne peut s'en prendre qu'à lui-même. S'il n'essayait pas de me dicter ma conduite, je ne serais pas obligé de lui faire des cachotteries.

— C'était marrant, me souffle Six en ramassant son plateau.

Je l'intercepte et m'avance en la regardant droit dans les yeux.

— Ne t'avise jamais d'insulter encore ma copine, compris ?

Les lèvres pincées, elle réprime un sourire.

— C'est noté.

— Je t'accompagne à ton casier. Attends-moi.

Elle acquiesce, son sourire de plus en plus manifeste. Je vais poser nos plateaux sur la pile du chariot et reviens à la table. Après un rapide coup d'œil, voyant que personne ne fait trop attention, je me penche pour lui voler un petit baiser sur la bouche.

— Daniel Wesley, tu vas te faire prendre, m'avertit-elle.

— J'espère bien, dis-je en posant discrètement la main au creux de ses reins et en lui emboîtant le pas vers la sortie. Encore un déjeuner comme ça et je risque de dégoupiller et toi, de te retrouver étendue sur cette table.

— Quel sens de la formule, s'amuse-t-elle.

Nous sortons de la cantine et marchons jusqu'à son casier qui pourrait difficilement être plus mal situé, vu qu'il se trouve à l'opposé du couloir par rapport au mien ; en plus de n'avoir aucun cours en commun, je n'aurai même pas l'occasion de la croiser aux interours. J'ai conscience que ça ne fait même pas vingt-quatre heures que je sors avec elle mais elle me manque déjà.

— Je peux passer chez toi avant le dîner ?

— Non, décline-t-elle. Je dois aider Karen et Sky à préparer. J'irai directement là-bas à la sortie des cours.

— Et après dîner ?

Là encore, elle décline.

— Sky vient souvent me voir avant de dormir en passant par la fenêtre. Il ne faudrait pas qu'elle te trouve dans ma chambre.

— Je croyais que ta fenêtre était hors service ?

— Uniquement pour les individus pourvus d'un pénis.

La nuance me fait rire.

— Et si je te disais que je n'en ai pas ?

Elle me considère un instant.

— Ce serait une bonne nouvelle. Mes expériences avec le sexe masculin finissent toujours mal.

— Mon pénis est peiné de l'apprendre. Il est hypersensible, tu sais.

Elle sourit en refermant son casier contre lequel elle s'adosse.

— Eh bien, tu n'as qu'à rentrer le réconforter.

— Tu viens de faire une blague sur la masturbation.

— C'est vrai, acquiesce-t-elle.

— J'ai la petite amie la plus cool du monde.

— C'est vrai aussi.

— À ce soir, alors ?

— À ce soir.

— On s'éclipsera pour des câlins pendant qu'ils seront tous à table ?

À mon étonnement, Six plisse les yeux le temps d'y réfléchir.

— Je sais pas. On improvisera le moment venu.

J'acquiesce, une épaule en appui contre le casier voisin, pendant qu'on reste là à se dévorer des yeux, séparés par quelques malheureux centimètres. J'adore sa façon de me regarder, elle semble y prendre vraiment plaisir.

— Donne-moi ton numéro.

— À condition que tu ne m'envoies pas de photos de toi en pleine séance de réconfort avec ton pénis.

— Bon sang, Six, dis-je, une main plaquée sur le cœur. J'aime tous les mots qui sortent de ta bouche.

— Bite, lâche-t-elle d'un air pince-sans-rire.

— Bon, excepté celui-là. C'est moche, « bite ».

Elle rigole en rouvrant son casier pour en sortir un stylo, puis m'attrape la main pour y noter son numéro.

— À ce soir, Daniel, susurre-t-elle en s'en allant à reculons.

Et je ne peux que hocher la tête car je crois bien que sa voix vient

de me donner une érection des oreilles. Après avoir tourné les talons, elle disparaît au bout du couloir juste au moment où une silhouette vient obstruer mon champ de vision.

J'avise les yeux pétillants de malice face à moi.

— Qu'est-ce que tu veux, mon p'tit chou ? dis-je en me redressant.

— Tu l'aimes bien, hein ?

— Qui ça ?

Allez savoir pourquoi j'essaie de jouer les innocents. On sait très bien tous les deux de qui il parle.

— C'est trop mignon, commente-t-il. Elle t'aime bien aussi. Ça se voit !

— Tu crois ?

— Tu craches facilement le morceau, dis donc. Bref, oui : je sais pas pourquoi mais je sens que tu lui plais. Vous êtes mignons tous les deux. Pourquoi vous vous cachez ? Ou plutôt : de *qui* ?

— Holder. Il m'a interdit de sortir avec elle.

Breckin marche à mes côtés tandis que je me dirige vers ma salle de cours.

— Pourquoi ça ? Parce que tu es un petit con ?

Je marque un temps d'arrêt en le dévisageant.

— Je suis un petit con ?

Breckin confirme de la tête.

— Je pensais que tu étais au courant.

Je repars en rigolant.

— Il pense que ça va créer des tensions dans le groupe comme on est tous très proches.

— Il a raison. C'est chaud.

Je m'arrête encore.

— Qui sait si ça ne va pas marcher entre Six et moi ?

— Euh, tu la connais à peine, non ? Depuis, genre, deux jours ?

— C'est pas le problème, dis-je sur la défensive. Elle n'est pas comme les autres. Je la sens bien.

Breckin m'observe attentivement, puis sourit.

— Je crois qu'on va bien s'amuser. À ce soir chez Sky.

Il repart en sens inverse en se retournant une dernière fois.

— Traite-moi encore une fois de petit chou et ton secret n'en sera plus un !

— D'acc, mon chou !

Il rigole en me visant de l'index.

— Tu vois ? T'es *vraiment* un petit con.

Tandis qu'il s'éloigne, je sors mon portable et j'ouvre la fiche contact de Val pour la supprimer. Après quoi, j'enregistre le numéro de Six dans mon répertoire. Mais je vais attendre d'être en classe avant de lui envoyer un message.

Je ne voudrais pas avoir l'air accro.

Chapitre quatre

Moi : Fais mine d'aller aux toilettes ou un truc du genre.

Je repose mon portable et reprends ma fourchette. Ça fait presque une heure que je suis ici, et c'est tout juste si j'ai eu l'occasion de parler à Six. Je crois que je n'aurai même pas besoin de Breckin pour vendre la mèche car je suis à deux doigts de perdre patience et de me trahir tout seul.

Je sais que tout le monde est curieux de savoir comment s'est passé son séjour en Italie mais Six semble ne pas souhaiter en parler. Ses réponses sont lapidaires et ça m'embête d'être apparemment le seul à remarquer qu'elle n'a pas du tout envie de s'attarder sur le sujet. Cependant, ça me plaît aussi, car ça prouve que mon intérêt pour elle est vraisemblablement sincère. J'ai l'impression de la connaître mieux que quiconque dans cette pièce. Peut-être même plus que Sky elle-même.

Mais c'est une impression absurde, je ne connais même pas sa date d'anniversaire.

Six : il n'y a qu'un W-C dans le couloir. Ce serait flagrant si tu te levais après moi en prétextant la même chose.

Je ronchonne tout haut en lisant sa réponse.

— Tout va bien ? s'inquiète Jack qui est attablé entre Holder et moi.

Le reste du temps, ça ne me dérange pas, je l'aime bien, mais cette fois, j'aurais vraiment aimé que Six soit à sa place. Je le rassure d'un signe en reposant mon téléphone face contre table.

— Simple scène de ménage.

Il acquiesce et reprend sa conversation avec Holder. Six est en pleine discussion avec Sky et Karen, quant à Breckin, il n'a finalement pas pu venir, ce qui vaut sans doute mieux. Pas sûr que j'aurais su gérer notre connivence.

Pour l'heure, je suis donc juste secrètement en guerre contre mon impatience.

— Au fait, j'allais oublier ! s'exclame soudain Six en reculant en vitesse sa chaise. Je vous ai rapporté des cadeaux ! Ils sont chez moi. Je vais les chercher, je reviens tout de suite.

Elle se lève et fait trois pas avant de se retourner.

— Daniel ? Ils sont un peu lourds. Ça t'ennuie de me donner un coup de main ?

Surtout, ne pas avoir l'air trop excité.

Je pousse un gros soupir.

— Si tu veux, dis-je en sortant à mon tour de table d'un air indolent.

Je regarde Holder en levant les yeux au ciel et je la suis dehors. On contourne la maison sans un mot et ce n'est qu'une fois au pied de sa fenêtre que Six se retourne en me disant :

— J'ai menti.

Son air inquiet m'inquiète aussi.

— À quel sujet ?

— Je n'ai rien acheté à personne. Seulement, je ne supportais plus leurs questions, et de te voir assis à l'autre bout de la table sachant que j'aurais préféré passer la soirée en tête à tête avec toi rend tout ce dîner vraiment énervant. Mais maintenant, je suis mal : je n'ai aucun cadeau à leur offrir. Comment je vais faire pour revenir les mains vides ?

Je me retiens de rire, ravi que ce dîner l'agace autant que moi. Je commençais à avoir peur d'être le seul à péter un plomb.

— On n'a qu'à ne pas y retourner.

— On pourrait, concède-t-elle. Mais ils finiraient par venir voir ce qu'on fabrique. Sans compter que ce serait impoli étant donné le mal que Jack et Karen se sont donné pour préparer ce repas en mon honneur, et... oh ! purée Daniel, et si c'était vrai ?

J'ignore si c'est moi ou si elle est juste très difficile à suivre, mais là, je suis perdu.

— Si *quoi* était vrai ?

Elle pousse un soupir.

— Si nos sentiments n'étaient qu'une question de psychologie inversée ? Si Holder, samedi soir, t'avait poussé dans mes bras, tu ne serais peut-être jamais intéressé à moi. Qu'est-ce qui nous dit que ce n'est pas *juste* le côté défendu de l'histoire qui fait que l'on se sent si proches ? Si ça se trouve, dès qu'ils apprendront la vérité, on ne pourra plus s'encadrer.

Son inquiétude paraît réelle, et ça me rend fou car cela signifie qu'elle croit vraiment à ces conneries.

— En clair, tu penses que mon attirance pour toi n'est qu'une question de transgression ?

Elle opine vivement.

Je l'attrape par la main en la tirant de force vers la maison.

— Mais Daniel, je n'ai pas de cadeaux !

Ignorant sa remarque, je lui fais remonter l'escalier du perron, j'ouvre la porte, et la fais entrer tambour battant dans la cuisine.

— Ohé ! dis-je bien fort.

Toute la tablée se retourne. Je lance un regard à Six qui semble épouvantée, puis j'inspire un bon coup et je me lance, en m'adressant notamment à Holder.

— C'est pas ma faute, dis-je en désignant Six. Elle déteste les sacs à main, elle m'a fait un *check* du poing et elle m'a demandé de la pousser sur ce foutu tourniquet. Ensuite elle a voulu voir où j'avais eu des rapports sexuels au parc, puis elle m'a obligé à entrer en cachette dans ma propre chambre. Cette fille est bizarre et la moitié du temps je n'arrive pas à la suivre mais elle me trouve vachement drôle. Et ce matin, Chouquette m'a demandé si j'espérais l'aimer un jour, et je me suis rendu compte que oui, je veux aimer cette fille plus que je n'ai jamais espéré aimer quelqu'un. Donc tous ceux parmi vous à qui ça pose problème de nous savoir ensemble, il va falloir vous faire une raison...

Je marque une pause en me tournant vers Six.

— Parce que tu m'as fait un *check* et maintenant c'est trop tard, je suis accro. Je suis là et je compte bien le rester, alors arrête de croire que je suis attiré par toi uniquement par esprit de contradiction.

Je prends son visage entre mes mains en l'inclinant vers moi.

— Tu me plais car tu es géniale. Et parce que tu m'as laissé t'effleurer les seins « sans le faire exprès ».

Je n'ai jamais vu Six avec un tel sourire.

— Daniel Wesley, tu es un sacré beau parleur.

— Pas un beau parleur, Six : un homme charismatique.

Elle se jette à mon cou pour m'embrasser. J'attends le moment où Holder va nous séparer en me dégageant d'un coup sec mais ça ne se produit pas. On continue de s'embrasser durant trente bonnes secondes jusqu'à ce que des raclements de gorge se fassent peu à peu entendre. Six se recule sans se défaire de son grand sourire.

— Est-ce que tu as l'impression que quelque chose a changé, maintenant qu'ils sont au courant ? je lui demande. Parce que moi, au contraire, je trouve ça mieux.

— Arrête de dire des trucs qui me font sourire comme une idiote, fait-elle en me donnant un petit coup sur le torse. Depuis que je te connais, j'ai mal aux zygomatiques.

Je la serre dans mes bras, et tout à coup, je prends conscience qu'on est chez Sky, au beau milieu de sa cuisine, et que tout le monde nous dévisage. Hésitant, je me tourne vers Holder pour évaluer son degré de colère. Il ne m'a encore jamais frappé mais je sais ce dont il est capable, et clairement, je n'ai aucune envie d'y passer.

Mais lorsque nos regards se croisent, je découvre... qu'il sourit.
Pour de vrai.

Émue, Sky se tamponne les yeux avec une serviette en papier pour essuyer ses larmes.

Karen et Jack sont tout sourires aussi.

C'est bizarre.

Suspect, même.

— Vous êtes en contact avec mes parents ? dis-je, méfiant. Ils vous ont appris leur sale coup de la psychologie inversée ?

Karen est la première à s'exprimer :

— Asseyez-vous, tous les deux. Vos assiettes sont en train de refroidir.

Je plante un baiser sur le front de Six puis reprends place à table. Je n'arrête pas de jeter des coups d'œil à Holder qui n'a pas l'air contrarié du tout mais plutôt impressionné.

— Dis donc, Six : et mon cadeau, au fait ? demande soudain Jack. Cette dernière s'éclaircit la voix.

— J'ai décidé d'attendre Noël, répond-elle en portant son verre à ses lèvres et en me lançant un regard complice.

Chacun reprend la conversation là où elle en était avant mon interruption. À croire que personne n'est vraiment choqué. À les voir, tout va bien. Comme si moi et Six... ça allait de soi.

Et je les comprends, car c'est le cas. C'est beau ce qu'on vit tous les deux, et même si je ne connais toujours pas sa date d'anniversaire, je sais qu'on a raison d'y croire. Et à en juger par son expression à cet instant, Six est du même avis.

*
* *
*

— J'aime vraiment bien celle-ci, dis-je en contemplant la photo dans mes mains.

Je suis assis par terre dans la chambre de Sky, appuyé contre le mur. Allongée près de moi, Six fait passer entre Sky, Holder et moi des photos prises en Italie.

— Laquelle ? demande-t-elle.

Je retourne le cliché pour le lui montrer.

— Pff, souffle-t-elle en levant les yeux au ciel. Tu l'aimes bien uniquement parce que j'ai un super décolleté.

Je m'empresse de réexaminer la photo ; ce n'est pas faux pour le décolleté. Néanmoins, ce n'est pas du tout la raison pour laquelle elle me plaît. Sur cette photo, Six paraît heureuse. Sereine.

— Elle date du jour de mon arrivée en Italie, raconte-t-elle. Tu peux la garder si tu veux.

— Merci. De toute façon, je ne comptais pas te la rendre.

— Considère ça comme un cadeau d'anniversaire, précise-t-elle.

Je jette aussitôt un œil à ma montre.

— Oh, la vache. C'est vrai que c'est notre anniversaire !

Je me penche au-dessus d'elle.

— Dire que j'ai failli oublier. Je suis le pire petit ami de la terre. Étonnant que tu ne m'aies pas encore largué.

— C'est pas grave, sourit-elle. Tu te rattraperas au prochain.

Elle glisse une main sur ma nuque pour m'attirer à elle et m'embrasser.

— Votre anniversaire ? répète Sky, étonnée. Ça fait combien de temps au juste que vous sortez ensemble ?

Je m'écarte de Six et m'adosse de nouveau au mur.

— Très précisément vingt-quatre heures.

S'ensuit un silence gênant que, bien sûr, Holder se dépêche de combler.

— Je suis le seul à avoir un mauvais pressentiment au sujet de cette histoire ?

— Moi je trouve ça super, dit Sky. Je n'ai jamais vu Six aussi... épanouie ? Heureuse ? Impliquée ? Ça lui va bien.

Six se redresse en enroulant ses bras autour de mon cou et m'allonge par terre avec elle.

— C'est parce que je n'avais encore jamais rencontré personne d'aussi culotté, mal élevé et nul en premier baiser que Daniel, explique-t-elle en riant et en m'embrassant encore.

Ça c'est une première : elle rit et m'embrasse en même temps ? Je dois être au paradis.

— Six a une chambre aussi, tu sais, me suggère Holder.

Pour le coup, Six arrête tout : rire et m'embrasser.

Holder ne va pas tarder à passer sur ma liste noire.

— Les pénis ne sont pas autorisés dans la chambre de Six, je réponds en continuant de la contempler.

Elle approche sa bouche de mon oreille.

— Du moment que tu me demandes pas de réconforter le tien ce soir, je ne serais pas contre l'idée d'aller t'embrasser sur mon lit.

Jusqu'à cet instant, j'ignorais que l'être humain pouvait se mouvoir aussi vite. C'est forcément un record car j'ai à peine imprimé sa phrase que je la soulève déjà dans mes bras, une main dans son dos, l'autre sous ses genoux. Six s'accroche à moi en poussant un petit cri tandis que je fonce à la fenêtre de Sky. Je la pose devant en douceur, pour mieux la presser de sortir et la suivre sans traîner ni même dire au revoir aux autres.

— Ils ont vraiment un rapport étrange tous les deux, j'entends dire Sky juste avant que je m'éloigne.

— Oui, acquiesce Holder. Mais *bizarrement*... ils vont bien ensemble.

Je marque un temps d'arrêt.

C'est moi ou Holder vient de valider ma relation avec Six ? Je ne sais pas pourquoi je tiens toujours autant à avoir son approbation mais son commentaire m'emplit d'un étrange sentiment de fierté. Je repasse la tête à l'intérieur de la chambre.

— Je t'ai entendu !

Holder lève les yeux au ciel en m'apercevant.

— Va-t'en de là, toi, dit-il en rigolant.

— Non, attends, c'est important ce qui se passe, là.

Il arque un sourcil mais ne réagit pas.

— T'es mon meilleur ami, Holder.

Sky secoue la tête, amusée, mais Holder continue de me dévisager comme si j'avais craqué.

— Sérieux ! Tu es mon meilleur pote et je t'adore. Je n'ai pas honte d'avouer que j'aime un mec. Je te kiffe, Holder. Voilà, c'est dit : moi, Daniel Wesley, j'aime Dean Holder. Pour toujours.

— Daniel, va rouler des pelles à ta chérie, réplique-t-il en me chassant d'un geste.

Mais je persiste et signe :

— Non. Pas tant que tu ne m'auras pas avoué ton amour aussi.

Sa tête retombe contre le lit de Sky.

— OK, je t'aime, putain ! Maintenant TIRE-TOI !

— Pas autant que moi ! dis-je avec un sourire jusqu'aux oreilles.

Holder attrape un oreiller qu'il jette en direction de la fenêtre.

— Dégage d'ici, petit con !

Je ressors la tête, hilare.

— Vous avez un rapport bizarre aussi tous les deux, rigole Sky.

Je me dépêche d'aller retrouver Six qui m'attend déjà dans sa chambre, penchée par la fenêtre, le menton en appui sur ses mains.

— Hou, les amoureux..., chantonne-t-elle d'un ton gentiment moqueur.

Je m'avance en improvisant la suite de la chanson :

— Oui, sauf qu'après, l'amoureux dit *bye-bye* à son pote, dis-je en débitant la fin en accéléré : il escalade la fenêtre de Six, la jette sur le lit et l'embrasse jusqu'à n'en plus pouvoir et être obligé de rentrer se « reconforter » tout seul chez lui !

Six éclate de rire en reculant pour me laisser entrer.

Une fois à l'intérieur, j'inspecte sa chambre des yeux et très vite, je comprends enfin ce qu'elle m'expliquait hier : c'est une pièce très révélatrice. Une sorte d'aperçu intime de qui elle est vraiment. Si j'avais le temps d'effectuer une fouille minutieuse, quelque chose me dit que je découvrirais tout ce que j'ai besoin de savoir sur elle.

Cependant, Six se tient au pied du lit, un peu nerveuse et bien trop belle pour moi, et je n'arrive déjà plus à la quitter des yeux pour

examiner ne serait-ce que la déco au mur.

Je ne peux pas m'empêcher de sourire bêtement. Je sens que cet anniversaire va être le plus beau de ma vie. La lumière est éteinte, donc on est déjà dans l'ambiance. Et puis, il n'y a pas un bruit, à tel point que j'entends sa respiration s'emballer au rythme de mes pas volontairement lents.

Merde. C'est moi qui respire comme ça ? Je n'en sais rien, mais on dirait que plus je me rapproche, moins j'ai de souffle.

Quand j'arrive à sa hauteur, Six me regarde avec un étrange mélange de sérénité et d'appréhension. J'ai envie de la pousser sur le lit sans plus attendre, de lui grimper dessus et de l'embrasser comme un fou.

Mais c'est exactement ce à quoi elle s'attend, alors pourquoi ne pas faire tout le contraire ?

Je me penche lentement... jusqu'à ce que ma bouche soit si près de son cou qu'elle ne saurait sans doute même pas dire si je lui effleure ou non la peau.

— Avant de commencer, j'ai trois questions à te poser, dis-je de façon simple mais très sérieuse.

Je me redresse, juste assez pour la voir déglutir en silence.

— De commencer *quoi* ? souffle-t-elle, haletante.

Je glisse une main sur sa nuque et tourne le visage vers sa bouche.

— Ce dont on a tous les deux envie, à savoir : avant que je me penche encore d'un centimètre et que tu entrouvres les lèvres pour me laisser y goûter. Puis que j'agrippe tes hanches et te fasse reculer jusqu'à ce que ce lit soit ta seule échappatoire.

Son souffle est si appétissant que je me réfugie de nouveau dans son cou pour ne pas succomber trop vite.

— Ensuite, dis-je encore, je m'allongerai en douceur sur toi et nos mains deviendront curieuses et intrépides. La mienne, par exemple, se glissera sous ton tee-shirt pour partir à la découverte de ton ventre et la douceur de ta peau sera pour moi une révélation.

Tremblante, Six pousse un soupir qui est presque aussi sexy que notre *check*.

Voire plus.

— Et enfin, je te caresserai *exprès* les seins.

Cette suggestion lui arrache un rire, que j'écourte d'une pression du pouce sur ses lèvres.

— Nos corps seront au supplice, de plus en plus excités et avides de l'autre sous la multiplicité des sensations. Jusqu'au moment où, je le crains, je te supplierai de ne pas me demander de ralentir, mais en fin de compte, je m'arracherai à ta bouche en me relevant à contrecœur et tu te redresseras sur les coudes, déçue, car d'un côté tu aurais aimé que je continue, mais de l'autre, tu seras soulagée car tu sais que tu n'aurais pas résisté. Alors, plutôt que de céder à la tentation, on s'en tiendra à se dévorer des yeux en silence. Peu à peu, mon pouls ralentira et tu reprendras ton souffle, notre désir réciproque toujours palpable, mais nos esprits plus lucides car je ne serai plus collé à toi. Je marcherai jusqu'à ta fenêtre et partirai sans même un au revoir, car on sait tous les deux que si l'un de nous s'exprime... ce sera la mort collective de notre volonté et on flanchera.

J'étreins sa joue d'une main et glisse l'autre au creux de ses reins pour l'attirer contre moi ; Six laisse échapper un petit cri plaintif, prête à s'abandonner sur le lit.

— Donc, oui... avant : j'ai trois questions, dis-je en la lâchant subitement et en me tournant dos à elle.

Deux secondes après, je l'entends s'affaler sur le lit. Je vais direct m'asseoir sur sa chaise de bureau pour deux raisons. D'une, pour qu'elle me prenne au sérieux et lui faire croire que je suis moins affecté qu'elle par tout ce que je viens de raconter. Et de deux, parce que c'est la première fois de ma vie que j'éprouve autant de désir pour une fille et mes jambes sont sur le point de lâcher.

— Question numéro un, dis-je en l'observant depuis le fond de la pièce.

Six est étendue sur le dos, les yeux fermés, et je trépigne de ne pas la contempler de plus près.

— C'est quand ton anniversaire ?

— En octobre...

Elle s'éclaircit la voix, manifestement pas tout à fait remise.

— Le trente et un. Jour d'Halloween.

Comment se peut-il que je craque encore plus pour une simple date de naissance ? Aucune idée, mais curieusement, c'est le cas.

— Question numéro deux : quel est ton plat préféré ?

— La purée de pommes de terre maison.

Celle-là, je ne l'aurais pas devinée. J'ai bien fait de demander.

— Question numéro trois, et elle est balèze : tu es prête ?

Elle hoche la tête sans toutefois rouvrir les yeux.

— Qu'est-ce qui, dans cette pièce, en dit le plus long sur toi ?

À la seconde où la question quitte mes lèvres, Six se fige. Sa respiration bruyante s'interrompt. Durant une bonne minute, elle reste immobile, puis lentement, elle se redresse au bord du lit, face à moi.

— Il faut forcément que ce soit quelque chose dans cette chambre ?

J'opine en silence.

Elle lève la main et désigne son cœur du doigt.

— Alors c'est ça, murmure-t-elle. Mon plus gros secret se trouve à l'intérieur.

Ses yeux sont humides, tristes et, je ne sais pas trop pourquoi mais à cette réponse, l'atmosphère change radicalement. Et ce changement est dangereux. Terrifiant. Car j'ai soudain l'impression que son souffle devient le *mien*, et je préfère limiter mes inspirations pour être sûr qu'il reste toujours assez d'air pour elle.

Je reviens vers le lit. Elle me suit du regard jusqu'à ce que je m'arrête juste devant elle.

— Lève-toi.

Six s'exécute lentement.

Les mains enfouies dans sa chevelure, je lui tiens délicatement la tête en la regardant fixement, puis mon cœur capitule et je presse ma bouche contre la sienne. Je ne sais plus combien de fois je l'ai embrassée depuis hier, mais chaque fois, la sensation est nouvelle. Je n'ai jamais vécu une expérience pareille, hormis peut-être le jour où j'ai fait semblant d'être amoureux de cette fille dans le local technique. Et encore : moi qui pensais que cette rencontre-là surpasserait toutes les suivantes, j'étais loin du compte.

Comme toujours, sa bouche est chaude, engageante et bien plus encore. D'ailleurs, qu'elle me fasse cet effet au bout de vingt-quatre heures me fout la trouille.

Vingt-quatre heures.

Ça fait vingt-quatre heures que je sors avec Six et je ne comprends rien à ce qui se passe. J'ignore si c'est la pleine lune, si j'ai une tumeur au cœur ou si elle m'a bel et bien ensorcelé, mais dans un cas comme dans l'autre, ça n'explique quand même pas la vitesse hallucinante à laquelle nous nous sommes rapprochés... ni même la *solidité* de ce lien.

J'ai le sentiment qu'au fond, notre histoire est trop belle pour être vraie. Je le sais *corps et âme*, alors je l'embrasse de plus belle dans l'espoir de me convaincre que je ne rêve pas. On n'est pas dans un conte de fées. On ne joue pas à faire semblant dans le noir.

On est dans la réalité, et pourtant, même dans ce monde imparfait, personne ne tombe amoureux comme ça, d'un coup. On ne s'attache pas autant, si vite, à quelqu'un qu'on connaît à peine.

Pour l'heure, je n'ai qu'une certitude, c'est que j'ai terriblement besoin d'enlacer Six et de me cramponner à elle, car où qu'elle aille, je veux y aller aussi. Et dans l'immédiat, elle va à reculons, sur son lit. Comme prédit il y a quelques minutes, je m'allonge en douceur sur elle et on s'embrasse, à cette différence que, là, notre baiser est peut-être un peu plus éperdu, affamé et... *Nom de Dieu*.

Sa peau.

Je confirme : c'est la peau la plus douce que j'aie jamais caressée.

Je lâche sa taille pour glisser une main sous son tee-shirt et commence à remonter lentement sur son ventre.

— Daniel, dit-elle en me repoussant brusquement.

Je me redresse droit comme un i. Sa respiration est si haletante que je me surprends à retenir mon souffle de peur de monopoliser trop d'air.

Six semble à la fois pleine de regrets et gênée de m'avoir interrompu. Je la rassure d'une caresse sur la joue.

Parcourant ses traits, je devine sa nervosité. Elle redoute ce qui pourrait se passer entre nous, elle est aussi effrayée que moi. Quelle que soit la nature de cette relation naissante, l'un comme l'autre, on n'avait rien demandé. On ne savait même pas que c'était possible. On n'est absolument pas prêts, en revanche, on est décidés. Elle souhaite autant que moi que ça marche et la lueur dans ses yeux à cet instant me laisse penser que ça va marcher. Nous deux, j'y crois, comme jamais.

À sa façon de me regarder, je sens bien que si je tentais de l'embrasser encore, elle me laisserait faire. On dirait presque qu'elle est tirillée entre la fille qu'elle était avant et celle qu'elle est aujourd'hui, et qu'elle redoute de céder. D'ailleurs, ce n'est pas moi qui l'en empêcherais.

On n'a même pas besoin de parler. Inutile qu'elle me demande de partir, je sais que c'est ce que j'ai de mieux à faire. D'un signe de tête,

je réponds en silence à la question que je préfère lui épargner. Et tandis que je me lève doucement, elle me remercie d'un regard furtif. Je m'éloigne du lit à reculons et je sors par sa fenêtre sans un mot. Après quelques pas jusqu'à l'angle de sa maison, je m'adosse contre le mur et me laisse glisser à terre.

La tête en arrière, les yeux fermés, je tente de réfléchir à ce que j'ai pu faire de bien dans ma vie pour la mériter.

— Mais qu'est-ce que tu fabriques ? demande Holder que je découvre à califourchon sur le rebord de fenêtre de Sky.

Une fois sorti, il se retourne pour la refermer.

— Je décompresse une minute.

Il vient s'asseoir par terre en face de moi, dos au mur de chez Sky, les jambes repliées et les coudes sur les genoux.

— Tu pars déjà ? dis-je. Il n'est même pas neuf heures.

Holder arrache un brin d'herbe qu'il fait tourner entre ses doigts.

— On m'a foutu dehors pour la soirée. Karen a débarqué alors que j'avais la main sous le tee-shirt de sa fille. Elle a moyennement apprécié.

Je rigole tout haut.

— Alors comme ça, tu sors avec Six, enchaîne-t-il en me décochant un autre regard.

J'ai beau tenter de me retenir, je souris bêtement en opinant du menton.

— Je sais pas ce qui se passe avec elle, Holder. Je... Il faut dire qu'elle est... enfin, tu vois, quoi.

— Oui, très bien, acquiesce-t-il en reportant son attention sur le brin d'herbe.

On ne dit plus rien pendant un moment, jusqu'à ce qu'il le jette et s'essuie les mains sur son jean, prêt à se relever.

— Bon... ravi de cette discussion avec toi, Daniel, mais j'avoue que je suis encore un peu ému par notre déclaration d'amour de tout à l'heure. Alors, à demain.

Il se lève et commence à marcher vers sa voiture.

— Je t'aime, Holder ! Meilleurs amis pour la vie !

Sans s'arrêter ni se retourner, il lève la main et me fait un doigt d'honneur.

C'est presque aussi cool qu'un *check* du poing.

Chapitre cinq

— Tu te trompes, dit Six.

On est dans ma cuisine. Elle est adossée au plan de travail et je me tiens face à elle, les bras en appui de part et d'autre de son corps. Je l'embrasse pour la faire taire, mais notre baiser ne dure pas car elle repousse ma tête.

— Sérieusement, chuchote-t-elle. Je crois qu'ils ne m'aiment pas.

Je lui agrippe la nuque en la regardant droit dans les yeux.

— Si, ils t'aiment bien. Je t'assure.

— Non, c'est faux, réfute mon père en entrant dans la cuisine. On la trouve insupportable. D'ailleurs, on espère bien ne jamais la revoir ici.

Il se ressert des glaçons et repart tranquillement dans le salon.

Six le suit des yeux tandis qu'il quitte la pièce, puis elle revient à moi, l'air sidérée.

— Tu vois ? dis-je en souriant. Ils t'adorent !

Elle pointe du doigt vers le couloir.

— Mais il vient de dire que...

La voix de mon père l'interrompt comme il repasse la tête dans la cuisine.

— Je plaisantais, Six ! rigole-t-il. C'est une blague entre nous. En fait, on t'aime beaucoup. Tout à l'heure, j'ai voulu donner à Danny la bague de sa grand-mère, mais il a dit qu'il était encore trop tôt pour faire de toi une Wesley.

Six éclate de rire tout en poussant un soupir de soulagement.

— Il n'a peut-être pas tort : ça ne fait qu'un mois. On devrait attendre encore deux semaines, au moins, avant de parler fiançailles.

Mon père vient s'adosser au plan de travail en face de nous. Du coup, un peu mal à l'aise par ma proximité avec Six, je me décale pour

m'appuyer contre le bar.

— Tu es revenu pour trouver le moyen de me faire encore honte, papa ?

C'est pour cette raison qu'il est là, je le sais. Je vois bien la lueur malicieuse dans ses yeux.

Il boit une gorgée de son thé glacé, puis fronce le nez.

— Nan, fait-il. Je n'oserais jamais, Danny. Je ne suis pas le genre de père qui irait raconter à la copine de son fils que ce dernier n'a que son prénom à la bouche. De même que je ne lui dirais jamais que je suis très fier qu'elle n'ait pas encore couché avec lui.

Oh, bordel.

Je pousse un grognement en me frappant le front. Je n'aurais jamais dû amener Six ici.

— Tu as dit ça à ton père ? en déduit Six, hyper gênée.

— Non, il n'a pas besoin, précise ce dernier en secouant la tête. Je le sais parce que tous les soirs, quand il rentre, il file directement dans sa chambre et passe trente minutes sous la douche. J'ai eu dix-huit ans moi aussi.

Six se cache la figure dans ses mains.

— J'hallucine, fait-elle en lui jetant un coup d'œil entre ses doigts écartés. Je comprends mieux de qui Daniel tient sa personnalité.

— Ne m'en parle pas, acquiesce-t-il. Sa mère est insortable.

Juste à point nommé, ma mère et Chouquette arrivent dans l'entrée avec le dîner. Je lance un regard noir à mon père avant d'aller les décharger des cartons à pizzas. Ma mère pose son sac à main, s'approche de Six, et lui donne rapidement l'accolade.

— Désolée de ne pas avoir cuisiné en ton honneur. La journée a été chargée, raconte-t-elle.

— C'est très bien comme ça, la rassure Six. Rien de tel qu'une conversation déplacée autour d'une pizza.

Je vois ma mère pivoter vivement vers mon père en lui faisant les gros yeux.

— Dennis ? Qu'est-ce que tu as encore raconté ?

Il hausse les épaules.

— Rien. J'ai juste dit à Danny que je n'oserais jamais l'afficher devant Six.

Ma mère s'esclaffe.

— Bon, si ce n'est que ça... Ça m'embêterait que Six apprenne qu'il

passé des heures sous la douche tous les soirs.

Je tape un grand coup sur la table.

— Nom de Dieu, maman !

— Je l'ai déjà faite celle-là, lui lance mon père avec un clin d'œil.

Six part s'asseoir en secouant la tête.

— En fait, à côté de tes parents, tu passes pour un gentleman.

— Je suis vraiment désolé, dis-je en m'installant à côté d'elle.

— Tu rigoles ? sourit-elle. C'est trop drôle !

— Pourquoi tu aurais honte de prendre de longues douches ? lance Chouquette en prenant place face à Six. C'est plutôt bien d'attacher de l'importance à l'hygiène, non ?

Elle se sert une part de pizza et commence à mordre dedans, quand brusquement, elle plisse les paupières et la repose dans son assiette. À en juger par la tronche qu'elle tire, elle vient de trouver toute seule la réponse à sa question.

— Oh, non ! s'écrie-t-elle. C'est *dégueu* !

Tandis que Six part d'un grand rire, je pose le coude sur la table et le front contre ma paume, convaincu que je suis en train de vivre le pire quart d'heure de ma vie.

— Je vous hais, tous autant que vous êtes. Sans exception.

Je m'empresse de lancer un coup d'œil à Six et j'ajoute :

— Sauf toi, ma puce.

Elle sourit et s'essuie la bouche avec une serviette en papier.

— Je vois exactement ce que tu veux dire. Moi aussi je les déteste.

Elle lâche cette phrase puis se détourne mine de rien, comme si elle ne venait pas de m'arracher les tripes et de les réduire en purée à coups de talons.

Moi aussi, je les déteste, Cendrillon.

Les mots que j'ai prononcés ce jour-là dans le local technique rejaillissent avec force.

C'est impossible.

Si c'était elle, je l'aurais remarqué, c'est obligé.

La tête entre les mains, les yeux fermés, je m'efforce de me rappeler un maximum de détails sur cette fameuse journée. Sa voix, sa bouche, son odeur. Notre complicité presque immédiate.

Son *rire*.

— Tout va bien ? me glisse Six.

À cet instant précis, personne ne devinerait que je suis en panique.

Mais Six, elle, le remarque, parce qu'on est en phase. Parce qu'il existe un lien tacite entre nous qui s'est noué à la seconde où j'ai posé les yeux sur elle dans la chambre de Sky.

Et à la seconde où elle m'est tombée dessus dans le local.

— Non, ça ne va pas du tout, dis-je en me redressant.

J'agrippe le bord de la table et je pivote lentement vers elle.

Des cheveux soyeux.

Une bouche incroyable.

Une façon d'embrasser *phénoménale*.

La gorge desséchée, j'attrape mon verre et avale une longue gorgée d'eau. Puis je le repose brutalement et cette fois, je me tourne complètement face à elle. Je m'efforce de ne pas sourire, mais toute cette histoire est un peu troublante. Découvrir que cette fille du passé que j'aurais tant aimé retrouver est en fait celle du présent, est pour ainsi dire un des plus beaux moments de ma vie. J'ai envie de le dire à Six, à Chouquette, à mes parents, de le crier sur tous les toits et de le publier dans tous les journaux.

Cendrillon, c'est Six ! Six, c'est Cendrillon !

— Tu me fais peur, Daniel, dit-elle en me voyant pâlir à vue d'œil alors que mon pouls s'accélère.

Je la regarde. *Au fond des yeux*, cette fois.

— Tu veux savoir pourquoi je ne t'ai pas encore donné de surnom ?

Que je choisisse d'évoquer ce sujet-là au beau milieu de mon pétage de plomb silencieux la laisse manifestement perplexe. Six acquiesce avec prudence. Je pose une main sur le dossier de sa chaise, l'autre devant elle sur la table, puis je me penche vers elle.

— C'est parce que je l'ai déjà fait, Cendrillon.

Je recule un peu pour observer sa réaction, attendant la prise de conscience qu'elle ne va pas tarder à avoir. Le flash-back. L'éclair de lucidité. D'une seconde à l'autre, elle va à son tour se demander comment cette évidence a pu lui échapper.

Lentement, elle lève les yeux jusqu'à croiser les miens.

— Non, fait-elle en secouant la tête.

— Si, dis-je, insistant doucement du menton.

Mais Six s'obstine.

— Non, Daniel, répète-t-elle avec plus de conviction. Ce n'est pas possible...

Je ne la laisse pas finir et j'attrape son visage à deux mains en plantant sur sa bouche un baiser plus fougueux que jamais. Je me fiche qu'on soit à table, que Chouquette ronchonne ou que ma mère se racle ostensiblement la gorge. Je continue d'embrasser Six jusqu'à ce que, lentement mais sûrement, elle me repousse.

C'est en reculant enfin la tête que je découvre le profond regret qui se lit sur son visage. Je la fixe, assez longtemps pour la voir plisser les yeux, se lever et quitter la pièce. Je la regarde s'enfuir, assez longtemps pour la voir plaquer une main sur sa bouche et étouffer un sanglot. Cloué à ma chaise, ce n'est qu'en entendant la porte claquer, que je me rends compte qu'elle est partie.

Je me lève d'un bond, sors à toute vitesse et me précipite à sa voiture qui est déjà en marche arrière dans l'allée. Je tape un grand coup sur le capot avant d'approcher sa vitre pour la retenir. Six ne me regarde pas. Elle essuie ses larmes en ignorant de toutes ses forces la fenêtre sur laquelle je tambourine en hurlant.

— Six !

En la voyant enclencher la première, je ne réfléchis même pas. Je fonce à l'avant du véhicule et me plante devant, les mains à plat sur le capot pour l'empêcher de partir. Je la regarde faire tout son possible pour éviter de croiser mon regard.

— Baisse ta vitre !

Pas de réaction. Six continue de pleurer en secouant la tête.

Je tape encore sur le capot jusqu'à ce qu'enfin, elle se résigne à me regarder. Le chagrin qui se lit sur son visage me désarçonne. Je suis aux anges d'avoir découvert qu'elle est Cendrillon, mais elle, au contraire, semble affligée.

— Je t'en supplie, dis-je en grimaçant, le cœur serré.

Ça me rend dingue de la voir dans cet état, et encore plus de savoir que c'est à cause de nous.

Elle baisse la vitre côté conducteur, mais rien ne garantit qu'elle ne redémarre pas si je m'écarte et lui laisse le champ libre. Avec précaution, pas à pas, je me rapproche en surveillant ses gestes pour m'assurer qu'elle ne réenclenche pas la première.

Arrivé à sa portière, je me mets à sa hauteur, les yeux dans les yeux.

— Est-ce bien la peine que je pose la question ?

Elle lance un regard au plafond et se laisse aller en arrière contre

l'appui-tête.

— Tu ne peux pas comprendre Daniel, chuchote-t-elle entre deux sanglots.

Ça c'est vrai.

Je ne comprends *rien*.

— Tu es gênée... parce qu'on a couché ensemble ?

Elle ferme les yeux d'un air tendu qui trahit sa pensée : elle croit que je la juge. Je m'empresse de passer la main par la fenêtre pour ramener son regard vers moi.

— Je te défends d'être gênée à cause de ça. Sans déconner. Tu sais à quel point ça a compté pour moi ? Combien de fois j'ai repensé à toi ? C'est un choix qu'on a fait à deux, alors s'il te plaît, ne va pas imaginer que je te jugerais pour ce qui s'est passé entre nous.

Six pleure maintenant à chaudes larmes. Je veux qu'elle descende de voiture. Il faut que je la prenne dans mes bras, car je ne supporte pas de la voir aussi mal ; je souhaite faire tout mon possible pour l'apaiser.

— Je suis désolée Daniel, sanglote-t-elle. C'était une erreur. Une grosse erreur.

Elle baisse la main vers le levier de vitesse mais je me penche déjà pour retenir son geste.

— Non, attends, Six. Ne pars pas.

Après avoir réenclenché la première, elle pose le doigt sur l'interrupteur pour relever sa vitre.

Je tente une dernière fois de passer la tête à l'intérieur pour l'embrasser avant qu'elle soit hors d'atteinte.

— Six, *s'il te plaît*, dis-je d'une voix triste et désespérée qui m'étonne moi-même.

Rien à faire. Je suis obligé de m'écarter. Je tape des paumes sur la vitre mais elle démarre.

Je n'ai plus qu'à regarder ses feux arrière disparaître au bout de la rue.

Qu'est-ce qui s'est passé, bon sang ?

Je m'empoigne les cheveux en contemplant le ciel, perdu.

Ça ne lui ressemblait pas.

Ça me rend malade qu'elle ait eu une réaction diamétralement opposée à la mienne en découvrant qui j'étais, et qu'elle soit gênée par cette fameuse journée, comme si elle ne demandait qu'à l'oublier, et

moi avec.

Ça me rend dingue car j'ai tout fait pour en retenir chaque détail, comme jamais je n'en ai eu envie avec rien ni personne.

Elle n'a pas le droit. Elle ne peut pas me jeter comme ça sans la moindre explication.

Chapitre six

En retournant récupérer mes clés à l'intérieur, j'ai été incapable de fournir une explication à mes parents. Ils étaient tout penauds, pensant que c'était leur faute. Ils s'en voulaient de m'avoir charrié, mais je n'ai même pas eu le cœur de les rassurer en leur disant que le problème ne venait pas d'eux. Et pour cause : je ne sais même pas quel est le problème, au juste.

Mais plutôt crever que d'en rester là. J'exige une explication, tout de suite, *maintenant*.

Je me gare et coupe le moteur, soulagé de voir sa voiture dans l'allée devant chez elle. Je descends, claque ma portière et me dirige vers l'entrée, avant de finalement bifurquer vers le côté de la maison. Vu l'état dans lequel elle est partie il y a quelques minutes, ça m'étonnerait qu'elle soit passée par la porte principale. Elle a dû opter pour son issue de prédilection.

Arrivé devant sa chambre, je constate que la fenêtre est fermée, et les rideaux, tirés. La pièce est plongée dans le noir, mais je sais qu'elle est là. Frapper ne m'avancera à rien, donc je ne m'en donne même pas la peine. Je remonte la fenêtre puis j'écarte les rideaux.

— Six, dis-je d'un ton déterminé. J'ai beaucoup de respect pour ta règle concernant cette fenêtre, mais là c'est très dur. Il faut qu'on parle.

Silence. Elle ne répond pas. Pourtant, je sais qu'elle est dans sa chambre. Je l'entends d'ici pleurer tout bas.

— Je vais au parc. Rejoins-moi là-bas, d'accord ?

Plusieurs secondes s'écoulent en silence avant qu'elle réagisse.

— Daniel, s'il te plaît, rentre chez toi, soupire-t-elle faiblement.

Cependant, le message que cache cette voix angélique et triste me transperce le cœur. Je me recule, et de frustration, de rage ou de

désespoir – *et merde*, les trois à la fois – je balance un coup de pied dans le mur.

Je me penche de nouveau à l'intérieur en agrippant le châssis.

— Putain, Six, rejoins-moi au parc ! dis-je d'un ton vibrant de colère.

Et pour cause : je *suis* en colère. Elle me prend la tête, là !

— On ne fait pas dans l'engueulade, toi et moi. Ne joue pas à ça, c'est pas ton genre. Tu me dois une explication, bordel !

Je repousse brutalement le châssis de fenêtre et décide de retourner à ma voiture. Mais je n'ai pas fait deux mètres que je me frotte déjà le visage, frustré, à défaut de donner des coups de poing dans le vide. Je m'arrête un instant et tente de retrouver un peu de sang-froid et surtout de *patience*.

Je reviens au pied de sa fenêtre et constate, horrifié, que ses pleurs ont redoublé bien qu'elle tente de les étouffer avec son oreiller.

— Écoute, ma puce, dis-je doucement. Je regrette d'avoir dit « putain ». Et « bordel ». Pardon. Je ne devrais pas jurer quand je suis fâché mais...

J'inspire à fond.

— *Purée*, Six. *S'il te plaît*. Rejoins-moi au parc, c'est tout ce que je te demande. Si tu n'es pas là dans trente minutes, c'est fini. J'ai eu ma dose de scènes avec Val, pas question que je m'inflige encore ces conneries.

Je tourne les talons et cette fois je marche jusqu'à ma voiture avant de marquer un temps d'arrêt. Pour la énième fois, j'y retourne.

— Je ne pensais pas ce que je viens de dire, ma puce. Ce ne sera pas fini si tu ne viens pas au parc. Je serai triste, c'est tout. Parce que toi et moi, on ne se défile pas, Six. On affronte. C'est notre spécialité.

J'attends une réponse bien plus longtemps que nécessaire. Mais elle n'arrive jamais, alors je retourne à ma voiture, monte à bord et démarre en direction du parc en espérant de tout cœur que Six ne se défilera pas.

*
* *

Vingt-sept minutes s'écoulent avant que sa voiture n'arrive enfin sur le parking.

Je ne suis pas surpris. Je savais qu'elle viendrait. La réaction

qu'elle a eue ne lui ressemblait pas, elle avait juste besoin de temps pour tout digérer.

Elle approche lentement, sans me regarder une seule fois. Les yeux rivés au sol, elle passe devant moi et se laisse tomber sur la balançoire à côté de la mienne, s'agrippant aux montants en posant la tête contre son bras. J'attends qu'elle parle la première, quoique conscient qu'elle ne le fera sans doute pas.

Je remonte les mains le long de la corde et pose la tête contre mon bras, imitant sa position, puis on reste là, à fixer en silence la nuit noire qui s'étale devant nous.

— Ce jour-là, quand tu es partie, dis-je, je ne savais pas trop ce que tu attendais de moi. Je me suis demandé ce que tu pensais, si tu regrettais, si tu avais envie que j'essaie de te retrouver.

Je me penche un peu pour la regarder. Ses cheveux blonds sont ramenés derrière ses oreilles, ses yeux fermés. Mais la douleur se lit sur son visage.

— Pendant des semaines, je me suis posé plein de questions. Je t'ai attendue jour après jour, mais tu n'es jamais revenue. Je sais, on avait convenu que ce serait mieux de garder l'anonymat, mais honnêtement, par la suite, je n'ai plus eu que toi en tête. Je crevais tellement d'envie de te revoir que j'ai passé le restant du semestre dans ce foutu local à poireauter pendant une heure après la pause déjeuner. Le pire, ç'a été le dernier jour de cours. Quand la sonnerie a retenti et que j'ai dû sortir du local pour la dernière fois, j'ai eu les boules. Grave. Je me sentais con d'être si obsédé par toi. Alors quand j'ai rencontré Val, je me suis forcé à aller de l'avant avec elle parce que ça faisait du bien d'oublier un peu ce maudit placard à balais.

Je me contorsionne sur ma balançoire pour lui faire face.

— Tu me plais, Six. Énormément. Et je sais que ça paraît tordu à mort, mais ce jour-là, même si on faisait semblant, en matière d'*amour*, je n'ai jamais connu mieux.

Je me remets droit, puis je me lève pour aller m'agenouiller devant elle et l'enlacer par la taille. À mon contact, une expression de douleur passe sur son visage.

— Six, ne laisse pas cet épisode devenir un mauvais souvenir. Je t'en prie. Ce jour-là a été un des plus beaux de toute ma vie. En fait, c'était même *le* plus beau.

Elle redresse la tête en me fixant. Des larmes coulent sur ses joues.

Ça me brise le cœur.

— Daniel, murmure-t-elle.

Elle détourne encore les yeux, comme si me regarder était au-dessus de ses forces.

— Je suis tombée enceinte.

Chapitre sept

Parfois, alors que je suis sur le point de m'endormir, il m'arrive de percevoir un bruit qui me remet direct sur le qui-vive. Retenant mon souffle, je tends l'oreille en me demandant si j'ai bien entendu ou au contraire, rêvé, et je reste là, à écouter sans bouger.

Silencieux.

Immobile.

Le souffle court.

Aux aguets.

Mon attention est à son comble, ma tête posée sur les cuisses de Six ; je ne sais pas à quel moment elle a atterri là, mais mes mains sont toujours cramponnées à sa taille. J'essaie de déterminer si ces mots vont encore me tomber dessus et me broyer le cœur ou si ce n'était qu'un tour de mon imagination.

Mon Dieu, faites que j'aie rêvé.

Une larme glisse sur sa joue et vient s'écraser sur la mienne.

— Je ne l'ai découvert qu'une fois arrivée en Italie, explique-t-elle d'une voix empreinte de douleur et de honte. Je suis vraiment désolée.

Dans ma tête, je remonte le temps. Je compte les jours, les semaines et les mois pour tenter de comprendre ce qu'elle raconte car de toute évidence, elle n'est pas enceinte, là. Le cerveau en ébullition, je fais mes calculs, gomme les erreurs, reprends au début.

Six a passé presque sept mois en Italie.

Sept mois sur place, trois mois avant son départ, et un mois qu'elle est de retour.

Ça fait presque un an.

J'ai mal à la tête, mal partout.

— Je ne savais pas quoi faire, poursuit-elle. Il avait besoin de parents et je ne pouvais pas l'élever toute seule. Quand je suis tombée

enceinte, j'avais déjà dix-huit ans, alors...

Je redresse immédiatement la tête en la dévisageant.

— *Il ?* Comment...

Je ferme les yeux en soufflant lentement et lâche sa taille. Je me relève et me mets à marcher de long en large, le temps d'assimiler toutes ces révélations.

— Six, dis-je en secouant la tête. Je ne... tu veux dire que...

Je marque une pause en pivotant face à elle.

— Ne me dis pas que tu as été *au bout* ? Que tu as eu un bébé de moi ?

Elle se remet à pleurer. À vrai dire, je ne sais même pas si elle avait arrêté. L'air torturée, elle me fait signe que si de la tête.

— Je ne savais pas quoi faire, Daniel. J'étais morte de trouille.

Elle se lève pour s'approcher et étreint avec douceur mon visage.

— J'ignorais qui tu étais, donc je ne pouvais pas te le dire. Si j'avais su ton nom ou à quoi tu ressemblais, je n'aurais jamais pris cette décision sans toi.

J'écarte ses mains de mes joues.

— Arrête, dis-je, pris de ressentiment.

J'essaie tant bien que mal de le réprimer. De comprendre. De tout encaisser.

Mais c'est au-dessus de mes forces.

— Comment as-tu pu me cacher ça ? C'est pas comme si tu avais trouvé un chiot, Six. C'est...

Je secoue la tête car je ne pige toujours pas.

— Tu as eu un *bébé*. Et tu ne t'es même pas donné la peine de me prévenir !

Elle empoigne mon tee-shirt et cherche à m'expliquer encore sa version des choses.

— Mais c'est ce que j'essaie de te dire, Daniel ! Qu'est-ce que tu aurais voulu que je fasse ? Que je colle des affiches partout dans le lycée en demandant des renseignements sur celui qui m'avait engrossée dans le local technique ?

Je la regarde droit dans les yeux.

— Oui, dis-je d'un ton grave.

Elle recule, alors je m'avance.

— Oui, Six ! C'est exactement ce que j'aurais voulu ! Tu aurais dû en coller partout, diffuser un message radio, passer une annonce dans

le foutu journal ! Tu tombes enceinte de moi et tu t'inquiètes de ta *réputation* ? C'est une blague ou quoi ?

La gifle que je prends me met aussitôt la joue en feu.

Cependant, le chagrin qui se lit dans ses yeux est loin d'égaliser la douleur qui me tord le cœur, donc je ne regrette pas mes paroles, même en voyant ses larmes redoubler à un point que je n'imaginais même pas possible.

Six repart en courant à sa voiture.

Je ne la retiens pas et retourne m'asseoir sur la balançoire.

Vie de merde.

Putain de vie de merde.

Moi : T'es où ?

Holder : J'arrive chez moi, pourquoi ?

Moi : Je te rejoins dans 5 mn.

Holder : Tout va bien ?

Moi : Nan.

Cinq minutes plus tard, Holder m'attend sur le trottoir devant chez lui. Je m'arrête à sa hauteur, il ouvre la portière côté passager et monte à bord. Une fois garé et le moteur coupé, je cale les pieds sur le tableau de bord en regardant par ma vitre.

Ma colère m'étonne moi-même. Ma tristesse aussi. Je ne sais pas comment faire le tri dans tout ce que je ressens pour mettre le doigt sur ce qui, au fond, me fait le plus de peine. Pour l'instant, je n'arrive pas à déterminer si c'est le fait que je n'ai pas eu mon mot à dire dans la décision qu'elle a prise – quelle qu'elle fût – ou que, pour commencer, elle se soit retrouvée dans cette situation et obligée de prendre une telle décision.

Je suis furieux de ne pas avoir été là pour l'aider et à l'inverse, d'avoir été assez imprudent pour infliger une épreuve pareille à une fille.

Je suis triste parce que... *bon Dieu*. Parce que je suis vraiment fâché contre elle, parce que je suis bouleversé par cette nouvelle mais, même si je le voulais, aujourd'hui je ne peux plus rien y faire, et je suis là, à deux doigts de craquer sévère devant mon meilleur ami dans une voiture en

stationnement et je préférerais vraiment éviter, mais c'est trop tard.

Je fonds en larmes en frappant le volant du poing à plusieurs reprises, jusqu'à ce que l'habitacle de la voiture se referme peu à peu sur moi et que je manque d'air. Asphyxié, j'ouvre la portière, descends et balance un coup de pied dans le pneu. Je le shoote je ne sais combien de fois jusqu'à ce que mon pied commence à s'engourdir, alors je m'effondre sur le capot, en appui sur les coudes. Le front collé au métal froid, je m'efforce d'évacuer toute cette colère.

Ce n'est pas sa faute.

Ce n'est pas sa faute.

Ce n'est pas sa faute.

Quand je suis enfin assez calmé pour remonter en voiture, Holder m'observe de près, assis sans bruit sur le siège passager.

— Tu veux en parler ?

— Non.

Il hoche la tête, sûrement soulagé par mon refus.

— Qu'est-ce que tu veux faire, alors ?

J'empoigne le volant et remets le contact.

— Ça m'est égal.

J'enclenche la première.

— On n'a qu'à aller chez Breckin pour que tu te défoules sur un jeu vidéo ? suggère-t-il.

J'acquiesce et démarre en direction de chez Breckin.

— Tu n'as pas intérêt à lui dire que j'ai pleuré.

Chapitre huit

— Tu as une sale tête, remarque Holder en s'appuyant contre le casier voisin du mien. Tu as dormi cette nuit, au moins ?

Je secoue la tête. Bien sûr que non. Comment j'aurais pu ? Je savais que Six ne dormait pas non plus, donc impossible de fermer l'œil.

— Bon, tu me racontes ce qui s'est passé ou quoi ?

Je referme mon casier, laissant ma main s'attarder dessus en prenant une longue inspiration, les yeux rivés au sol.

— Non. Je sais, d'habitude, je te dis tout, mais pas cette fois, Holder.

Il donne deux petits coups successifs dans le casier près de lui, et le repousse en s'écartant.

— Six ne veut rien dire non plus à Sky. Je ne sais pas ce qui vous arrive, mais...

Il me fixe jusqu'à ce que je me décide à le regarder en face.

— Ça me plaît de te voir avec elle, Daniel. Débrouille-toi pour que ça marche.

Je le regarde s'éloigner en m'attardant un peu plus que nécessaire car mon prochain cours a lieu au bout du couloir, là où se trouve le casier de Six. Je ne l'ai pas revue depuis son départ du parc hier soir, et je ne suis pas sûr de vouloir la croiser. Je ne suis sûr de rien, en fait. J'ai une tonne de questions en tête, mais le cœur broyé à l'idée d'en poser ne serait-ce qu'une et ça m'empêche de respirer.

À la seconde sonnerie, je me décide à aller en classe. Ce matin, je me suis demandé si je ne ferais pas mieux de sécher, mais en fin de compte, j'ai pensé que ce serait pire de rester les bras croisés dans ma chambre à gamberger toute la journée. J'aime autant être occupé le plus longtemps possible aujourd'hui, car dès la fin des cours, je le sais,

il faudra bien que j'affronte la réalité.

À moins que l'heure de la confrontation n'ait déjà sonné : j'ai à peine tourné au bout du couloir que mon regard se pose sur elle.

Je m'arrête discrètement pour l'observer. À part elle, il n'y a personne. Elle se tient immobile, face à son casier. Je voudrais m'en aller avant qu'elle me voie, mais je suis incapable de détacher mes yeux. Son allure tout entière transpire le chagrin et je meurs d'envie de me précipiter pour la prendre dans mes bras... Mais je ne peux pas. Je voudrais l'engueuler, l'enlacer, l'embrasser et lui reprocher tout ce fatras d'émotions que je tente de démêler depuis hier.

Elle se retourne en m'entendant pousser un gros soupir. Je suis trop loin pour l'entendre pleurer, mais assez près pour voir ses larmes. Aucun de nous ne bouge. On reste là, à se regarder en chiens de faïence. Plusieurs instants s'écoulent et je vois bien qu'elle espère que je parle le premier.

Je m'éclaircis la voix et commence à marcher vers elle. Plus j'approche, plus ses larmes discrètes deviennent audibles. Je ne suis plus qu'à deux mètres quand je marque un temps d'arrêt. J'ai du mal à respirer.

— Est-ce qu'il...

Je ferme les yeux pour inspirer un coup, puis je tâche de finir ma phrase en gardant les yeux secs :

— Quand tu parlais de ce garçon qui t'a brisé le cœur en Italie... tu faisais allusion à lui, n'est-ce pas ? Au bébé ?

Son hochement de tête, qui confirme mon hypothèse, est à peine perceptible. Je referme les yeux en renversant la tête en arrière.

J'ignorais qu'on pouvait souffrir autant, au sens propre. La douleur est telle que je voudrais pouvoir m'arracher le cœur pour ne plus jamais ressentir ça.

C'est trop. On ne va pas parler de ça ici, dans le couloir d'un lycée.

Je tourne les talons et marche droit jusqu'à ma salle où je m'engouffre sans un regard en arrière.

Chapitre neuf

Je ne sais pas ce que je fous encore ici. J'ai envie de me tirer et je crois bien que c'est ce que je vais faire dans très exactement trente minutes. Je ne peux pas partir avant, car si je ne suis pas là au déjeuner, j'ai peur que Six se fasse des idées. Je pourrais lui proposer par SMS qu'on discute plus tard, mais pour l'instant, je ne suis même pas sûr de vouloir lui en envoyer un. Il me reste encore trop de choses à digérer, alors j'aime mieux faire l'autruche jusqu'à ce que je trouve la force de faire le point.

Je franchis les portes de la cantine et me dirige droit vers notre table. Vu que je ne pourrai rien avaler ce midi, je ne me fatigue même pas à aller chercher un plateau-repas. Breckin est à ma place habituelle à côté de Six. C'est sans doute mieux comme ça. Je doute que j'aurais eu le courage de m'asseoir près d'elle.

Elle est absorbée par le manuel sous son nez. Elle ne pleure plus. Je m'installe en face, et je sais qu'elle a conscience que je viens d'arriver, néanmoins, elle ne bronche pas d'un cil. Sky et Holder sont en pleine conversation avec Breckin, alors je guette le moment propice pour y prendre part.

En vain. Je suis incapable de prêter attention à ce qu'ils racontent. Je n'arrête pas de jeter des coups d'œil furtifs vers Six pour m'assurer qu'elle n'est pas en larmes ou voir si elle me regarde. Mais ce n'est pas le cas, à aucun moment.

— Tu ne manges rien ? s'étonne Breckin, captant mon attention.

— Pas faim, dis-je en secouant la tête.

— Tu devrais manger un peu, insiste Holder. Et dormir, aussi. Rentre chez toi te reposer.

J'opine sans protester.

— Et si tu décides de rentrer, emmène Six avec toi, ajoute Sky. Vu

vos têtes, une sieste ne vous fera pas de mal à tous les deux.

Cette fois, je ne réagis même pas. Alors que mon regard s'arrête encore sur Six, je vois une larme s'écraser sur la page devant elle. Elle s'empresse de l'essuyer et de feuilleter un autre chapitre.

Putain, j'ai l'impression d'être un vrai salaud.

Je continue de l'observer. Ses larmes coulent l'une après l'autre. Toujours prompte à les essuyer avant que ça se remarque, elle tourne mécaniquement les pages sans même les lire entièrement.

— Lève-toi, Breckin.

À ces mots, il me dévisage d'un air ahuri sans faire l'effort de bouger.

— Je voudrais m'asseoir à ta place. Allez, bouge.

Il finit par piger et s'active. Je fais le tour et au moment où je m'assois près d'elle, Six ramène les bras sur la table en les croisant devant elle et enfouit la tête au creux du coude. Peu à peu, ses épaules se mettent à trembler. Plutôt crever que de la laisser souffrir comme ça sans réagir. Je glisse une main dans son dos et approche le front de sa tempe. Silencieux, immobile, je me contente de l'étreindre tandis qu'elle sanglote dans mes bras.

— Daniel, souffle-t-elle la gorge nouée de larmes.

Elle relève la tête en me regardant.

— Je suis vraiment désolée. Je te demande pardon.

Ses larmes redoublent à un point qui devient vite insoutenable. C'en est trop de la voir dans cet état.

— Chut, dis-je dans ses cheveux. Arrête. Ne t'excuse pas.

Son corps se relâche, et peu à peu, tous les regards dans la cantine se braquent sur nous. Je veux lui dire combien je regrette de l'avoir laissée partir hier, mais d'abord, il nous faut un peu d'intimité. Je l'enlace plus fermement et passe l'autre bras sous ses jambes pour la soulever. Je me lève en la portant, sors dans le couloir et le remonte jusqu'à « notre » pièce. Blottie contre moi, elle continue de sangloter doucement. J'ouvre la porte du local technique, referme derrière nous et me laisse glisser à terre en la tenant toujours dans mes bras.

— Six, dis-je tout contre son oreille. Essaie de sécher tes larmes car j'ai mille choses à te dire.

En la sentant hocher imperceptiblement la tête contre mon torse, je me tais et j'attends qu'elle se ressaisisse à son rythme. Plusieurs minutes s'écoulent avant qu'elle ne soit assez calme pour m'écouter.

— Premièrement, je suis vraiment désolé de t'avoir laissée partir hier soir, mais ne va surtout pas croire que c'était un jugement de ma part, d'accord ? Je ne suis pas à ta place et je n'ai pas l'intention de te dire que tu as commis une erreur car d'une, je n'étais pas là et de deux, je n'ai pas la moindre idée de ce que tu as enduré.

J'ajuste notre position, étendant les jambes, ce qui l'oblige à se redresser et me regarder, puis je fais glisser une de ses jambes pour la mettre à califourchon, face à moi.

— Je suis triste, c'est tout. Ne va pas t'imaginer autre chose, OK ? J'ai le droit d'être triste et il faut que tu m'accordes un peu de temps, parce que ça fait beaucoup à encaisser en vingt-quatre heures.

Alors qu'elle acquiesce doucement, les lèvres pincées, j'essuie du pouce les sillons humides sur ses joues.

— Je me pose tellement de questions, Six. Et je sais que tu y répondras quand tu seras prête, je peux attendre. Si tu as besoin de temps aussi, je comprends.

Cette fois, elle secoue la tête.

— Non, Daniel : c'est ton fils. Tu peux me poser toutes les questions que tu veux. Seulement, je ne sais pas trop si tu es prêt à entendre les réponses...

Elle plisse les paupières pour refouler de nouvelles larmes.

— Parce que je crois que je n'ai pas fait le bon choix mais aujourd'hui on ne peut plus faire machine arrière.

Ses pleurs redoublent.

— Si j'avais su qu'il était de toi ou que je finirais par te retrouver, je n'aurais jamais fait ça, Daniel. Je ne l'aurais pas fait adopter. Mais c'est ce que j'ai fait, et maintenant tu es là mais c'est trop tard, car j'ignore où il est, et, oh ! Daniel... je te demande pardon.

J'aimerais bien qu'elle arrête. Le plus douloureux pour moi dans toute cette histoire, c'est de la voir culpabiliser.

— Écoute-moi, Six.

Je me recule un peu en tenant fermement sa tête et je la regarde au fond des yeux.

— C'est pour lui que tu as fait ce choix. Pas pour toi, ni pour moi. Tu l'as décidé dans *son* intérêt et ça, je ne t'en remercierai jamais assez. Et je t'en supplie, ne crois pas que cet événement m'ait fait changer d'avis sur toi. Ça me permet plutôt de savoir que je ne suis pas fou. Depuis un mois, je n'arrête pas de me dire que, vu la force de

mes sentiments, je dois être en train de rêver. C'est énorme – même trop, parfois. Quand je suis avec toi, je dois constamment me faire violence pour tenir ma langue car ces derniers temps, je n'ai qu'une envie, c'est t'avouer à quel point je t'aime. Seulement, ça ne fait qu'un mois qu'on se connaît, et la seule autre fois où j'ai prononcé ces mots devant une fille, c'était il y a plus d'un an. Ici même, allongé par terre. Et tu n'images pas comme je voulais que ce moment soit réel pour nous, Six. Je ne savais rien de toi, c'est vrai, mais *purée*, j'aurais bien aimé ! Et maintenant que je te connais... *pour de vrai*... je sais que ce n'est pas un rêve. Je t'aime. Et j'hallucine de savoir que c'est avec toi que j'ai partagé ce moment unique l'an dernier et que l'épreuve que tu as ensuite traversée a fait de toi la fille que tu es aujourd'hui... J'hallucine d'avoir la chance de t'aimer.

Alors que je me penche pour l'embrasser, elle essuie mes joues baignées de larmes. Je l'enlace plus fort, elle en fait autant, et je compte bien ne plus la lâcher de toute ma vie. On s'embrasse jusqu'à ce qu'elle s'écarte un peu en étreignant à son tour mon visage. Front contre front, elle continue de pleurer, mais cette fois, je le sens, c'est de soulagement.

— Je suis si heureuse que ce soit toi, Daniel... aujourd'hui comme il y a un an.

Je l'étreins de plus belle un long moment, si bien que la sonnerie finit par retentir ; le couloir se remplit et se vide, nouvelle sonnerie, mais on reste accrochés l'un à l'autre en attendant que le silence revienne de l'autre côté de la porte. De temps à autre, je plante des baisers dans ses cheveux, je caresse son dos, embrasse son front.

— Il te ressemblait, raconte-t-elle d'une voix douce, promenant les doigts sur mon bras, la joue contre mon torse. Il avait tes yeux noisette, et même s'il était un peu chauve, ça se voyait qu'il allait devenir châtain. Et puis, il avait ta belle bouche.

— Son avenir est assuré, alors : le portrait craché de son père, mais, espérons, les manières de sa mère, avec en prime, un joli petit accent italien. Ce gosse n'aura aucun souci dans la vie !

De l'entendre rire, j'en ai à nouveau les larmes aux yeux.

— C'est sûrement pour le mieux si tout ça s'est passé de cette manière, dis-je en soupirant, la joue posée sur sa tête. Si on avait décidé de le garder, je lui aurais sans doute pourri la vie avec un surnom débile. Je l'aurais peut-être appelé Boulettes de Chef, ou une

ânerie du genre. Je ne suis pas fait pour être père, pour l'instant, c'est clair.

— Non, objecte Six, tu ferais un super papa. Et un de ces jours, Boulettes de Chef sera le surnom parfait pour un de nos enfants. Mais pas tout de suite.

Cette fois c'est moi qui éclate de rire.

— Et si on n'a que des filles ?

Elle hausse les épaules.

— Encore mieux.

Je souris en la maintenant tout contre moi. Après la soirée d'hier et la séparation qui s'en est suivie, j'ai compris mon erreur. Je ne veux plus jamais revivre ça, ni la revoir dans cet état.

— Tu sais quoi ? poursuit-elle. Je viens de m'apercevoir qu'en fait, on a déjà couché ensemble. Jusqu'ici, je l'avais un peu mauvaise car si je couchais avec toi, tu aurais été le septième, et ça ferait beaucoup. Mais en fin de compte, tu restes le sixième puisque inconsciemment, je te comptais déjà.

— J'aime bien le chiffre six, dis-je. Il porte chance. En fait, c'est même mon préféré !

— Ne t'emballe pas trop non plus, tempère-t-elle. Je compte bien te faire mariner encore un peu.

— Et moi, te faire céder bientôt, dis-je pour la taquiner.

Puis, après l'avoir embrassée tendrement, je lui fais un aveu :

— Comme ça faisait peu de temps qu'on était ensemble, je ne t'en ai pas parlé pour ne pas te faire fuir mais... maintenant que je sais qu'on a un enfant ensemble, c'est moins gênant.

— Oh, non ! Qu'est-ce qu'il y a ? demande-t-elle, inquiète.

— Dans moins d'un mois, on aura notre bac. Je sais qu'à la rentrée, Sky, Holder et toi envisagez d'aller dans la même fac à Dallas. J'avais déjà postulé pour Austin, mais suite à notre rencontre, il se peut que j'aie aussi fait une demande d'inscription à Dallas. Tu sais... au cas où ça marcherait entre nous. L'idée de vivre à cinq heures de toi me plaisait moyennement.

— Quand est-ce que tu as déposé ton dossier ? répond-elle en levant un peu le menton, intriguée.

Je hausse les épaules comme si ça n'avait pas d'importance.

— Après le dîner en ton honneur chez Sky.

Cette fois, Six se redresse en me regardant directement.

— Le lendemain de notre premier rendez-vous ? Tu as fait une demande d'inscription dans ma fac alors que tu ne me connaissais que depuis *un* jour ?

Je confirme d'un signe de tête.

— Oui, mais d'un point de vue technique, je te connaissais déjà depuis un an. Vu sous cet angle, c'est beaucoup moins flippant.

Ma logique la fait sourire.

— Et alors ? Tu as été pris ?

J'acquiesce encore.

— Il se peut aussi que je me sois déjà arrangé avec Holder pour la question du logement.

Elle me décoche alors un immense sourire, qui est sans conteste le plus beau que j'aie vu de toute ma vie.

— Daniel ? C'est du sérieux. Ce truc entre nous. C'est pas rien, hein ?

— Je confirme, dis-je en opinant. Je crois bien que cette fois, on est vraiment amoureux. Finie, la simulation.

— C'est même si sérieux à présent, que je pense qu'il est temps que je te présente à mes frères.

Pour le coup, je n'opine plus. Au contraire.

— J'exagère peut-être, dis-je en secouant la tête de gauche à droite d'un air faussement affolé. Je ne t'aime pas à *ce point*.

— Mais si, tu m'aimes, rigole-t-elle. Tu es dingue de moi, Daniel. Tu es tombé amoureux à l'instant précis où je t'ai laissé me toucher les seins « sans faire exprès ».

— Non, je suis tombé amoureux avant : quand tu m'as forcé à t'embrasser avec la langue.

Elle conteste :

— Non, c'était encore avant : quand j'ai accepté de t'embrasser dans un restaurant bondé, à côté d'une couche sale.

— Non, en fait, c'était même bien avant : je suis tombé amoureux dès que tu es entrée dans la chambre de Sky avec cette cuillère dans la bouche.

— En fait, tu m'aimes depuis la première fois où tu me l'as dit, il y a un an. Ici même, dans cette pièce.

— Non, dis-je en renchérissant : je t'aime depuis l'instant où tu m'es tombée dessus en disant que tu haïssais la terre entière.

Son sourire se fane.

— Pareil pour moi, quand tu as répondu que tu les détestais tous aussi.

— C'est vrai, à l'époque, j'avais une dent contre tout le monde. Mais ça c'était avant, dis-je. Avant de te rencontrer.

— Je t'avais bien dit que j'étais indétestable, sourit-elle, espiègle.

— Et je t'ai déjà dit que ce mot n'existait pas.

Sur ce, Six plonge son regard dans le mien en joignant nos mains. Comme très souvent, on se fixe en silence, sauf que là, je vis l'instant de tout mon être, elle m'habite entièrement, et c'est un sentiment nouveau, profond, intense. Alors je comprends qu'on ne sera jamais aussi forts seuls, chacun de notre côté, qu'on ne l'est à présent à deux.

— Je t'aime, Daniel Wesley, chuchote-t-elle.

— Je t'aime, Seven Marie Six Cendrillon Jacobs.

Elle s'esclaffe.

— Merci de ne pas être un sale con, en fin de compte.

— Merci à toi de ne jamais m'avoir demandé de changer.

Tout en remerciant l'univers de l'avoir remise sur mon chemin, je me penche et j'embrasse le sourire qui éclot sur ses lèvres.

Ma petite gueule d'ange.

1. Référence au titre d'un épisode de *South Park*, qui est aussi une allusion grivoise aux testicules de l'un des personnages.

Épilogue

— Mais qu'est-ce que tu as, Daniel ? s'impatiente Chouquette en reposant brusquement son stylo sur la table.

J'arrête de pianoter sur sa surface en bois.

— Rien.

Je ne pensais pas que ma nervosité était si flagrante. Surtout pour une gamine de treize ans.

— Si, je vois bien que ça ne va pas, insiste-t-elle.

Elle écarte son cahier de devoirs et croise les bras en se penchant vers moi.

— Tu as rompu avec Six ?

— Non.

— C'est elle qui a rompu avec toi ?

— Tu *plaisantes* ! dis-je sur la défensive.

— Tu as des ennuis au lycée ?

Je réfute d'un signe de tête et jette un œil à l'écran de mon portable pour vérifier l'heure. Encore dix minutes et j'y vais. J'ai juste besoin de dix petites minutes supplémentaires.

— Tu l'as mise enceinte ? s'acharne Chouquette.

Mon poulx s'emballe tandis que je lui décoche un regard mauvais. En théorie, je ne peux pas nier puisque... Bref.

— J'y crois pas ! s'exclame Chouquette. Tu l'as mise enceinte ? Daniel ! Les parents vont te tuer !

Pile quand elle recule en portant une main à sa bouche d'un air halluciné, ma mère fait son entrée dans la cuisine.

— Mais tu es bête ou quoi ? insiste ma sœur en me dévisageant, sans se douter que notre mère est maintenant dans son dos. Même à treize ans, je sais ce que c'est qu'un rapport sexuel protégé. J'arrive pas à croire que tu l'aies mise enceinte !

Je secoue la tête sans répliquer, trop énervé pour lui expliquer que *non*, Six n'est pas enceinte.

Clouée sur place, ma mère me fixe avec des yeux ronds. Alors qu'elle se couvre à son tour la bouche, cette fois c'est mon père qui débarque. Chouquette se retourne vivement en l'entendant.

— Qu'est-ce qui se passe ? s'étonne-t-il. On dirait que vous avez vu un fantôme !

Je n'ai pas l'occasion de démentir ou de rembarquer ma sœur, que ma mère pivote face à mon père en me pointant du doigt.

— Il l'a mise enceinte, murmure-t-elle avec incrédulité. Ton fils a mis sa petite amie enceinte.

Mon père la fixe sans réagir. J'ai conscience que je devrais me lever sur-le-champ pour me défendre et nier en bloc avant qu'ils ne s'enflamment trop, sauf que d'un point de vue technique, tout ce qu'ils disent est vrai.

J'ai effectivement mis Six enceinte.

Néanmoins, c'était il y a plus d'un an et ça, personne ici ne le sait et n'a *besoin* de le savoir. Alors qu'aujourd'hui, une chose est sûre, Six n'est pas enceinte de moi. Je suis bien placé pour le savoir : ça fait plus de trois mois qu'on sort ensemble et il va sûrement s'en écouler trois de plus avant qu'elle accepte de rompre ce pain-là avec moi.

Nulle, cette métaphore. Ça ne veut rien dire.

Qu'elle accepte de... sauter cette barrière ?

Nan, pas très sexy.

De franchir cette ligne d'arrivée ?

Non plus. Ce sera plutôt une ligne de départ.

Que je lui donne la fessée ?

Trop vulgaire.

Que je trempe mon biscuit ?

— Daniel ? interroge mon père d'un ton qui me fait revenir sur terre.

Il n'a pas l'air ravi, mais pas fâché non plus, ce qui m'étonne vu qu'il vient d'apprendre qu'il va peut-être devenir grand-père alors qu'il n'a que quarante-cinq ans. Il semble surtout... perplexe.

— Comment se peut-il que Six soit enceinte ? Chaque fois que tu rentres après l'avoir vue, tu continues de prendre ces douches si interminables que ça en devient gênant.

Mais je vous jure ! Pourquoi il faut toujours qu'il mette ça sur le tapis ?

Je lance un regard agacé à Chouquette.

— Six n'est pas enceinte, dis-je en mode « annonce générale ». Chouquette a une imagination débordante, c'est tout.

Tous les trois soupirent en chœur. Une main sur la poitrine, ma mère nous lâche un petit : « Oh ! Seigneur, ben merde alors, nom de Dieu, *merci* ! » Et après ce chapelet de blasphèmes, elle souffle un coup pour se calmer.

Comprenant que je dis la vérité, ma frangine lève les yeux au ciel en reprenant son cahier.

— Mais alors si elle n'est pas enceinte, qu'est-ce qui te rend aussi nerveux ?

Ah, c'est vrai. Avec ce petit intermède, j'en aurais presque oublié ce qui m'attend. Dès que le programme de la soirée me revient à l'esprit, je dois inspirer lentement par le nez pour rappeler à mes poumons qu'ils ont besoin d'air.

— Qu'est-ce qui t'arrive, Danny ? dit mon père. Elle t'a quitté ?

Je laisse retomber ma tête entre mes mains, soûlé par leur curiosité.

— Non, dis-je en grognant. On n'a pas rompu, elle n'est pas enceinte, on ne couche pas ensemble, et tout va bien au lycée !

Cette fois je me lève en faisant les cent pas. Je suis à deux doigts de craquer devant eux. Finalement, je me retourne, les mains plantées sur les hanches.

— Je suis juste un peu flippé, d'accord ? Je suis censé la rejoindre chez elle pour rencontrer ses frères. Tous en même temps. Genre là, *maintenant*.

Mon père semble amusé, ce qui me fout légèrement les boules.

— Elle en a combien ? s'enquiert gentiment ma mère comme si elle s'apprêtait à dire les quelques mots d'encouragement dont j'ai terriblement besoin.

— Quatre. Et ils sont tous plus âgés.

Elle pince les lèvres en acquiesçant insensiblement.

— Eh ben, fait-elle dans un murmure. Tu es fichu, Daniel.

Sur ce, elle tourne les talons et s'éloigne dans la cuisine, et je reste séché sur place, à me demander où sont passés ses conseils.

Ce sourire horripilant toujours aux lèvres, mon père dodeline de la tête.

— Six me déplaît vraiment, dit-il. En fait, je commence à la

détester. Ça fait maintenant trois mois, et elle s'en tient *encore* à ce trophée ?

— Arrête, papa, j'interviens tout de suite. Je te défends de parler de ma vie sexuelle. Et surtout, de faire des analogies merdiques pour illustrer le fait que Six me fait attendre.

— Pardon ! se défend-il en rigolant, paumes levées. En plus, parfois j'oublie que ta sœur est encore mineure.

Il lui donne une tape sur l'épaule.

— Désolé, Chouquette. Plus jamais je ne parlerai devant toi de la copine de ton frère qui refuse qu'il tire sur cet oiseau moqueur.

Il écarte une chaise pour s'asseoir à la table. Chouquette et moi grognons de concert.

— Merci beaucoup papa, ronchonne-t-elle. Tu viens de gâcher mon roman préféré avec cette référence.

Il lui décoche un clin d'œil avant de revenir à moi.

— Ça va bien se passer, Danny, conclut-il d'un ton confiant. Surtout, évite d'être toi-même, et ils seront obligés de t'adorer !

Je ramasse mon blouson sur le dossier de ma chaise et l'enfile en quittant la cuisine.

— Vous êtes tous vraiment chiants, dis-je entre mes dents avant de claquer la porte derrière moi.

*
* * *

Je ne me rappelle pas mon arrivée chez elle, ni ma réaction durant les présentations. Je ne me souviens même pas comment je suis arrivé dans la cuisine, mais voilà, je suis là, assis à table face aux regards scrutateurs des quatre hommes les plus intimidants que j'aie jamais rencontrés. J'avais espéré qu'on passerait le repas à s'empiffrer sans que personne ne s'adresse directement à moi.

Ça a duré une bouchée, et encore.

L'un d'eux vient de m'interroger sur mes projets post-bac, le problème c'est que je ne sais plus trop duquel des frères il s'agit. Étant le seul blond, c'est celui qui ressemble le plus à Six, mais c'est aussi le plus baraqué. À côté de ses paluches, sa fourchette a l'air d'un cure-dents.

Je me renfrogne en regardant la mienne : entre mes doigts, on dirait une spatule. Je la repose sur la table avant qu'ils ne remarquent

la taille minuscule de mes mains comparée aux leurs.

Sous la table, Six me donne une petite tape sur la cuisse pour me rappeler de répondre à la question posée. Je me racle discrètement la gorge.

— Je ne sais pas trop.

Comparé à eux, on croirait entendre un gamin de dix ans. C'est bien la première fois que je m'interroge sur le timbre de ma voix ou sur la perception que les autres peuvent en avoir. C'est aussi la première fois que j'envisage de rompre avec Six, sauf que... *non*. Tant pis s'ils sont flippants ou s'ils me détestent. Pas question que je rompe avec elle.

— Mais tu comptes faire des études, au moins ? poursuit Evan.

Lui, j'ai retenu son prénom. C'est le plus proche en âge de Six, mais aussi le seul qui m'a souri en se présentant tout à l'heure, alors j'ai veillé à bien le mémoriser. Comme ça, si les trois autres décident de me sauter à la gorge, je pourrai appeler Evan au secours puisque, a priori, c'est le seul qui serait susceptible de prendre ma défense.

— Oui, c'est prévu, dis-je en hochant la tête avec assurance.

Enfin une question à laquelle je peux répondre.

— Je suis inscrit dans la même fac que Six.

Evan opine lentement, digérant cette réponse en même temps que sa bouchée.

— Et si vous ne sortez plus ensemble d'ici là ? enchaîne le plus baraqué.

— Ferme-la, Aaron, intervient Six en levant les yeux au ciel.

Elle m'étreint la main sous la table.

— Arrête d'être hostile.

Aaron ne me quitte pas des yeux.

— C'est l'impression que tu as ? demande-t-il froidement. Moi, je voyais ça comme un simple échange de politesses.

Je secoue la tête, ravalant la boule dans ma gorge.

— Non, ça va. Je comprends. J'ai deux sœurs. D'accord, l'une d'elles est plus âgée, mais ça m'empêche pas d'en faire baver les petits cons qu'elle ramène à la maison. Et je ne vous parle même pas de Chouquette. Le premier qu'elle nous présentera n'aura aucune chance. Ce pauvre gosse n'est même pas encore au courant qu'elle existe, mais je le déteste déjà.

Le frère assis juste en face de moi esquisse un mince sourire. Je me

fais peut-être des films, mais une chose est sûre, son air revêché du début s'est dissipé.

— Chouquette ? s'étonne Aaron. Six nous a dit que tu donnais des surnoms à tout le monde. C'est comme ça que tu appelles ta petite sœur ?

Je confirme d'un signe de tête.

— Et Six, c'est quoi son surnom ? demande celui assis juste en face de moi.

Je crois bien qu'il s'appelle Michael. Mais j'ai une chance sur deux de me tromper vu que ça peut aussi bien être le prénom du quatrième frère à l'autre bout de la table. C'est soit ça, soit Zachary.

Six me cogne de nouveau la jambe et je me rends compte qu'il attend toujours ma réponse.

— Cendrillon, dis-je brusquement.

Aussitôt, tout le monde me dévisage, attendant que je développe. Je ne suis pas sûr de le vouloir. Comment expliquer à quatre frangins que vous surnommez leur petite sœur Cendrillon car vous avez vécu avec elle une séance de cul aussi fortuite que torride dans le local technique du lycée ?

— Pourquoi tu l'appelles comme ça ? répète Aaron avant de se tourner vers son frère en bout de table. Zach, tu n'as pas eu une tortue baptisée Cendrillon, à une époque ?

Zach. C'est le plus discret des quatre.

— Non, répond-il en rectifiant : c'était Ariel. J'avais un faible pour la Petite Sirène.

— Tu n'as toujours pas répondu, reprend celui que, par élimination, je suppose à présent être Michael. Pourquoi tu la surnommes Cendrillon ?

En entendant Six glousser tout bas, je devine qu'elle trouve la scène très amusante alors que, pour ma part, j'abrégerais bien mon supplice en m'étouffant sur un os de dinde.

— Je l'appelle Cendrillon parce que la première fois que je l'ai vue, je l'ai trouvée trop belle pour être vraie. Les filles comme elle n'existent que dans les contes de fées ou en rêve.

Je suis très fier de ma réponse. J'ignorais que j'étais capable de baratiner comme ça sous pression.

Le discret se redresse sur sa chaise. Zach, donc.

— Si je comprends bien, tu fantasmes sur notre frangine ?

Je... hein ?

— Bon Dieu, Zach ! s'emporte Six. Ça suffit, tous les quatre ! Arrêtez de prendre un malin plaisir à le cuisiner !

Les quatre frangins se mettent à rigoler. Evan me décoche un clin d'œil et tous se remettent à manger dans la bonne humeur.

Néanmoins, je n'ai toujours pas le courage d'attraper ma fourchette devant eux.

— On te fait marcher ! me lance Zach en riant. On n'en a jamais l'occasion, vu que tu es le premier mec que Six accepte de nous présenter.

Je pivote vers elle. Ce petit détail que j'ignorais n'est pas pour me déplaire.

— C'est vrai, je suis le premier ? Tu n'as jamais présenté d'autre mec à tes frères ?

Six sourit et confirme en secouant le menton.

— Pourquoi je l'aurais fait ? Aucun ne méritait de les rencontrer.

— Bon sang, je t'adore, ma belle, dis-je en trouvant finalement le courage de saisir ma fourchette, qui n'a soudain plus une tête de spatule.

J'attaque par une énorme bouchée.

Ses quatre frères me fixent sans rien dire.

Mais le sourire aux lèvres.

*
* *

Je m'écroule sur le lit de Sky en poussant un gros soupir et j'atterris sur le dos à côté de Holder, qui est calé contre la tête de lit.

— Je vois que tu as survécu à la rencontre des quatre frères, dit-il en me lançant un regard.

— Pourtant, c'était pas gagné. Mais je crois qu'à la fin, je me les suis mis dans la poche.

— Comment y es-tu arrivé ? s'enquiert Sky, assise de l'autre côté de Holder, le nez sur son téléphone.

— Je leur ai donné des surnoms. Ils m'ont trouvé très drôle.

— Dans tes rêves, Daniel, rigole Holder.

— Où est Six ? demande Sky.

— Elle n'avait pas envie de venir.

Je me remets debout d'un bond.

— D'ailleurs, j'y retourne. Je passais juste informer Holder que je n'étais pas mort.

Avant de franchir la fenêtre de sa chambre, je vois son visage se chiffonner, ce qui me chiffonne aussi vu que Sky ne fait jamais la tête. C'est une des personnes les plus joyeuses que je connaisse.

À la réflexion, ça m'a chiffonné aussi que Six ne veuille pas passer ici ce soir. D'ailleurs, c'est curieux, elle a aussi décliné hier.

Soudain, je comprends qu'il y a un problème entre elles.

— Qu'est-ce qui se passe, Miss Nib ?

Sky relève vivement la tête en se forçant à sourire.

— Rien.

Je reviens vers le lit.

— Mytho. Quand as-tu parlé à ma copine pour la dernière fois ?

Haussant les épaules, elle scrute encore son portable. Holder, qui est aussi intrigué que moi, glisse un bras autour de son cou.

— Hé, qu'est-ce qui ne va pas, ma puce ? dit-il gentiment.

Il l'attire contre lui et l'embrasse sur la tempe juste au moment où une larme glisse sur sa joue ; elle s'empresse de l'essuyer mais ça n'échappe pas à Holder. Il se redresse en pivotant en même temps que je me rassois sur le lit.

— Sky, dis-nous ce qu'il y a, insiste-t-il en l'incitant à le regarder.

Mais Sky reste évasive, presque indifférente.

— C'est sûrement pas grand-chose. Elle doit être fatiguée, un truc du genre.

— Qui ça ? Six ? dis-je avec surprise.

Elle acquiesce.

Sa supposition me laisse perplexe. Six avait l'air en forme ce soir.

— C'est que, ça fait trois jours que les vacances de Noël ont commencé et elle n'est pas passée me voir une seule fois, explique Sky. Elle n'a pas non plus répondu à mes textos ni à mes appels. Je pense qu'elle est fâchée, mais je n'ai aucune idée de pourquoi.

Je me relève d'un bond.

— OK, bon, on va régler ça, dis-je un peu affolé. Elle n'a pas le droit d'être fâchée contre toi. Je vous défends de vous disputer.

Je commence à arpenter la pièce. Holder m'observe de son air intimidant, les yeux plissés.

— Du calme, Daniel. Les disputes, ça arrive.

Mais je ne suis pas d'accord. Alors je recommence à faire les cent

pas.

— Pas Sky et Six. Elles sont différentes, Holder. Tu le sais. C'est pas leur genre de se prendre la tête. Elles n'ont pas le *droit*. On est censés aller en fac ensemble. Elles vont devenir colocos.

Je marque un temps d'arrêt.

— On forme une équipe, mon pote. Six et moi, et Sky et toi. Toi et moi, Six et Sky. Il ne faut pas qu'elles rompent ! Je les en empêcherai.

Alors que je suis déjà à la fenêtre, Sky me supplie de ne pas en faire tout un plat, mais il est trop tard pour ça. Le cœur battant, j'escalade la fenêtre de la chambre de Six. Il est hors de question que cette situation s'enlise un jour de plus.

Étendue sur son lit, Six regarde pensivement le plafond. Mon intrusion ne lui tire aucune réaction.

— Qu'est-ce qui ne va pas ?

— Rien, répond-elle d'emblée.

Mytho.

Je pose un genou sur le lit et m'avance au-dessus d'elle.

— Arrête, dis-je en attrapant son menton pour l'obliger à me regarder. Pourquoi tu es énervée contre Sky ?

À son expression, je vois bien que ma question la surprend sincèrement.

— Je n'ai rien contre Sky, se défend-elle, heurtée.

J'aimerais être soulagé, mais si ce n'est pas Sky, quelque chose d'autre la tracasse, c'est évident.

Elle semble inquiète. Voire tourmentée. Je me sens bête de ne pas m'en être aperçu plus tôt ; c'est vrai que pendant le dîner, elle était plus calme que d'habitude.

Et hier soir, pareil : elle était particulièrement silencieuse.

Merde. Si ça se trouve, c'est après *moi* qu'elle en a.

— Je suis désolé, Six.

Elle me regarde sans comprendre.

— De quoi ?

Je hausse les épaules.

— Je ne sais pas. De ce que je t'ai fait. Il m'arrive de faire ou dire des trucs vraiment cons mais je ne m'en rends même pas compte jusqu'au jour où je blesse quelqu'un. Donc si c'est ça le problème, excuse-moi, dis-je en plantant un baiser sur sa bouche. Je suis désolé, Six.

Comme elle me repousse doucement, je m'assois sur les talons. Elle se redresse face à moi.

— Tu n'as rien fait de mal, Daniel. Tu es parfait.

J'adore cette réponse, mais ça n'explique toujours pas ce qui la contrarie.

— C'est que...

Elle baisse les yeux sans achever sa phrase.

— Si je te raconte un truc... tu jures de ne jamais le répéter à Holder ?

Je m'empresse d'acquiescer. Je serai toujours là pour lui, mais jamais de la vie je ne trahirais Six.

— Juré.

D'un regard appuyé, elle me fait clairement comprendre que j'ai intérêt à tenir parole car ce qu'elle s'apprête à me raconter, c'est du lourd.

Cette lueur dans ses yeux ne me dit rien qui vaille. Elle se lève en vitesse pour aller récupérer son ordinateur portable sur son bureau et revient sur le lit.

— Je voudrais te montrer quelque chose.

Elle ouvre l'écran et affiche une fenêtre réduite avant de le tourner vers moi.

— Je t'en supplie, n'en parle à personne, Daniel.

Je tire le portable vers moi et commence à lire.

Des mots tels que « récompense » et « enfant porté disparu », ainsi que des dates, des dépositions et des photos défilent sous mes yeux. Ce que je ne comprends pas, c'est le lien logique apparemment établi entre ces mots à l'écran et la photo de cette fillette qui ressemble trait pour trait à Sky.

— C'est quoi, tout ça ?

Six me reprend l'ordi des mains.

— Je ne sais pas trop, répond-elle. Pendant mon séjour en Italie, j'ai laissé mon ordi ici. Il y a quelques jours seulement, j'ai remarqué que tous ces liens étaient dans mon historique depuis plusieurs mois. Je ne sais pas quoi faire, Daniel.

Elle contemple l'écran, pensive.

— C'est elle. C'est Sky. Je la questionnerais bien, mais à mon avis, si elle était au courant, elle m'en aurait parlé.

Je suis encore en train d'essayer d'assimiler les documents que je

viens de voir et les explications que vient de fournir Six.

— Et si c'était Karen qui s'était servi de mon ordinateur ? Ou Holder ? Ou carrément quelqu'un d'autre ? Rien ne prouve que ce soit Sky, mais si je lui parle de ces recherches, j'ai peur de soulever un problème qu'elle n'a même pas envie de connaître.

Contrairement à elle, pour moi, c'est tout vu. J'attrape l'ordi et me lève.

— Six ? Ce n'est pas le genre de découvertes qu'on garde pour soi. Si tu ne crèves pas l'abcès tout de suite, rien ne sera plus jamais pareil entre vous, car tu te sentiras trop coupable pour lui parler. Viens, dis-je en l'entraînant par la main. On va arracher le pansement d'un coup sec, ça fera moins mal.

Six écarquille les yeux avec effroi, mais tant pis. Il ne faut pas qu'elle garde un truc pareil sur le cœur.

Elle se lève, mais avant d'escalader sa fenêtre, je la serre dans mes bras, je dépose un baiser dans ses cheveux et lui souffle que tout va bien se passer.

— Si ça se trouve, ça n'a aucun rapport avec elle, dis-je. C'est peut-être une simple coïncidence.

*
* *
*

Debout au pied du lit de Sky, nous observons sa réaction. Holder tient le portable sur ses genoux tandis qu'elle se couvre la bouche d'une main. Tous deux fixent l'écran avec des yeux ronds.

Ils ne disent rien.

— Je suis désolée, commence Six. Je ne sais pas de quoi il s'agit, ni qui a effectué cette recherche... et je ne savais pas comment t'en parler. Ni comment ne *pas* t'en parler.

Sky finit par se détourner de l'écran sans pour autant se tourner vers Six. C'est plutôt à Holder qu'elle glisse un regard. Placide, il l'observe, puis pousse un soupir et referme tranquillement l'ordinateur.

Leur réaction est super bizarre. Je m'attendais à quelques larmes. Voire deux ou trois cris accompagnés d'objets volants qu'il aurait fallu esquiver pour ne pas se les prendre à la figure.

Holder repousse le portable vers Six.

— On n'a pas besoin d'en voir plus, annonce-t-il. Sky est déjà au

courant.

Six en a le souffle coupé, alors je lui prends la main, tandis que Sky se lève en même temps que Holder. Elle s'approche et pose les mains sur les épaules de Six en la couvant tendrement du regard.

— Je t'en aurais bien parlé, Six, explique-t-elle. Mais si un jour ça vient à se savoir... ce n'est pas moi qui en subirai les conséquences, mais Karen. C'est la seule raison pour laquelle je ne t'ai rien dit.

Les yeux écarquillés, Six semble blessée, mais je vois bien qu'elle s'efforce aussi d'être compréhensive.

— Alors c'était Karen ? murmure-t-elle en reculant d'un pas.

Sky acquiesce.

— Tout ce que tu as lu sur mon enfance est vrai.

D'un regard à Holder, elle lui demande s'il consent à ce qu'elle en dise plus. Ce dernier lui fait signe que oui, mais il me décoche ensuite son regard qui tue, sous-entendu : tout ce que je vais entendre est strictement confidentiel.

— Karen a fait ce qu'il fallait car mon père était un monstre, raconte Sky.

Voyant ses yeux s'emplir de larmes, Holder s'approche dans son dos pour la serrer doucement dans ses bras.

— J'ai tout découvert grâce à Holder, c'est lui qui m'a rafraîchi la mémoire. Ça s'est passé pendant ton séjour en Italie.

Je lance un regard à Holder.

— Mais comment tu as su ?

L'espace de quelques secondes, il me toise en silence. À sa tête, on dirait qu'il regrette de ne pas m'en avoir parlé, mais je ne lui en veux pas. Ce ne sont pas mes affaires.

— Je l'ai reconnue. Avant d'emménager ici, on habitait la maison voisine avec Less. On était amis tous les trois. L'enlèvement s'est produit sous mes yeux.

Six et moi nous mettons à arpenter lentement la pièce. Ça fait beaucoup à encaisser. Je ne suis même pas sûr de vouloir en savoir aussi long sur eux. Garder un tel secret... ça vous colle une grosse pression. Désormais ils savent que je sais, et je n'aime pas ça. Je préférerais l'état dans lequel étaient les choses hier. La vie était plus simple avant qu'on me mette toutes ces révélations dans le crâne. Maintenant je dois faire comme si de rien n'était, seulement, c'est *énorme*. Que Sky et Holder se sentent obligés de nous confier ce genre

de choses me dépasse.

— J'ai mis Six enceinte ! dis-je de but en blanc, quelque peu soulagé de libérer ma conscience. Ça remonte à l'an dernier. La fille du local technique, c'était elle, j'explique à Holder.

Je lui en ai déjà parlé un jour, donc je sais qu'il comprendra la référence.

— On a couché ensemble sans même savoir quelles têtes on avait. Elle est tombée enceinte et elle l'a découvert en Italie. Elle ne savait pas qui j'étais et elle avait peur, alors elle a fait adopter notre fils et...

Je marque une pause en me tournant vers eux trois, je relâche les mains le long du corps et inspire un bon coup avant d'ajouter :

— Oui : Six et moi, on a eu un bébé.

À en juger par le regard que me lance Six, je ne suis plus si parfait.

— Daniel ! chuchote-t-elle. Qu'est-ce qui te prend ?

Elle est fâchée, blessée que, comme ça, d'un coup, je balance le plus gros secret de toute son existence.

— Il fallait que j'égale les choses, dis-je en étreignant ses épaules. On était obligés de leur dire : on vient d'apprendre un secret énorme sur eux, donc à moins de leur confier le nôtre, nos relations auraient été déséquilibrées. Ça aurait été bizarre.

Je ne sais pas si je m'exprime clairement.

— Six ? murmure Sky. C'est vrai ?

Six s'écarte en baissant les yeux. Elle opine, honteuse.

— Pourquoi tu ne m'as rien dit ?

— Et toi, Sky ? fait Six en relevant vivement la tête. Pourquoi tu ne m'as pas dit que ce n'était même pas ton vrai prénom ? réplique-t-elle sur la défensive.

D'un lent hochement de tête, Sky lui concède le point, comprenant qu'elle ne peut pas trop en vouloir à Six, et inversement. Nous voilà quittes. On reste plantés là, au milieu de la chambre, le temps pour chacun d'assimiler toutes ces révélations.

— On n'a qu'à prêter serment, dis-je d'un ton décidé en crachant dans ma paume. Tout ce qu'on vient de dire ne sortira jamais de cette pièce.

Je tends la main entre nous pour les inviter à m'imiter.

— Pas question que je serre ta main pleine de bave, décline Sky d'un air dégoûté.

Six croise mon regard.

— Moi non plus, refuse-t-elle, le nez froncé.

Je secoue la tête, incrédule.

— C'est un pauvre petit crachat ! T'as pas de mal à fourrer ta langue dans ma bouche, mais ça te gêne de toucher un peu de bave ?

Elle grimace.

— C'est différent !

Holder s'avance en levant l'auriculaire, ce qui me fait bien marrer.

— Sans déconner, Holder ? Tu veux qu'on prête serment en croisant les petits doigts ?

Il me lance un regard noir.

— Et alors, où est le mal à ça ? riposte-t-il. Allez, essuie-toi la main comme un homme et attrape mon doigt, putain.

J'hallucine de ce que je m'apprête à faire. On a cinq ans ou quoi ?

Docile, je m'essuie sur mon jean, puis on s'approche de lui pour joindre nos petits doigts en se regardant tour à tour dans les yeux. On ne dit rien, ce n'est pas la peine. On sait tous que, quoi qu'il arrive, ce qu'on a appris ce soir les uns sur les autres ne sortira pas de cette pièce. Jamais.

Sur ce, on recule pour observer une minute de silence... qui s'éternise. La situation devenant gênante, je me tourne vers Six.

— On va faire un tour au parc ?

Elle accepte avec un soupir de soulagement.

— Volontiers.

Merci mon Dieu.

— Dîner chez moi demain soir : ça tient toujours pour vous ? dis-je à Sky et Holder.

— Bien sûr, acquiesce ce dernier. Tant que tu me garantis que ton père aura interdiction d'aborder les sujets gênants...

À croire que Holder ne connaît toujours pas ma famille depuis le temps !

— C'est mon père, Holder : si je lui interdis quoi que ce soit, il le prendra comme un défi.

Holder éclate de rire. Je m'avance pour les prendre lui et Sky dans mes bras, non sans entraîner Six dans cette accolade.

— Bon sang, qu'est-ce que je vous aime, les copains !

Tous s'écartent en grognant mollement.

— Va t'occuper de ta chérie, toi ! ordonne Holder.

Je lance un clin d'œil à Six en l'orientant vers la sortie.

Je sais que ce ne sera pas pour ce soir, mais quand même, je suis curieux de savoir d'ici combien de temps elle m'autorisera enfin à lui faire sauter le bouchon.

Nan. Encore un peu trop salace.

À lui écraser le hamburger ?

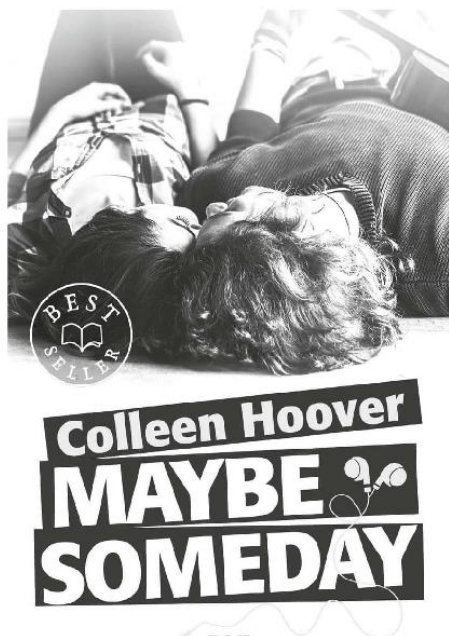
Oh mon Dieu, ignoble.

À planter ma fleur dans son jardin ?

Mais Daniel, tu craques ou quoi ?

À lui faire l'amour ?

Oui. Voilà. C'est exactement ça.



PKJ vous offre les deux premiers chapitres
de *Maybe Someday*, disponible en poche !

Prologue

Sydney

J'ai fichu mon poing dans la tronche d'une fille. Pas n'importe quelle fille. Ma meilleure amie. Ma coloc.

Enfin, depuis cinq minutes, je devrais plutôt dire mon ex-coloc.

Elle s'est presque aussitôt mise à saigner du nez et, sur le moment, je m'en suis voulu. Puis je me suis rappelé quelle petite salope, quelle menteuse c'était, alors ça m'a donné envie de recommencer. Jusqu'où je serais allée si Hunter ne s'était pas interposé ?

C'est donc lui qui a pris à sa place. Malheureusement, il s'en est très bien tiré. Beaucoup mieux que ma main.

Mettre un coup de poing, ça fait dix fois plus mal que je ne l'aurais imaginé. Mais je ne passe pas ma vie à imaginer ce qu'on éprouve à boxer les gens. N'empêche que l'idée me démange encore quand je vois apparaître un SMS de Ridge sur mon téléphone. Celui-là aussi, je l'attends au tournant. Je sais que, techniquement parlant, il n'a rien à voir dans la situation pourrie que je traverse, mais il aurait pu se manifester un peu plus tôt. Alors, oui, je le cognerais bien à son tour.

RIDGE : ÇA VA ? TU VEUX MONTER JUSQU'À CE QUE LA PLUIE S'ARRÊTE ?

Bien entendu, je n'ai aucune envie de monter. J'ai assez mal au poing comme ça. Si je décidais d'aller rejoindre Ridge dans son appartement, ça serait encore pire une fois que j'en aurais fini avec lui.

Je jette un coup d'œil vers son balcon ; j'aperçois sa silhouette, tournée vers moi, adossée à la porte-fenêtre, son téléphone à la main. La nuit est presque tombée, mais les réverbères du parc illuminent son

visage et je distingue ses yeux noirs et son petit sourire triste. Au fait, pourquoi suis-je en rogne contre lui ? De sa main libre, il dégage les mèches de son front, comme pour mieux souligner son air inquiet. À moins que ce ne soit une expression de regret. Comme il se doit.

Je préfère ne pas répondre, alors il hausse les épaules, l'air de dire « c'est toi qui vois », puis referme la porte-fenêtre derrière lui.

Je range mon téléphone dans ma poche avant qu'il ne soit complètement inondé, et contemple le parc de la résidence où je vis depuis deux mois. Quand nous avons emménagé ici, le brûlant été du Texas achevait d'avaloir les restes du printemps, mais ce jardin semblait vouloir encore s'accrocher à la vie. D'éclatants buissons d'hortensias bleu vif et mauves longeaient les allées menant des immeubles à la fontaine centrale.

Au cœur de l'étouffant mois d'août, cette dernière est tarie depuis longtemps, et les hortensias n'affichent plus qu'un souvenir flétri de mon excitation lorsque Tori et moi nous sommes installées ici. Une triste ambiance qui reflète mon état d'esprit aujourd'hui. Triste et flétri.

Assise au bord de la silencieuse fontaine en ciment, les coudes appuyés sur les deux valises qui contiennent à peu près tout ce que je possède, j'attends le taxi. Je n'ai aucune idée de l'endroit où il va me conduire, tout ce que je sais c'est que je préfère me retrouver n'importe où plutôt qu'ici. Autrement dit, je suis à la rue.

Je pourrais appeler mes parents, mais ce serait le meilleur moyen de me voir infliger tous les « On te l'avait bien dit » de la Terre.

On t'avait bien dit de ne pas partir si loin, Sydney.

On t'avait bien dit de ne pas t'engager avec ce garçon.

On t'avait bien dit que si tu choisissais la prépa de droit plutôt que la musique, nous paierions tes études.

On t'avait bien dit de sortir le pouce avant de frapper.

Bon, ils ne m'ont sans doute jamais vraiment parlé de techniques de boxe, mais eux qui ont constamment raison sur tout, ils auraient peut-être dû.

Je serre le poing, ouvre les doigts, les referme. Ma main me fait encore très mal, je devrais y mettre de la glace. Dire que les mecs passent leur temps à taper avec. Ça craint.

Et vous savez aussi ce qui craint ? La pluie. Elle trouve toujours le pire moment pour tomber, comme maintenant, alors que je n'ai nulle

part où aller.

Le taxi s'arrête enfin devant moi. Je me lève, pose mes valises sur leurs roulettes, les tire jusqu'à ce que le chauffeur sorte pour m'aider à les ranger dans le coffre. C'est là que mon estomac se retourne : je n'ai pas mon sac.

Merde.

Je regarde autour de moi, d'abord à l'endroit où j'étais assise avec mes valises, puis me tâte comme s'il allait soudain réapparaître ; pourtant, je sais très bien où il se trouve. Je l'ai détaché de mon épaule et laissé tomber juste avant de boxer le précieux petit nez à la Cameron Diaz de Tori.

Ça m'arrache un soupir. Puis un rire. Évidemment que j'ai oublié mon sac ! Mon premier jour sans abri aurait été trop facile si j'avais eu tout avec moi.

— Excusez-moi, dis-je au chauffeur en train de charger ma deuxième valise. J'ai changé d'avis. Je n'ai plus besoin de taxi.

Je sais qu'il y a un hôtel à huit cents mètres d'ici. Si je trouve le courage de remonter chercher mon sac, je pourrai m'y rendre à pied et prendre une chambre jusqu'à ce que je sache quoi faire d'autre. De toute façon, je suis déjà trempée.

Le chauffeur ressort les deux valises, les dépose sur le trottoir devant moi, regagne sa voiture sans me jeter un seul regard, et repart. À croire qu'il est soulagé de pouvoir me laisser tomber.

Ai-je donc l'air si lamentable ?

Je reprends mes bagages et retourne à la place où j'étais. Tout en jetant un coup d'œil vers mon appartement, je me demande ce qui se passerait si je remontais chercher mon portefeuille. J'ai laissé un tel foutoir en le quittant ! Je préférerais encore me retrouver à la rue sous la pluie que de retourner là-haut.

Maintenant, il s'agit d'examiner la situation. Je pourrais peut-être payer quelqu'un pour monter à ma place. Mais qui ? D'ailleurs, il n'y a personne dans les parages, et rien ne dit que Hunter ou Tori remettraient mon sac à quelqu'un d'autre.

C'est nul. Il va bien falloir que je finisse par appeler quelqu'un mais, pour le moment, je suis trop gênée pour avouer à quel point j'ai été aveugle ces deux dernières années.

Je déteste déjà avoir vingt-deux ans, et il me reste encore trois cent soixante-quatre jours à tirer.

C'est tellement nul que je... pleure ?

Génial ! Voilà que je pleure, maintenant ! Plus un rond, en larmes, défigurée et sans abri. C'est moi. Et j'ai beau ne pas vouloir l'admettre, je crois bien que j'ai aussi le cœur brisé.

Oui. Maintenant je sanglote. C'est bien ce que ça doit faire d'avoir le cœur brisé.

— Il pleut. Dépêche-toi.

Je lève la tête et aperçois une fille devant moi. Le parapluie à la main, elle me regarde d'un air inquiet tout en sautillant d'un pied sur l'autre, l'air d'attendre que je réagisse.

— Allez, je suis trempée, dépêche !

Elle s'exprime d'une voix légèrement impatiente, comme si elle me faisait une sorte de faveur. Une main sur le front, je hausse un sourcil. Je ne vois pas pourquoi elle se plaint d'être mouillée alors qu'elle ne porte à peu près aucun vêtement, ou si peu : un débardeur coupé juste sous la poitrine, un short orange... Ah oui ! L'uniforme des serveuses sexy du Hooters¹.

Décidément, cette journée tourne au cauchemar. Je suis assise sur à peu près tout ce que je possède, sous une pluie torrentielle, et je me fais harceler par une pouf du fast-food le plus machiste du monde.

J'ai encore les yeux fixés sur son décolleté quand elle m'attrape la main et me fait lever en râlant.

— Ridge avait bien dit que tu réagirais comme ça. Je dois aller travailler. Suis-moi, que je te montre où se trouve l'appartement.

Elle saisit une de mes valises et se dirige d'un pas vif vers un immeuble. Je la suis, simplement parce qu'elle emporte une partie de mes affaires et que j'en ai besoin.

Tout en commençant à grimper l'escalier, elle me lance par-dessus son épaule :

— Je ne sais pas combien de temps tu comptes rester, mais je ne te demande qu'une seule chose : n'entre pas dans ma chambre.

Arrivée en haut de l'escalier, elle ouvre une porte sans même vérifier si je la suis toujours. Moi, je reste sur le palier, à regarder la fougère qui s'épanouit tranquillement dans son pot, au milieu du couloir, indifférente à la chaleur, avec ses feuilles vertes et fraîches. À croire qu'elle fait un doigt d'honneur à l'été en refusant de succomber à la température. Je lui souris, un rien admirative, jusqu'au moment où je me rends compte que je suis en train de faire des rissettes à une

plante verte.

Alors, je me détourne et entre d'un pas hésitant dans cet appartement inconnu, à peu près agencé comme le mien, sauf que celui-ci comporte quatre chambres au total, tandis que, dans l'appartement que je partage avec Tori, il n'y en a que deux. En revanche, les salons ont la même surface.

L'autre différence, c'est que je n'aperçois pas dans celui-ci une putain de menteuse, haineuse, au nez ensanglanté. Pas plus que la vaisselle ou les fringues sales de Tori qui traînent partout.

La fille dépose ma valise à côté de la porte puis s'écarte et attend... je ne sais trop quoi.

Levant les yeux au ciel, elle m'attrape par le bras pour m'éloigner du seuil.

— Qu'est-ce qui ne va pas chez toi ? Ça t'arrive de parler ?

Sur le point de refermer la porte, elle marque une pause puis se retourne, les yeux écarquillés.

— Attends, s'exclame-t-elle soudain, tu n'es pas...

Elle se frappe le front.

— Oh, mon Dieu ! Tu es sourde !

Hein ? Qu'est-ce qui lui prend ? Je fais non de la tête et m'apprête à lui répondre, mais elle embraye déjà.

— Mon Dieu, Bridgette ! maugrée-t-elle.

Elle se frotte le visage en continuant de se parler toute seule, sans prêter aucune attention à mes regards interrogateurs.

— Parfois tu es vraiment une idiote !

Ouh là ! Elle a un sérieux problème de communication, cette fille. Déjà, c'est une espèce de pétasse, malgré ses efforts pour paraître sympa. En plus, elle me croit sourde. Je ne sais même pas comment lui répondre. Elle secoue la tête, comme si elle s'en voulait, et me regarde enfin.

— JE... DOIS... ALLER... TRAVAILLER... MAINTENANT ! crie-t-elle lentement.

Je recule en grimaçant, ce qui devrait lui faire comprendre que j'ai parfaitement entendu ses clameurs, mais elle ne paraît rien remarquer. Elle désigne la porte au bout du couloir.

— RIDGE... EST... DANS... SA... CHAMBRE !

Sans me laisser le temps de lui dire qu'elle n'a pas besoin de hurler comme ça, elle quitte l'appartement et claque la porte derrière elle.

Je ne sais plus que penser. Ni que faire. Je reste là, toute

dégoulinante, au milieu d'un appartement que je ne connais pas ; la seule personne, à part Tori et Hunter, que j'ai encore envie de boxer, se trouve à quelques pas de moi, dans une pièce voisine. À propos de Ridge, qu'est-ce qui lui a pris d'envoyer sa copine tarée du Hooters me chercher ? Je sors mon téléphone et je lui prépare un SMS quand sa porte s'ouvre.

Il en sort, armé de couvertures et d'un oreiller. Nos regards se rencontrent et ça me coupe le souffle. J'espère que ça ne se voit pas trop. En fait, je ne l'avais jamais vraiment vu de près, et il est encore mieux que lorsque je l'apercevais depuis mon balcon.

C'est bien la première fois que je croise des yeux aussi bavards ; je ne sais pas trop ce que je veux dire par là. Un peu comme s'il pouvait, d'un simple regard, me faire piger ce qu'il a derrière la tête. Ces pupilles perçantes et intenses... Je reste fascinée.

Le coin de sa bouche s'étire en un petit sourire entendu alors qu'il passe devant moi pour se diriger vers le canapé.

Malgré son visage attirant, à l'expression plutôt innocente, j'ai envie de lui crier qu'il se fiche de moi. Qu'il n'aurait pas dû attendre plus de deux semaines pour m'avertir. Ça m'aurait permis de préparer un peu mieux la suite. Je ne comprends pas comment on a pu se parler si longtemps sans qu'il juge utile de me prévenir que mon copain et ma meilleure amie s'envoyaient en l'air.

Ridge jette les couvertures et l'oreiller sur le canapé.

— Je ne reste pas, dis-je.

Inutile de lui faire perdre son temps avec ces questions d'hospitalité. Je sais qu'il fait ça pour être sympa, mais je le connais à peine et je serais mille fois plus à l'aise dans une chambre d'hôtel que sur un canapé chez des inconnus.

L'ennui, c'est qu'il faut de l'argent pour aller à l'hôtel.

Chose que je n'ai pas pour le moment.

Chose qui se trouve dans mon sac, dans l'immeuble d'en face, dans un appartement habité par les deux seules personnes au monde que je n'ai strictement aucune envie de voir pour le moment.

En fin de compte, ce canapé, c'est peut-être la bonne solution...

Ridge prépare le lit puis se retourne, contemple mes vêtements trempés, l'air préoccupé par la flaque que je suis en train de déverser sur le sol.

— Oh, pardon ! dis-je.

J'ai les cheveux collés sur le visage. Quant à ma chemise, elle est devenue transparente et ne cache rien de mon soutien-gorge rose, plus discret du tout.

— Où est la salle de bains ?

D'un mouvement de la tête, il m'indique une porte.

Je me penche vers une valise que j'ouvre, et me mets à fouiller dedans tandis que Ridge regagne sa chambre. Je suis contente qu'il ne m'ait pas posé de questions sur ce qui s'est passé après notre précédente conversation. Je ne suis pas d'humeur à en parler.

J'attrape un pantalon de yoga et un débardeur, saisis ma trousse de toilette puis file vers la salle de bains. Quelque part, ça me dérange que cet appartement ressemble tellement au mien, à un ou deux détails près. Par exemple, cette salle de bains est tout à fait la même avec ses portes, à droite et à gauche, donnant chacune sur une chambre adjacente. L'une d'elles est évidemment celle de Ridge, mais je suis curieuse de savoir à qui appartient l'autre. Enfin, quand même pas assez pour en ouvrir la porte... Le règlement édicté par la fille du Hooters était assez clair : on ne met pas les pieds chez elle, et elle n'avait pas vraiment l'air de plaisanter.

Je ferme à clé la troisième porte, celle qui donne sur le salon, puis vérifie les verrous des deux autres afin d'être sûre que personne ne rentre. J'ignore si quelqu'un d'autre habite ici, à part Ridge et la fille du Hooters, mais je préfère ne prendre aucun risque.

Je me débarrasse de mes vêtements mouillés que je jette aussitôt dans le lavabo pour éviter de trop arroser le sol, puis j'ouvre le robinet de douche, attends que l'eau soit chaude, entre dans la cabine. Je reste sous le jet d'eau les yeux fermés, soulagée de ne plus me trouver dehors, sous la pluie. En même temps, je ne suis pas non plus ravie d'être là où je suis.

Je n'aurais jamais cru que mon vingt-deuxième anniversaire s'achèverait sous une douche dans un appartement inconnu, suivie d'une nuit sur le canapé d'un mec à qui je parle depuis à peine quinze jours, tout ça à cause des deux personnes que j'aimais et en qui j'avais le plus confiance.



-
1. Chaîne de restaurants américaine visant une clientèle majoritairement masculine, réputée pour l'uniforme sexy de ses serveuses.

1

Quinze jours plus tôt

Sydney

J'ouvre la porte-fenêtre et sors sur mon balcon, contente que le soleil ait déjà plongé derrière l'immeuble d'en face. Du coup, il fait plus frais, un peu comme par une belle journée d'automne. Presque aussitôt, le son de la guitare s'élève à travers le parc et je m'assieds dans le transat. Je dis à Tori de venir faire ses devoirs ici, histoire de ne pas reconnaître que cet instrument est la seule raison qui me pousse à sortir tous les soirs à vingt heures, avec la régularité d'une pendule.

Voilà des semaines que le type d'en face s'installe sur son balcon pour jouer au moins une heure. Et moi, tous les soirs, je sors l'écouter.

J'ai remarqué que quelques voisins en faisaient autant, mais aucun n'est aussi assidu. Je ne vois pas comment on peut entendre ces chansons sans en tomber aussitôt accro. Bon, pour moi, la musique a toujours été une passion, alors peut-être que je me laisse un peu plus emporter par ses mélodies que la plupart des gens. Je joue du piano depuis toujours ou presque et, bien que je ne l'aie jamais avoué à personne, j'adore composer. Au point que j'ai orienté mes études sur l'enseignement de la musique, il y a deux ans. J'ai l'intention de devenir prof, au lieu de suivre les conseils de mon père qui me voyait plutôt faire du droit.

— Une vie médiocre est une vie perdue, a-t-il commenté quand je lui ai annoncé que je changeais de spécialisation.

Une vie médiocre. Je trouve ça encore plus drôle qu'insultant, de la part d'un homme qui semble aussi désabusé par tout ce qu'il a

entrepris. Un avocat. Va comprendre !

Le garçon d'en face achève une chanson et se lance dans une autre, qu'il n'avait encore jamais jouée. J'ai appris à connaître son répertoire, dans la mesure où il le joue toujours dans le même ordre, soir après soir. Pourtant, cette chanson-là, je ne l'avais jamais entendue. À la façon dont il répète ses accords, j'ai plutôt l'impression qu'il est en train de la composer. Je suis contente d'assister à l'événement, d'autant qu'elle devient aussitôt ma préférée. J'ai l'impression qu'il est l'auteur de tout ce qu'il chante et je me demande s'il donne des concerts dans la région ou s'il ne fait ça qu'en pur amateur, pour le plaisir.

Je me redresse, m'accoude au balcon afin de mieux le regarder. Il est assez loin pour que je me l'autorise, mais assez près pour qu'il faille m'assurer d'abord que Hunter ne soit pas dans les parages. Je ne suis pas certaine que mon copain apprécierait de me voir m'emballer ainsi devant les talents de ce garçon.

Comment nier qu'il me plaît ? Quand on le voit mettre tant de passion dans sa musique, on ne peut que fondre. Il a une façon de fermer les yeux, de se concentrer si intensément sur chaque accord... j'aime surtout le voir croiser les jambes sur sa guitare pour la serrer bien droite contre sa poitrine et en jouer comme d'une contrebasse, sans jamais soulever les paupières. C'est tellement fascinant que, parfois, je me prends à retenir mon souffle, au point d'en oublier de respirer.

Pour couronner le tout, il est beau mec. Du moins, c'est ce qu'il me semble, vu de mon balcon. Ses cheveux châtain clair se balancent au rythme de sa musique, lui retombant sur le front chaque fois qu'il regarde sa guitare. Il est trop loin pour que je distingue la couleur de ses yeux ou la forme de ses traits, mais ces détails sont sans importance, comparés à la passion qu'il met dans sa musique. Il semble avoir une totale confiance en lui. J'ai toujours admiré les artistes capables de se détacher complètement de ce qui les entoure pour ne plus se concentrer que sur leur œuvre. J'aurais aimé pouvoir, moi aussi, m'enfermer à l'écart du monde pour me laisser emporter par ce que je fais, mais j'en suis incapable.

Lui, si. Il croit en son talent. Je n'ai jamais su résister aux musiciens, du moins dans mes rêves. Ils sont d'une espèce différente. Une espèce pas vraiment adaptée si on se cherche un copain fidèle.

Soudain, il me regarde, comme s'il avait capté mes pensées, et un sourire détend son visage. Tout cela sans arrêter de jouer. Ce contact me fait rougir, alors je me dépêche de reprendre mon cahier, l'air très affairée. Ça m'ennuie que ce garçon m'ait surprise à le dévisager si intensément ; même s'il n'y a rien de mal à ça. Quand je relève la tête, il ne m'a pas quittée des yeux, mais il ne sourit plus. Le cœur battant, je me replonge dans mon cahier.

— Tu étais là ? lance une voix aimable derrière moi.

Je m'adosse à mon siège pour voir Hunter entrer sur le balcon, en faisant de mon mieux pour cacher ma gêne car je suis certaine qu'il m'avait avertie de son arrivée.

Pour le cas où Johnny Guitar serait encore en train de me regarder, j'accueille mon mec avec ardeur, histoire de ne pas trop passer pour une sinistre voyeuse, mais juste pour quelqu'un qui se reposait sur son balcon. Je lui passe la main sur la nuque quand il penche la tête sur le dossier de mon transat pour m'embrasser.

Mes yeux me trahissent quand la guitare s'arrête brusquement de jouer ; je ne peux m'empêcher de regarder dans sa direction alors qu'il se lève et file dans son appartement, l'air grave, presque furieux.

— Tes cours se sont bien passés ? me demande Hunter.

— Trop barbants pour qu'on en parle. Et toi ? C'était comment, le boulot ?

— Intéressant, dit-il en me caressant les cheveux.

Il m'embrasse dans la nuque.

— Qu'est-ce qu'il y avait de si intéressant ?

Il s'installe à côté de moi, pose le menton sur mon épaule.

— Il s'est passé un drôle de truc au déjeuner, dit-il. J'étais à la terrasse du restau italien avec un collègue, et je venais de demander au serveur ce qu'il nous conseillait comme dessert, quand une voiture de police a surgi du carrefour. Ils se sont arrêtés juste devant nous et deux agents en sont sortis, l'arme à la main. Ils aboyaient des ordres dans notre direction quand le serveur a marmonné « Merde ! », en levant lentement les mains. Les flics ont sauté sur lui, l'ont jeté à terre, lui ont passé les menottes. Après lui avoir énoncé ses droits, ils l'ont relevé et emmené. C'est là que le type s'est retourné vers moi en criant : « Le tiramisu est délicieux ! » Ensuite, ils l'ont jeté dans la voiture.

— C'est vrai ? Ça s'est vraiment passé comme ça ?

Hunter se met à rire.

— Oui, je te jure, Syd. C'était dingue.

— Et alors ? Tu as essayé le tiramisu ?

— Oui, on en a pris, tous les deux. C'est le meilleur que j'aie mangé de ma vie.

Il m'embrasse sur la joue et se redresse.

— Tiens, ça me donne faim de te raconter tout ça. Tu nous as préparé quelque chose à dîner ?

Je lui tends la main pour qu'il m'aide à me lever.

— On a de quoi faire une salade...

Une fois à l'intérieur, Hunter s'assied sur le canapé à côté de Tori. Elle a ouvert un cahier sur ses genoux mais regarde plutôt la télé que son boulot. Je sors les boîtes du frigo pour préparer une salade. Je m'en veux un peu d'avoir oublié que Hunter venait ce soir. D'habitude, je lui sers un repas chaud.

Voilà près de deux ans maintenant que nous sortons ensemble. Je l'ai rencontré lors de ma deuxième année de fac, alors qu'il passait sa licence. Avec Tori, ils se connaissaient depuis longtemps. Quand elle s'est installée dans ma résidence universitaire, nous sommes devenues amies et elle a tenu à me le présenter. Elle assurait que le courant passerait entre nous, elle ne croyait pas si bien dire. Nous sommes sortis ensemble au bout de deux rendez-vous et, depuis, tout se passe à merveille.

Bien sûr, nous avons connu des hauts et des bas, surtout depuis qu'il a déménagé à plus d'une heure d'ici. Quand il a accepté ce poste dans un cabinet d'experts-comptables il y a six mois, il m'a proposé de vivre avec lui, mais j'ai refusé, car je tenais à terminer ma licence avant de prendre une telle décision. À vrai dire, cette perspective me fait plutôt peur.

J'aurais l'impression de prendre une décision trop définitive en m'installant sous le même toit, au point de ne plus pouvoir reculer. Je sais qu'une fois que nous aurons franchi le pas, il ne nous restera qu'à envisager le mariage ; ainsi, je n'aurai jamais eu la chance de vivre seule. J'ai toujours été en coloc et, tant que je ne pourrai me payer mon propre appartement, je partagerai le mien avec Tori. Je ne l'ai pas encore annoncé à Hunter, mais je tiens à vivre seule au moins un an. C'est une chose que je me suis promise, avant de me marier. Je vais juste fêter mes vingt-deux ans dans quinze jours, j'ai encore le

temps de voir venir.

J'apporte son repas à Hunter dans le salon.

— Pourquoi tu regardes ça ? demande-t-il à Tori. Toutes ces bonnes femmes ne font que se raconter des conneries en passant d'une table à l'autre.

— C'est exactement ce qui m'intéresse, rétorque-t-elle sans détacher ses yeux de l'écran.

Hunter m'adresse un clin d'œil en prenant son plat, puis pose les pieds sur la table basse.

— Merci, chérie, dit-il en se tournant lui aussi devant la télé. Tu peux m'apporter une bière ?

Je repars à la cuisine, ouvre le frigo, cherche à l'étage où il range ses bouteilles préférées. Je me rends compte que je suis devant « son » étagère, et que c'est ainsi que les choses commencent. D'abord, il a son étagère dans le réfrigérateur. Ensuite, ce sera sa brosse à dents dans la salle de bains, un tiroir dans mon placard et, finalement, toutes ses affaires s'inséreront si bien parmi les miennes que je ne pourrai plus me retrouver seule.

Je me passe les mains sur les bras comme si ça pouvait chasser la soudaine sensation de malaise qui m'envahit. J'ai l'impression que mon avenir commence à se dérouler devant mes yeux, et je ne suis pas certaine d'aimer ce que je vois.

Suis-je prête pour cette vie ?

Suis-je prête pour que ce soit avec ce type à qui je prépare un dîner chaque soir quand il rentre du travail ?

Suis-je prête à me fondre avec lui dans cette vie douillette ? À passer mes jours à enseigner tandis qu'il calculera les impôts de ses clients, puis à rentrer le soir pour préparer le dîner et à lui apporter ses bières pendant qu'il regardera la télé les pieds sur la table basse, en m'appelant « chérie », puis à le rejoindre au lit pour y faire l'amour vers vingt et une heures, pour ne pas être fatigués le lendemain, quand il faudra se relever, s'habiller et se préparer à retourner au boulot et tout recommencer et ainsi de suite ?

— Allô, Sydney, ici la Terre ! lance Hunter en claquant des doigts. Ma bière, s'il te plaît, chérie ?

Je me dépêche de lui attraper une bouteille que je lui apporte avant de filer droit vers la salle de bains. J'ouvre la douche, mais je ne me mets pas dessous. J'ai plutôt envie de fermer la porte à clé et de

me laisser tomber par terre.

Bon, nous nous entendons bien. Il est gentil avec moi, et je sais qu'il m'aime. Seulement, je ne comprends pas pourquoi, chaque fois que j' imagine notre avenir ensemble, ça me laisse de glace.



Ridge

Maggie se penche et m'embrasse sur le front.

— Il faut que j'y aille.

Je suis à demi allongé, la tête et les épaules adossées à la tête de lit. Maggie s'assied sur mes genoux en me contemplant d'un air navré. Dommage que nous vivions désormais si loin l'un de l'autre, mais cela n'en rend nos retrouvailles que plus passionnantes. Je lui prends les mains pour qu'elle se taise, et l'attire vers moi, espérant la persuader de rester un peu.

Elle secoue la tête en riant, m'embrasse brièvement et se redresse, prête à s'éloigner, quand je la retiens, la retourne, la plaque sur le lit. Je pointe un doigt sur sa poitrine.

— Reste encore une nuit.

Je lui dépose un baiser sur le bout du nez.

— Je ne peux pas, j'ai un cours.

Je lui attrape les poignets, les lui remonte au-dessus de la tête avant de poser mes lèvres sur les siennes. Je sais qu'elle ne restera pas. Elle n'a jamais manqué un cours de sa vie, sauf quand elle était trop malade pour bouger.

Lui dégageant les poignets, je descends délicatement le long de ses bras et lui prends le visage entre les paumes, l'embrasse une dernière fois avant de la relâcher à regret.

— Vas-y. Et fais attention sur la route. Appelle-moi quand tu arrives.

Elle acquiesce, descend du lit et enfile son débardeur. Je la regarde récupérer ainsi les vêtements que je lui avais ôtés dans ma hâte.

Après cinq années de relation, la plupart des couples sont installés ensemble. Mais la plupart des hommes ne tombent pas sur une

Maggie, si farouchement indépendante que c'en est impressionnant. Cependant, quand on sait ce qu'elle a vécu, cela devient plus compréhensible. Depuis que je la connais, elle s'occupe de son grand-père. Avant ça, elle a passé le plus clair de son adolescence à l'aider à veiller sur sa grand-mère, qui est morte quand elle avait seize ans. Maintenant que son grand-père est dans une maison de retraite, elle peut enfin vivre seule et achever ses études ; autant j'aimerais la garder auprès de moi, autant je sais combien son stage compte pour elle. Alors, cette année, je la laisse repartir pour San Antonio tandis que j'habite ici, à Austin. Et il n'est pas question que je vive ailleurs que dans la capitale du Texas.

À moins qu'elle ne me le propose, évidemment.

— Dis à ton frère que je lui souhaite bonne chance, lance-t-elle sur le seuil, déjà prête à partir. Et toi, Ridge, arrête de culpabiliser. Les musiciens ont des crises, comme les écrivains. Tu retrouveras ta muse. Je t'aime.

— Moi aussi, je t'aime.

Elle me sourit et s'éclipse. Moi, ça me fait grincer des dents, même si je sais bien qu'elle s'efforce de voir le bon côté des choses avec mon histoire de crise de la page blanche ; je ne peux pas m'empêcher de stresser. Je ne sais pas si c'est parce que l'avenir de Brennan dépend maintenant tellement de ces chansons ou si c'est parce que je suis complètement à sec, mais l'inspiration ne vient plus. Impossible d'écrire. Or, sans paroles sur lesquelles m'appuyer, j'ai du mal à composer. Mon téléphone vibre. Un SMS de Brennan qui vient appuyer là où ça fait mal.

BRENNAN : ÇA FAIT DES SEMAINES QUE J'ATTENDS. DIS-MOI QUE TU AS QUELQUE CHOSE.

MOI : JE SUIS DESSUS. ÇA SE PASSE BIEN, LA TOURNÉE ?

BRENNAN : OUI, MAIS RAPPELLE-MOI DE NE PAS LAISSER WARREN PLANIFIER AUTANT DE DATES LA PROCHAINE FOIS.

MOI : C'EST POURTANT COMME ÇA QUE TU TE FAIS CONNAÎTRE.

BRENNAN : QU'ON SE FAIT CONNAÎTRE TOUS LES DEUX. JE NE TE DIS PAS DE FAIRE COMME SI TU N'ÉTAIS PAS DE LA PARTIE.

MOI : JE NE PEUX PAS ÊTRE DE LA PARTIE TANT QUE JE RESTE COINCÉ

DEVANT MA PAGE BLANCHE.

BRENNAN : TU DEVRAIS SORTIR PLUS SOUVENT. PROVOQUER UN DRAME INUTILE DANS TA VIE. ROMPRE AVEC MAGGIE POUR L'AMOUR DE L'ART. ELLE COMPRENDRA. LE CHAGRIN ENTRETIENT L'INSPIRATION LYRIQUE. TU N'ÉCOUTES JAMAIS DE COUNTRY ?

MOI : BONNE IDÉE. JE DIRAI À MAGGIE QUE ÇA VIENT DE TOI.

BRENNAN : RIEN DE CE QUE TU POURRAS DIRE OU FAIRE NE POUSSERA JAMAIS MAGGIE À ME HAÏR. EMBRASSE-LA DE MA PART ET REMETS-TOI À L'ÉCRITURE. NOS CARRIÈRES REPOSENT ENTIÈREMENT SUR TES ÉPAULES.

MOI : ENFOIRÉ.

BRENNAN : MONSIEUR SERAIT-IL EN COLÈRE ? PROFITES-EN POUR NOUS ÉCRIRE UNE CHANSON RAGEUSE SUR LA HAINE QUE TU PORTES À TON PETIT FRÈRE, ET ENVOIE-LA-MOI. ;)

MOI : C'EST ÇA. JE TE LA DONNERAI QUAND TU AURAS DÉBARRASSÉ TON ANCIENNE CHAMBRE DU BORDEL QUE TU Y AS LAISSÉ. LA SŒUR DE BRIDGETTE POURRAIT BIEN S'Y INSTALLER LE MOIS PROCHAIN.

BRENNAN : TU CONNAIS BRANDI ?

MOI : NON. POURQUOI ?

BRENNAN : SI TU VEUX VIVRE AVEC DEUX BRIDGETTE...

MOI : OH, MERDE !

BRENNAN : EXACTEMENT. A +

Je termine la conversation avec Brennan pour enchaîner avec Warren.

MOI : ON EST BONS POUR CHERCHER D'AUTRES COLOCS. BRENNAN NE VEUT PAS ENTENDRE PARLER DE BRANDI. JE TE LAISSE L'ANNONCER À BRIDGETTE PUISQUE VOUS VOUS ENTENDEZ SI BIEN TOUS LES DEUX.

WARREN : C'EST BON, ABRUTI.

Je saute du lit en riant, puis me dirige vers les portes-fenêtres avec ma guitare. Il est presque vingt heures, elle sera sur son balcon. J'ignore ce qu'elle pense de mon attitude, mais je peux toujours essayer. Je n'ai rien à perdre.



2

Sydney

Je rythme sa musique avec mes pieds et je l'accompagne de mes propres paroles lorsqu'il s'arrête en plein milieu d'un air. Ce n'est pas dans son habitude, alors je jette un coup d'œil dans sa direction. Il lève l'index, comme pour dire *attends*, et dépose sa guitare devant lui avant de rentrer en courant dans son appartement.

Qu'est-ce qu'il fiche ?

Et puis, pourquoi je suis aussi secouée de le voir me répondre ?

Le voilà qui ressort, armé d'un papier et d'un marqueur.

Il écrit. Mais quoi donc ?

Il soulève deux feuilles et je plisse les yeux pour essayer de lire ce qu'il me montre.

Un numéro de téléphone.

Merde. Le sien ?

Comme je reste immobile plusieurs secondes, il agite les papiers, pointe un doigt dessus avant de l'orienter dans ma direction.

Il est fou. Je ne vais pas l'appeler. Je ne peux pas. Je ne peux pas faire ça à Hunter.

Le garçon secoue la tête ; ensuite, il prend une autre feuille où il inscrit un nouveau truc puis le tourne dans ma direction.

Envoie-moi un texto.

Comme je ne réagis toujours pas, il écrit autre chose.

J'ai une ?

Une question. Un SMS. Bon, ça n'a pas l'air trop grave non plus. Comme il me montre à nouveau son numéro, je sors mon téléphone et le compose. Je regarde un instant l'écran sans trop savoir quoi lui envoyer, puis je me lance :

MOI : QUELLE EST TA QUESTION ?

Il regarde son appareil et je le vois sourire quand il reçoit mon message. Il jette le papier par terre puis s'adosse à son siège pour taper. Quand mon téléphone vibre, j'hésite avant d'y jeter un œil.

LUI : TU CHANTES SOUS LA DOUCHE ?

C'est bien ce que je pensais. Il veut juste flirter. Normal pour un musicien.

MOI : JE NE SAIS PAS OÙ TU VEUX EN VENIR, MAIS SI C'EST DE LA DRAGUE, J'AI DÉJÀ QUELQU'UN. PERDS PAS TON TEMPS.

J'envoie le message et regarde le garçon lire son texte. Il rit et ça m'énerve, surtout à cause de son air tellement... *sourieur*. Ça existe ce mot ? Je ne sais pas comment le décrire autrement. On dirait que son visage entier suit les mouvements de sa bouche. Je me demande quelle expression ça lui donne de près.

LUI : JE SAIS BIEN QUE TU AS UN CHÉRI, ET JE NE SUIS PAS DU GENRE À DRAGUER COMME ÇA. JE VEUX JUSTE SAVOIR SI TU CHANTES SOUS LA DOUCHE. PARCE QUE J'ADMIRE LES GENS QUI FONT ÇA ET JE DOIS CONNAÎTRE LA RÉPONSE À CETTE QUESTION POUR SAVOIR SI JE PASSE OU NON À LA SUIVANTE.

Je lis ce long texte, non sans admirer au passage la vitesse à laquelle il tape. Les garçons ne sont pas aussi agiles que les filles en matière de frappe, mais lui répond à peu près immédiatement.

MOI : OUI, JE CHANTE SOUS LA DOUCHE. ET TOI ?

LUI : NON, PAS MOI.

MOI : COMMENT PEUX-TU ADMIRER LES GENS QUI CHANTENT SOUS LA DOUCHE SI TU N'EN FAIS PAS PARTIE ?

LUI : C'EST PEUT-ÊTRE POUR ÇA QUE J'AI DE L'ADMIRATION POUR EUX.

Cette conversation ne mène à rien.

MOI : POURQUOI CHERCHAIS-TU CE RENSEIGNEMENT VITAL ?

Il étire ses jambes, pose les pieds sur la balustrade puis me contemple quelques secondes avant de reprendre son téléphone.

LUI : JE VOUDRAIS SAVOIR COMMENT TU CHANTES LES PAROLES DE MES CHANSONS ALORS QUE JE NE LES AI PAS ENCORE ÉCRITES.

Je me sens rougir jusqu'aux oreilles. Coincée.

Il ne me quitte pas des yeux, l'air impénétrable.

Comment j'ai pu croire qu'il ne me verrait pas, assise juste en face de lui ? Je n'avais pas pensé qu'il ferait attention à moi, ou qu'il devinerait que je chantais. Jusqu'à ce soir, je croyais qu'il ne m'avait pas remarquée. J'aspire une longue bouffée d'air, je me prends à regretter d'avoir seulement échangé un regard avec lui. J'ignore pourquoi je trouve ça gênant, mais c'est comme ça. À croire que je me suis immiscée dans sa vie privée. J'ai horreur de ça.

MOI : J'AIME BIEN LES CHANSONS ET COMME J'IGNORAIS LES PAROLES DES TIENNES, J'EN AI INVENTÉ POUR MOI.

Il lit le texte puis relève la tête, l'air de ne plus rire du tout. Et je n'aime pas sa physionomie trop sérieuse. Je n'aime pas sentir mon cœur se serrer ainsi. Pas plus que son air *sourieur*. Je préférerais qu'il s'en tienne à une expression simple et sans joie, sans émotion, mais je ne suis pas certaine qu'il en soit capable.

LUI : TU VEUX BIEN ME LES ENVOYER ?

Dans tes rêves ! Jamais de la vie.

MOI : JAMAIS DE LA VIE.

LUI : S'IL TE PLAÎT ?

MOI : NON.

LUI : ALLEZ, S'IL TE PLAÎT !

MOI : HORS DE QUESTION.

LUI : COMMENT TU T'APPELLES ?

MOI : SYDNEY. ET TOI ?

LUI : RIDGE.

Ridge. Ça lui va bien. Genre musicien torturé.

MOI : DÉSOLÉE, RIDGE, JE TE JURE QUE MES PAROLES N'EN VALENT PAS LA PEINE. NE ME DIS PAS QUE T'EN AS PAS PRÉVU POUR TES CHANSONS ?

Il se remet à taper, un texte vraiment très long. Ses doigts se déplacent rapidement sur l'écran. J'en arrive à me demander s'il ne va pas m'envoyer tout un roman. Il me regarde à l'instant où mon téléphone vibre.

RIDGE : DISONS QUE JE SUIS EN PANNE D'INSPIRATION. C'EST POUR ÇA QUE J'AI VRAIMENT TRÈS ENVIE QUE TU M'ENVOIES TES PAROLES. MÊME SI TU LES TROUVES IDIOTES, JE VOUDRAIS LES LIRE. TU DOIS CONNAÎTRE À PEU PRÈS TOUTES MES CHANSONS, ALORS QUE JE NE FAIS QUE LES RÉPÉTER, SANS LES AVOIR JAMAIS JOUÉES DEVANT PERSONNE.

Comment il sait que je connais toutes ses chansons ? Je porte une main à ma joue brûlante en me rendant compte qu'il m'observait avec beaucoup plus d'attention que je n'aurais pu l'imaginer. Je dois bien être la personne la moins intuitive du monde. Et voilà qu'il se remet à taper, alors j'attends la suite.

LUI : JE VOIS BIEN COMMENT TON CORPS RÉAGIT AU SON DE MA GUITARE. TU RYTHMES AVEC TES PIEDS, TU REMUES LA TÊTE. J'AI MÊME ESSAYÉ DE TE PIÉGER EN RALENTISSANT LE RYTHME PAR-CI, PAR-LÀ POUR VOIR SI TU T'EN APERCEVRAIS, ET ÇA A TOUJOURS ÉTÉ LE CAS. TON CORPS CESSE DE RÉPONDRE QUAND JE CHANGE QUELQUE CHOSE. ET COMME TU CHANTES SOUS TA DOUCHE, ÇA VEUT SANS DOUTE DIRE QUE TU ES ASSEZ DOUÉE. ÇA SIGNIFIE CERTAINEMENT QUE TU ES CAPABLE D'ÉCRIRE DES PAROLES. DONC, JE VOUDRAIS BIEN LES CONNAÎTRE.

Je suis encore en train de lire quand arrive une autre phrase.

RIDGE : S'IL TE PLAÎT ! C'EST IMPORTANT POUR MOI.

Je prends une longue inspiration. Si je le pouvais, j'effacerais toute cette conversation. Je ne vois pas comment il peut tirer de telles conclusions alors que je ne m'étais même pas rendu compte qu'il me regardait. Dans un sens, ça devrait me soulager à l'idée qu'il ait pu lui aussi m'observer en douce. Mais, maintenant qu'il réclame les paroles que j'ai imaginées, je me sens gênée pour une tout autre raison. Bon, je chante, mais sûrement pas assez bien pour jouer les professionnelles. Ma passion se cantonne à la musique en soi, je ne prétends pas du tout pousser jusqu'à son interprétation. Et j'ai beau aimer inventer des paroles, je ne les ai jamais montrées à personne. Ça me paraît trop intime. À la limite, j'aurais préféré qu'il essaie bêtement de me draguer.

Je sursaute quand mon téléphone vibre à nouveau.

RIDGE : D'ACCORD, ON VA FAIRE AUTRE CHOSE. TU CHOISIS UNE DE MES CHANSONS ET TU M'ENVOIES JUSTE CES PAROLES-LÀ. APRÈS, JE TE FICHE LA PAIX. SURTOUT SI ELLES SONT NULLES.

Là, j'éclate de rire. Puis grince des dents. Il ne va plus me lâcher. Je suis bonne pour changer de numéro.

RIDGE : J'AI TES COORDONNÉES, SYDNEY. JE NE VAIS PAS LAISSER TOMBER TANT QUE TU NE M'AURAS PAS ENVOYÉ AU MOINS UNE CHANSON.

La vache. Il confirme.

RIDGE : ET JE SAIS AUSSI OÙ TU HABITES. JE SUIS PRÊT À VENIR TE SUPPLIER À GENOUX DEVANT TA PORTE.

Ouille !

MOI : BON. ARRÊTE AVEC TES MENACES GLAUQUES. UNE CHANSON. MAIS IL VA FALLOIR QUE TU LA REJOUES PENDANT QUE J'ÉCRIS LES PAROLES PARCE QUE JE NE LES AI JAMAIS MISES SUR PAPIER.

RIDGE : PAS DE SOUCI. QUELLE CHANSON ? JE TE LA JOUE TOUT DE SUITE.

MOI : COMMENT VEUX-TU QUE JE TE LE DISE ? JE NE SAIS PAS LES TITRES QUE TU LEUR AS DONNÉS.

RIDGE : SÛR, MOI NON PLUS, D'AILLEURS. LÈVE LA MAIN QUAND J'ARRIVERAI À CELLE QUE TU VEUX.

Là-dessus, il repose son téléphone, soulève sa guitare et se met à jouer. Ce n'est pas celle que j'ai choisie, alors je fais non de la tête. Il passe à une autre et je continue à refuser jusqu'à ce qu'on tombe sur l'un de mes accords préférés. Je lève la main et il sourit puis reprend l'air au début.

Je saisis mon cahier et un stylo et commence à écrire les paroles que j'avais imaginées.

Il doit rejouer trois fois la chanson avant que je parvienne à toutes les transcrire. La nuit est presque tombée, maintenant, j'ai du mal à me relire, alors j'ouvre mon téléphone.

MOI : IL EST TARD, JE N'ARRIVE PLUS À LIRE. JE RENTRE ET JE T'ENVOIE

L'écran de son téléphone illumine son sourire ; il hoche la tête dans ma direction, récupère sa guitare et regagne son appartement.

Rentrée dans ma chambre, je m'assieds sur le lit en me demandant s'il n'est pas trop tard pour que je change d'avis. J'ai l'impression que cette conversation vient de gâcher mes soirées tranquilles sur le balcon. Jamais je ne pourrai ressortir l'écouter jouer. Je préférerais l'époque où je croyais qu'il ne m'avait pas vue. J'avais l'impression de m'offrir un concert pour moi toute seule. Désormais, je sentirai beaucoup trop sa présence pour l'écouter sans arrière-pensée. Je lui en veux d'avoir gâché mon plaisir.

C'est à regret que je lui expédie mes paroles, après quoi j'éteins mon téléphone que j'abandonne sur mon lit en essayant d'oublier ce qui vient de se passer.



Ridge

Putain. Elle est douée ! Archi douée. Brennan va adorer. Bon, si jamais il accepte ses paroles, il va falloir qu'elle signe un contrat et elle devra toucher des droits. Mais ça en vaut la peine, surtout si ses autres chansons sont aussi bonnes.

L'ennui, c'est que je me demande si elle va accepter. Visiblement, elle n'a aucune conscience de son talent. Ça m'est égal, je me demande seulement comment la persuader de m'en envoyer davantage. Ou mieux : de venir écrire avec moi. Je suppose que son petit ami ne sera pas d'accord. Je n'ai jamais vu un pareil bâtard ; surtout après la scène à laquelle j'ai assisté cette nuit. Il fait vraiment n'importe quoi, c'est incroyable ! Je le vois qui sort sur le balcon pour embrasser Sydney, qui la câline sur son transat avec toute la tendresse du monde. Et, dès qu'elle a le dos tourné, le voilà qui ressort avec l'autre fille. Sydney devait être sous sa douche à ce moment-là, parce que ces deux abrutis se sont précipités comme s'ils n'avaient que quelques minutes devant eux ; et la fille qui vous enveloppe le mec de ses jambes et le couvre de baisers à une vitesse record. C'était pas la première fois que ça arrivait. En fait, j'ai assisté à cette scène plus souvent que je ne saurais le dire.

C'est vraiment pas mon rôle d'avertir Sydney que le type avec qui elle sort se tape sa coloc. D'autant que nous ne communiquons que par SMS. Mais si Maggie me trompait comme ça, je voudrais en être informé. Seulement, je ne connais pas assez Sydney pour lui dire un truc pareil. En plus, c'est souvent celui qui annonce la nouvelle qui prend tout. Surtout si la personne trompée ne veut pas ouvrir les yeux. Je pourrais lui envoyer un message anonyme, mais son blaireau de petit ami serait encore capable de s'en sortir.

Je ne vais rien faire pour le moment. C'est pas mon rôle et, tant que je ne la connaîtrai pas mieux, je ne pourrai pas lui demander de me croire sur parole. Mon téléphone vibre dans ma poche, je le sors dans l'espoir que ce soit Sydney qui ait décidé de m'envoyer d'autres paroles, mais le texto vient de Maggie.

MAGGIE : PRESQUE ARRIVÉE. ON SE VOIT DANS QUINZE JOURS.

MOI : JE NE T'AI PAS DEMANDÉ DE M'AVERTIR QUAND TU SERAIS PRESQUE ARRIVÉE MAIS UNE FOIS À LA MAISON. ET ARRÊTE D'ENVOYER DES SMS EN CONDUISANT.

MAGGIE : D'ACCORD.

MOI : ARRÊTE !

MAGGIE : D'ACCORD.

Je jette le téléphone sur le lit pour ne pas lui répondre. Inutile de lui donner une occasion supplémentaire. Je vais me chercher une bière dans la cuisine puis m'assieds sur le canapé à côté d'un Warren dans le coaltar. J'attrape la télécommande pour voir ce qu'il regardait.

Du porno.

Tu m'étonnes. Je m'apprête à changer de chaîne, mais il m'arrache la télécommande des mains.

— C'est ma soirée.

Je ne sais pas si c'est lui ou Bridgette qui a décidé qu'on devrait se répartir la télé, mais c'était une très mauvaise idée. D'autant que je ne sais jamais quand arrive mon tour. Même si, en principe, on est dans mon appartement. J'ai de la chance quand l'un ou l'autre paie son loyer tous les trimestres. J'ai accepté parce que Warren est mon meilleur ami depuis le lycée, quant à Bridgette... elle est trop radine pour que j'envisage d'aborder le sujet avec elle. Je n'y ai pas fait allusion une fois depuis que Brennan l'a laissée s'installer ici, il y a six mois. Je n'ai pas trop besoin d'argent en ce moment, grâce à mon boulot et à mes parts que mon frère me verse régulièrement. Alors, j'ai laissé tomber. Je ne sais toujours pas où Warren a rencontré cette fille ni ce qui les réunit vraiment, mais même si leur relation n'a rien de sexuel, il tient visiblement à elle. J'ignore comment ou pourquoi, dans la mesure où elle ne semble posséder aucune autre qualité que sa plastique.

Et, bien sûr, à l'instant où cette pensée me traverse l'esprit, ça me rappelle les paroles de Maggie apprenant que Bridgette venait s'installer chez nous :

— Ça n'a pas d'importance. Le pire qui pourrait m'arriver, c'est que tu me trahisses. Car je serais alors obligée de rompre avec toi et là, ton cœur se briserait et on serait tous les deux malheureux à en mourir, et tu serais tellement déprimé que tu ne t'en remettrais jamais. Alors, si tu tiens absolument à me tromper, arrange-toi pour que ce soit le meilleur coup de ta vie, car ce serait aussi le dernier.

Elle n'a pas besoin de s'inquiéter, je ne risque pas de la tromper, mais le scénario qu'elle m'a décrit aurait suffi à m'empêcher de jamais regarder Bridgette dans son uniforme.

Comment mes idées ont-elles pu dériver si loin ?

C'est bien pour cette raison que je fais cette crise de la page blanche ; je n'arrive pas à me concentrer sur les sujets importants, ces jours-ci. Je regagne ma chambre pour y recopier les paroles que Sydney m'a envoyées et je commence à les placer sur ma musique. J'ai envie de lui dire ce que j'en pense, mais je n'en fais rien. Je pense que je ferais mieux de la laisser mijoter encore un peu. Je sais combien il est éprouvant d'envoyer une œuvre à quelqu'un pour ensuite attendre son jugement. Si je la fais languir assez longtemps avant de lui dire à quel point elle est brillante, qui sait si elle ne mourra pas d'impatience de m'en envoyer davantage ?

C'est peut-être un peu cruel, mais elle ne se doute pas à quel point j'ai besoin d'elle. Maintenant que je suis certain d'avoir trouvé ma muse, je dois m'arranger pour qu'elle ne me glisse pas entre les doigts.



L'auteur :

Colleen Hoover est devenue en quelques années l'un des plus grands auteurs de romance. Tous ses livres caracolent en tête de liste des best-sellers, notamment *Hopeless* (Fleuve Éditions, 2014), *Losing Hope* (PKJ, 2017) et *Maybe Someday* (disponible en poche chez PKJ).

Retrouvez toute l'actualité de l'auteur sur :

www.colleenhoover.com